





Il a été tiré de cet ouvrage :

2 exemplaires sur papier des Manufactures impériales du Japon, numérotés I et II;

50 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés 3 à 52.

SOUS LES PINS TRANQUILLES

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1918.

ŒUVRES

De PAUL MARGUERITTE

ROMANS

Tous quatre.
La Confession posthume.
Maison ouverte.
Jours d'épreuve.
Pascal Géfosse.
Amants.
La Force des choses.
Sur le retour.
*Ma Grande.
La Tourmente.
L'Essor.
La Flamme.
La Faiblesse humaine.
Les Fabrecé.
La Maison brûle.
*Les Sources vives.
Nous, les mères...
L'Autre Lumière.
L'Embusqué.
*Pour toi, Patrie!
Jouir.
Sous les pins tranquilles.
Les Pas sur le sable.
Les Jours s'allongent.
Nos Tréteaux.

GUERRE DE 1914-1918

Contre les Barbares.
L'Immense Effort.

NOUVELLES

Le Cuirassier blanc.
La Mouche.
Ame d'enfant.
L'Avril.
Fors l'honneur.
Simple Histoire.
L'Eau qui dort.
La Lanterne magique.

THÉATRE

Pierrot assassin de sa femme
(Pantomime.)

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS

Mon Père.
Alger l'hiver.
Le Jardin du passé.

En collaboration avec
VICTOR MARGUERITTE

ROMANS

Le Carnaval de Nice.
Le Poste des neiges.
Femmes nouvelles.
Le Jardin du roi.
Les Deux Vies.
L'Eau souterraine.
Le Prisme.
Vanité.

UNE ÉPOQUE (1870-71)

I. — Le Désastre.
II. — Les Tronçons du glaive.
III. — Les Braves Gens.
IV. — La Commune.

NOUVELLES

La Pariétaire.
Poum.
Zette.
Vers la lumière.
Sur le vif.

THÉATRE

Le Cœur et la Loi.
L'Autre.

ÉTUDES SOCIALES

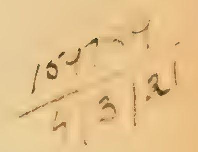
Quelques idées.
L'Élargissement du divorce.
(Brochure.)

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 24460.

PAUL MARGUERITTE

SOUS LES PINS TRANQUILLES





PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

SOUS
LES
PINS TRANQUILLES

PREMIÈRE PARTIE

I

Le matin gris, ouaté d'impalpables brumes, le silence du vent et de la mer rendaient plus solitaire encore le lac d'Osques, qu'on appelle aussi l'étang Bleu. Ceint de pins sombres et formant un grand O dentelé, il appartient au chapelet des vastes étangs : Cazeaux, Aureilhan, Biscarosse, Soustons, Hossegor, — dont les miroirs clairs relient, entre Bayonne et Arcachon, à travers l'immense forêt de Gascogne, le littoral de Born au Marensin.

Ce jour-là, le dernier de décembre 1900, l'orbe d'eau pâle s'immobilisait sous le ciel. Baigné de clarté diffuse, le paysage exhalait une suavité odorante. La fraîcheur lacustre, la vigueur des troncs écailleux, le fouillis des ajoncs, des arbousiers, des viornes, le tapis des bruyères ramagées de fougères fauves, les replis variés du lac et

le vallonnement des cimes, tout concourait à la beauté délicatement farouche de ce site perdu. La vie ne s'attestait que par le soupir rythmé des grenouilles entre les joncs et le plongeon des canards à col vert.

On n'apercevait ni fumée d'âtre ni animaux domestiques; aucun bruit de chariot à bœufs ne grinçait mélancoliquement; nulle barque ne ridait l'eau, pas un résinier ne chantait dans la pinède : le calme impressionnant d'une solitude inviolée.

Pourtant contre la rive se terrait une maison pauvre. Elle était si bien cachée dans les arbres qu'il fallait arriver dessus pour l'apercevoir. Elle était si basse qu'on eût dit une tortue dans sa carapace; son toit rouge, court d'un côté et long de l'autre, abritait sous son plan oblique un hangar de planches goudronnées. Tout autour, palissadé de brande, un enclos où picoraient trois poules et un coq. Des linges séchaient sur une corde. Un chien noir, si maigre que saillaient ses côtes, était allongé devant le seuil, le museau entre ses pattes.

Il dressa les oreilles. Quelqu'un venait, qu'on n'entendait pas, sur le chemin feutré d'aiguilles rousses. Le béret landais enfoncé jusqu'aux oreilles, l'homme portait veste bleue, jambières de toile et sabots plats. Agile et grisonnant, il avait l'air rusé du braconnier.

Le chien ne gronda point à le voir pousser le portillon, mais lança trois abois sonores. Une grande femme brune parut. Son visage beau mais dur s'éclaira :

— Hé! c'est toi, Cotiche?

— Salut, Honorine!

— Et comment va?

— Bien, jusqu'à ce que je trépasse, le plus tard possible. Et Narcisse?

— Il est justement allé à la ville. Cela ne t'empêchera pas de boire un coup?

— Ce n'est pas de refus. Ah! voilà la petite! Hé bé, la plante pousse?

— Que trop! A treize ans!... Oh! Sauvageonne, veux-tu bien te cacher!

Elle leva les bras sans intimider la fillette qui, rieuse et les yeux brillants sous sa tignasse emmêlée, venait de surgir, telle une faunesse.

— Où a-t-elle encore déchiré son jupon? Quelle païenne!... Entre, Cotiche.

Les murs de la cuisine, jadis blanchis à la chaux, s'enfumaient. Dans la haute cheminée, une marmite pendait à la crémaillère. Sur des planches, à côté de vieilles boîtes de conserves et de bocaux d'épicerie, des jarres jaunes contenaient les confits d'oie; on voyait aussi des « cirés » pour la pêche, un lot d'espadrilles et des outils : bêches larges, hapchots tranchants. Sur un comptoir de bois brut, des verres et des bouteilles; et il y avait deux tables avec des bancs, car les Soubeyre tenaient auberge. La pièce, avec son air de magasin, rappelait les cabanes du Far-West pour émigrants.

— Assieds-toi un peu. Préfères-tu du vin blanc?

— Pourquoi pas? Ça tue le ver. A ta santé! Et quelles nouvelles?...

— Oh! ici, que veux-tu qu'on sache? Raconte plutôt....

— On ne dit pas grand'chose! Si, tiens! que les gendarmes sont allés prendre la belle Iane, à Ysclet, parce qu'elle a accouché d'un enfant et qu'elle l'a enterré vivant dans la dune.

— Voyez un peu! Quel péché!... Iane, la rousse?

— Eh oui! Une gaillarde... Le grand Rodko avec elle s'en venait autrefois piquer l'anguille à la foène dans le courant, au bout du lac.

Honorine se rappela certaines œillades incendiaires de l'homme; et avec une rancune, qui pouvait venir de

l'insolent hommage autant que de l'oublieuse indifférence, elle maugréa :

— Oh! Celui-là! S'il n'en a pas cent, des bàtards... Sûr que c'est le roi des gueux! Ces pêcheurs d'Ysclet, tout racaille! Qu'il ne vienne pas traîner ici; Narcisse lui ficherait bien un coup de fusil!

Elle aperçut sa fille qui, avec une curiosité ardente, écoutait; et d'une voix rude :

— Veux-tu aller voir dehors si j'y suis!... Et quoi d'autre, Cotiche?

— Heu!... J'ai rencontré à Dax le jeune Pierre Esbros. C'est un monsieur à présent, depuis qu'il s'est fait avocat et que moussu Despeyron, notre sénateur, l'a appelé avec lui à Paris dans son ministère. Pierre Esbros se promenait bras dessus, bras dessous avec Despeyron le fils, le sous-préfet.

Honorine hocha la tête :

— Oui, les uns montent et les autres restent dans la crotte. Quand son père est mort ruiné, et que la dame et les messieurs de la « Colonie » ont acheté la ferme et bâti avec la « Maison-Blanche », si Pierre Esbros n'avait pas hérité de sa tante Etchepare, si avare qu'elle vivait de croûtes et qu'elle cachait une fortune d'or dans sa paillasse, qu'est-ce qu'il serait devenu, dis-le-moi?

— Pas un fermier, bien sûr; son père voulait le voir un savant, et les études coûtent cher.

— Le plaisir aussi, dit Honorine, surtout qu'au quartier Latin, Pierre Esbros, à ce qu'on m'a dit, faisait une noce à tout casser. Est-ce qu'il a toujours ses yeux de chat sauvage?

— Toujours, et fier comme Artaban.

— On ne peut pas dire qu'il est beau, mais il a un air pour plaire aux femmes.

— Tu as remarqué cela, toi?... dit Cotiche, mali-

cieux. Eh bé, il n'est tout de même pas trop changé, car il m'a reconnu tout de suite et il m'a serré la main.

— Il ne viendra pas nous donner le bonjour et voir ce qu'est devenue son ancienne maison?

Cotiche cligna de l'œil :

— C'est un monsieur, je te dis. Il aime mieux la ville que la lande. C'en est un qui fera son chemin!

— Tant mieux donc! soupira Honorine, dont l'envie ne prévalut pas contre le souvenir favorable que lui avait laissé le jeune homme.

— Et alors, reprit Cotiche, ton homme est à Dax?

Elle haussa les épaules :

— Il faut bien s'approvisionner...

— Et puis, il a été chercher ton cadeau du jour de l'An?

— Ah! pauvre? On n'est pas assez riches!...

Ses lèvres se pincèrent, amères : riches, comment le deviendraient-ils, si loin de tout? Neuf kilomètres rien que pour aller au bourg de Géglosse; là, un petit train rejoint la grande ligne de Dax. Puis il passe si peu de gens : un résinier, quelques douaniers du phare de Cozan; deux fois par an des muletiers d'Espagne. Mais Narcisse était faible, encore amoureux, et il pliait devant elle. Sans erreur, il lui rapporterait les boucles d'oreilles en or qu'elle convoitait depuis Pâques!

— Veux-tu encore boire?

— Grand merci, il me faut traverser l'eau.

— Où vas-tu donc?

— Hé, à la « Maison-Blanche ».

— Tu as affaire pour la « Colonie »?

— Ne t'en ai-je pas causé? Je porte un télégramme à la dame.

Cotiche, entre autres besognes vagues, servait d'ex-

près à la poste et de commissionnaire pour les paquets de la gare.

— Tu aurais pu les rencontrer, leur break rentrait tout à l'heure.

Et Honorine ajouta :

— Une dépêche, ça annonce toujours un malheur.

— Des fois.

— Allons donc mettre la barque à flot.

Une voix claire proclama :

— Moi, d'abord, je ne veux pas que Mme Constance ait du chagrin, elle m'a donné dimanche un beau fichu.

— De quoi se mêle cette morveuse? demanda la mère.

Et se radoucissant :

— Personne ne lui souhaite du mal, à Mme Constance, ni aux « messieurs ». Ah! Dieu non! Sans leur bonté...

Elle s'arrêta, par prudence et mauvaise fierté. Cotiche, qui de loin en loin vendait à la « Maison-Blanche » un lièvre ou des bécassines, renchérit :

— Bougre, oui! Du brave monde!

Et tirant le papier bleu de sa poche, il épela :

— Madame Constance... Constance Sabattet.

Honorine Soubeyre, du coin de l'œil, épia si la bande de la dépêche collait bien. Sans ça, il n'y aurait pas eu crime, n'est-ce pas, à savoir?... La « Colonie » l'intriguait encore, depuis le temps! Du brave monde, oui, mais pas comme les autres. Des étrangers au pays et qui ne racontaient pas leurs histoires. Il devait y avoir là un secret.

Voilà six ans qu'ils habitaient de l'autre côté du lac, juste en face; sans les arbres, on verrait bien leur maison : la vieille ferme Esbros, une ruine que Destribats, l'entrepreneur de Bayonne, aidé d'une équipe

espagnole, avait transformée sur leurs indications en un grand chalet basque.

Les « messieurs » étaient alors quatre, un était mort; la « Colonie » ne comptait plus que le « docteur », le « colonel » et M. Laugère groupés, avec Mlle de Kervo l'intendante, autour de Mme Sabattet : ce qui étonnait un peu parce qu'ils n'étaient point parents. Mais chacun vit à sa guise et, outre qu'ils n'étaient plus jeunes, leur irréprochable tenue interdisait le blâme. Quant à leur bienfaisance, Honorine avait pu la juger, puisque l'hiver dernier Mme Sabattet l'avait veillée plusieurs nuits de suite au cours d'une mauvaise bronchite; et les conseils du « docteur » avaient soulagé Narcisse de ses rhumatismes.

Elle aidait Cotiche à pousser la lourde barque dans l'eau. Escortée du chien noir, la petite Martine, les rames sur l'épaule, accourait :

— Emmène-moi, je veux parler à madame!

— Reste là, fainéante, gronda la mère.

Cotiche assujettit les rames, cracha dans ses mains :

— Sans adieu!

Il s'arc-bouta, souquant ferme : le sillage vint, d'une vague minuscule, mouiller les pieds des deux femmes qui plantées droit, sans parler, regardaient s'éloigner l'homme avec son message.

II

Mme Sabattet, en s'éveillant la veille au petit jour, avait pris une fois de plus conscience de sa vie profonde, dans le cadre recueilli de la « Maison-Blanche ».

La Maison-Blanche, aucun refuge n'aurait pu être mieux choisi pour des amis résolus à vieillir ensemble dans une noble intimité, pour des esprits liés par des affinités supérieures et désabusés du monde, pour des cœurs aspirant au profond apaisement de la nature. Ils vivaient comme dans une île, sur cette bande de sable et d'arbres enserrée entre l'Océan et le lac, isolée de celui-ci par des pins énormes et des sûriers tors, tandis que les frondaisons des combes et le rempart des dunes la préservaient des vents du large, du souffle rude de l'Atlantique.

On était là au bout du monde : pays vierge, ignoré des contraintes administratives; on n'y voyait que rarement les gardes forestiers et jamais les touristes. Pour communiquer avec la grande lande, il n'y avait que le passage en barque ou le long détour des deux chemins qui, l'un à droite et l'autre à gauche, contournaient l'eau. Sauf le facteur et le boulanger, — encore laissaient-ils le courrier et le pain chez les Soubeyre, — les fournisseurs ne venaient pas. Il fallait vivre sur la terre : la subsistance des cinq maîtres et des trois serviteurs avait exigé l'achat de deux vaches laitières, l'entretien d'une basse-cour et d'un potager. Œufs, volaille, et le poisson qu'on pêchait, convenaient au régime à demi végétarien de la « Colonie ».

La propriété attestait une volonté d'ordre et d'élégance; elle était expressive comme un visage humain : le mystère qui se dégage de l'agencement des aîtres adaptés à leurs fonctions et d'accord avec l'ambiance complétait son harmonie.

Le parc rustique ne s'entourait point de murs, mais de lauriers-thyms et de troènes de Californie. Derrière, s'épaississait un bois de mimosas touffus qui, dès février, irradiait une splendeur d'or et embaumait le miel. Les

pelouses, avec leurs corbeilles de rhododendrons et d'azalées, la roseraie sans feuilles encore, la serre aux plantes rares, témoignaient du goût très sûr de Mme Sabattet. La maison, que débordaient les pentes de tuiles, soutenues par des consoles de bois, dressait sa large façade blanche aux volets vert bronze, des colombages la striaient; ornementée d'escaliers et de balcons, et des chèvrefeuilles vivaces s'enlaçaient aux bow-windows cristallins.

Mme Sabattet goûtait cette heure indistincte, le silence de la maison où, furtifs, elle avait déjà perçu les pas de Dorothée de Kervo et de la vieille Françoise. Elle aimait voir s'animer sa chambre, déjà moins obscure; la pâleur des draps se dégageait la première, puis les fleurs en toile de Jouy des murs, la forme des meubles et l'eau morte du grand miroir. Un souffle froid entrait. Sitôt vêtue, elle poussa les volets et vit, en face d'elle, la blême clarté du ciel, d'un vert citrin peu à peu glacé de rose. Une percée entre les ramilles découvrait le lac semblable à une plaque d'argent; le haut des cimes blondes émergeait de l'ombre, et toute l'odeur des landes envahissait la pièce.

Quel bain auroral que ces effluves de résine et d'ozone si riches, si doux, si puissants qu'ils avaient contribué, plus que les remèdes du docteur Fagalde, à la rétablir ou presque! Elle y puisait de la force pour la journée, une allégresse d'esprit et son invincible foi dans les lois de justice et de beauté où s'ancrait son idéal.

Comme elle avait eu raison de céder à l'ordre du médecin et aux instances de ses vieux amis, Guy Laugère, Élie Maraval et M. de Saubusque.

Rivés à elle par une affection qui, pour le premier, joignait à l'amitié la plus pure le crépuscule d'un autre

sentiment assagi, ils n'avaient pas hésité à quitter, pour la suivre, ce grand vieux rez-de-chaussée de la rue de l'Université, ouvrant sur un jardin centenaire, et où elle leur épargnait les tracas de la vie matérielle, si insupportables aux hommes de pensée. Rien ne les retenait plus à Paris : une décision du gouvernement, très discutée, avait privé Guy Laugère de sa chaire à la Sorbonne. Élie Maraval, médecin de haute valeur, renonçait à exercer. Le président de Saubusque venait de quitter son siège à la seconde Chambre de la Cour. C'est alors que le colonel Bréchart, qui venait de prendre sa retraite, sur leur offre affectueuse décidait de se joindre à eux.

Tous, plus ou moins frappés par une crise d'ordre public ou intime, ayant souffert du sort ou des hommes, souhaitaient se ressaisir dans de nouvelles conditions de sécurité morale. Pourquoi fallait-il que la mort eût déjà frappé l'un des meilleurs? Elle tourna ses yeux vers le portrait du président en rabat blanc et robe rouge. Ce ferme et grave visage, aux yeux bleus si clairvoyants et si tristes, avec les rides sévères encadrant la bonté du sourire, ravivait ses regrets.

D'autant plus reportait-elle sa protection maternelle sur ceux qui restaient : Mathieu Bréchart, si rude et si loyal, Élie Maraval, être exquis de droiture et de candeur; elle préférait, — son impartialité le lui reprochait bien un peu, — Guy Laugère, vieil enfant de génie, bouillonnant d'idées et plein d'illusions; Guy Laugère qui l'avait adorée pendant vingt ans en silence et lui vouait encore le même culte pieux. Grâce à eux tous ne devait-elle pas, malgré les tristesses d'un passé cruel, remercier le destin qui avait mis aussi à ses pieds, comme une offrande, le servage admirable de Françoise et le dévouement passionné de Dorothée de Kervo,

venue à elle dans un complet désarroi, mendiante de charité spirituelle et qu'elle avait comblée en l'aimant; Dorothée, dont le labeur et le zèle eussent sanctifié, dans un couvent, la plus humble des sœurs converses?

N'y avait-il pas aussi les Iribarne, le jardinier et sa femme, partis depuis huit jours pour Bordeaux, afin de recueillir l'héritage d'un frère du mari? Les Iribarne dont l'absence élargissait, dans l'esprit des hôtes de la « Maison-Blanche », un cercle de réflexions motivées par leur intérêt pour le couple et sa situation exceptionnelle?

C'étaient des Basques, race à part, ardente et contenue, capable des meilleures et des pires énergies. Ils avaient mal tourné et auraient plus mal fini si, lorsqu'elle habitait encore Paris, Mme Sabattet, par un hasard providentiel, ne leur avait, avec le colonel Bréchart, donné l'occasion de se réhabiliter. Occupée d'œuvres charitables, elle avait arraché à une existence atroce Gratiane Naguila, encore jeune à trente-cinq ans quoique flétrie, en la faisant admettre à l'hospitalier petit refuge d'Auteuil créé par Mme Avril de Sainte-Croix.

Comment avait-elle deviné à quel point la misère, les mauvaises fréquentations, une lâche séduction, un plus lâche abandon plaidaient pour cette malheureuse? Comment avait-elle su faire jaillir des sentiments qui, étouffés, aspiraient malgré tout à revivre? Ce fut le secret de l'intelligence et du cœur de cette femme d'élite, et ce don qu'elle avait de sympathiser avec les natures les plus opposées à la sienne pour les attirer à elle.

De son côté, le colonel, qui vouait ses maigres ressources à une charité discrète, venait de retrouver, sortant de l'hôpital après la prison, Pierre Iribarne, son ancien ordonnance au 70ᵉ colonial, à qui il s'était inté-

ressé, même après le conseil de guerre pour insoumission et l'envoi aux colonies de discipline. L'homme depuis avait roulé lamentablement, essayant divers métiers, ne se relevant que pour tomber plus bas. Il lui restait pourtant une âme. Et cette âme pouvait être sauvée!

Résolue à vivre dans les Landes, dont on lui vantait le climat salubre, Mme Sabattet avait songé à associer à son sort l'humble sort de Pierre Iribarne et de Gratiane Naguila. S'ils pouvaient s'aimer et se marier, ils trouveraient, dans le domaine qu'elle venait d'acheter en commun avec ses amis, des occupations qui aideraient à leur réfection physique et morale. Ce projet généreux n'allait pas sans risques; par un de ces élans qui la rendaient si chère à ceux qui la connaissaient bien, elle passa outre et, jusqu'à présent, elle n'avait pas eu à s'en repentir. De ces deux déchus, elle avait refait des êtres libres bien que disciplinés, fortement attachés l'un à l'autre par la similitude de leur infortune, et qu'elle savait lui appartenir sans réserves sous leur maintien fermé, nullement servile et toujours silencieux.

Quelle influence la richesse subite — plus d'une centaine de mille francs — allait-elle exercer sur eux? Serait-ce pour leur bonheur ou leur malheur; et comment franchiraient-ils cette tentation? L'argent pourrit tant de riches, et à plus forte raison tant de pauvres! Dans son obstinée pratique du bien, combien elle avait constaté de rechutes! Que de retours au bourbier! Mais non, elle ne les verrait pas faillir à leur rédemption, s'écarter de la voie où ils traçaient leur droit et obscur sillon!

Sait-on jamais pourtant?... Avait-elle bien lu dans ces yeux énigmatiques, sur ces faces murées?

On grattait à la porte : une grosse voix se fit petite pour dire :

— C'est moi, Constance! Puis-je entrer?

— Certainement, Doro.

Mlle de Kervo parut, formidable. Elle avait les traits exagérés d'un masque antique et un duvet brun aux lèvres. On n'eût osé sans peur du ridicule l'évoquer inspirant l'amour, ou seulement le flirt. Son informité l'avait pendant longtemps désespérée; la maturité venant, elle en prenait son parti avec une résignation et même une malice assez touchantes. Sa sauvagerie, qui redoutait l'étonnement d'un visiteur, lui rendait délicieuse sa réclusion dans cette Thébaïde où on l'entourait d'égards.

Vêtue de lainage marron, col et poignets blancs, — sa seule coquetterie, — un tablier de cuisine noué à sa taille, elle apportait un fagot avec ces copeaux résineux, ces « gemmelles » qui font de si bons allume-feux.

Elle eut pour Mme Sabattet un sourire si limpide que ses traits en devinrent agréables.

— Vous n'êtes pas assez couverte, gronda-t-elle. En plein hiver, quelle imprudence!

Mme Sabattet répondit gaiement :

— L'hiver ici n'enrhume pas. A quoi bon du feu? Et pourquoi cette peine, ma chère Doro?

— Parce que c'est mon plaisir. Il vous faut de la chaleur.

Elle disposa la brassée, y mit une allumette. Hier, pour remplacer Iribarne, le colonel avait fendu à la hache les troncs abattus, et c'est elle qui, à bout de bras, avait monté dans chaque chambre les lourds paniers de bûches.

La flamme crépita, vive.

— Et vous ne descendrez pas que vous n'ayez mis une cape sur vos épaules.

On eût dit une ogresse gardant une fée fragile; car, sous ses cheveux qui avaient blanchi très tôt, Mme Sabattet, haute et mince dans des robes lâches et invariablement sombres, sculptait la maigreur étique de certaines Anglaises. Son corps, usé malgré sa résistance nerveuse, et bien qu'il gardât de la grâce, ne trahissait plus de signification féminine : toute l'éloquence des lignes affluait sur le visage mat, énergique et fin, et surtout dans le rayonnement splendide des yeux noisette pailletés de vert.

Elle acceptait les soins de Dorothée, comme la seule façon de rendre celle-ci heureuse. Malgré leurs contrastes, d'invisibles analogies les rapprochaient. Que de fois la prompte lucidité de l'une et, chez l'autre, une de ces intuitions d'âme fréquentes chez les simples, les faisaient se deviner, là où leurs compagnons n'avaient rien soupçonné. Seul le président de Saubusque, scrutateur et analyste professionnel, partageait jadis leur compréhension subtile.

Pauvre grand ami! Jamais Constance Sabattet, qui sans compter ses fatigues s'était dévouée à lui, n'oublierait quelle incomparable garde-malade Dorothée s'était révélée, lorsqu'il se débattait dans les suprêmes affres d'un cancer du rein.

La douleur de celle-ci avait été trop éloquente en sa naïveté, pour que Mme Sabattet n'eût pas deviné l'éclosion d'un roman silencieux dans cette chambre d'agonie, pour qu'elle n'eût pas reconnu que cette ferveur exaltée, et voilée par la plus ombrageuse pudeur, méritait sans en être profanée le beau nom d'amour, oui, d'amour sans réalité possible, d'amour presque religieux, sanctifié par la souffrance et la mort, ressenti par cette vieille fille disgraciée pour quelqu'un qui n'en avait rien su!

Jamais elles n'avaient effleuré ce sujet, mais lors-

qu'elles parlaient du disparu, c'était avec un accent particulier; cela encore les avait faites sœurs d'une même pitié.

Dorothée dit, et son amie s'attendait à ce qu'elle allait entendre :

— Après-demain, ce sera le quatrième anniversaire du soir où M. de Saubusque nous a quittés. Les saules qui entourent sa tombe étaient déjà grands la dernière fois que nous sommes allées au cimetière, en novembre.

Mme Sabattet inclina la tête; elle revoyait en plein bois le calme, si calme petit enclos agreste, où viennent s'ébattre les pigeons de Géglosse; quelques tombes et des tertres plantés de croix sous des cèdres en éventail et ces cyprès Lambert qui ressemblent, d'un vert plus frais, à des sapins du Nord. Jean-Honoré de Saubusque, après les travaux, les honneurs et les grandes peines ignorées de son existence, devait goûter là un repos sans rêve.

Pauvre ami! Seule, elle avait reçu ses confidences et connu son martyre. Marié sur le tard avec une femme qu'il adorait malgré la divergence de leurs caractères, il voyait grandir avec bonheur leurs enfants, deux jeunes filles de dix-sept ans et de seize, Marthe et Madeleine, lorsqu'un drame affreux effondrait son foyer, entraînant dans ses répercussions le désespoir, la folie et la mort.

Ils passaient un été en Suisse avec des amis en voyage de noces, un peu parents de Mme de Saubusque. M. de Trévauges, parti un matin seul en excursion, ne revenait pas. Imprudence ou accident, — car le suicide semblait inexplicable, — il avait roulé au fond d'un précipice d'où, après trois jours de recherches et pour sa femme de mortelles angoisses, on rapportait son corps déchiqueté. Mme de Saubusque, prévenue sans ménagement devant les siens, proférait, après un cri terrible, les mots qui,

la dénonçant, étalaient à nu son adultère ancien et persistant, dont sa fille cadette, Madeleine, était le fruit. Dans cette formidable secousse et ce navrant aveu, sa raison s'égarait au point qu'il avait fallu l'interner d'urgence.

Le plus abominable pour M. de Saubusque, si traîtreusement frappé dans sa confiance, avait été l'aversion subite de sa fille aînée, Marthe, par une de ces injustices filiales que rien n'explique sinon qu'elles tiennent à une hérédité morbide. Marthe, qui ressemblait étrangement à sa mère et l'adorait, avait rendu responsable de cette catastrophe le père innocent, le mari outragé. M. de Saubusque avait dû, après les plus pénibles scènes, consentir à la laisser vivre chez une tante; elle s'était mariée peu après et n'avait jamais consenti à le revoir. La cadette, Madeleine, plus à plaindre que sa sœur, n'avait pu supporter d'apprendre l'opprobre de sa naissance; un dévorant mysticisme, un irrésistible besoin de rachat s'étaient emparés d'elle et, malgré les supplications de celui qui l'avait élevée, aimée en véritable père, elle entrait aux Carmélites et y mourait, consumée de langueur, au bout de quelques années.

M. de Saubusque, ne pouvant aux termes de la loi se refaire un autre foyer et ne le souhaitant pas, réservant sa pitié presque surhumaine à sa femme folle, s'était condamné chaque jour, pendant quinze ans, à aller prendre de ses nouvelles, dans la maison de santé où son état exigeait une surveillance de toutes les minutes. Quand les médecins le permettaient, il la visitait; elle ne le reconnaissait pas et le prenait pour le frère du directeur.

Ce qu'avait pu être ce supplice pour un homme d'une sensibilité aussi frémissante, sous son masque rigide, Constance Sabattet n'y pensait qu'avec horreur. Enfin,

Mme de Saubusque s'éteignait sans avoir recouvré la raison. Le président, fatigué de son métier, avait pris sa retraite. De quelles bénédictions, bien malade déjà, n'avait-il pas exprimé sa gratitude à l'amie compatissante qui lui avait rendu une famille intellectuelle, et tolérable le devoir de ne pas se suicider!

Dorothée de Kervo regardait avec fétichisme sa protectrice. Tremblant de la voir tomber à nouveau malade, elle eût voulu lui servir d'esclave, peigner ses cheveux ou, s'agenouillant, la chausser. Cette latrie offusquait la délicatesse de Mme Sabattet dont les refus souriants, mais décidés, la désolaient. Certains privilèges toutefois lui étaient acquis : elle rangeait le linge qu'elle repassait elle-même; elle s'occupait des reprises et aidait Mme Sabattet à tous les travaux d'aiguille.

Emue, elle murmura :

— Pour moi aussi, Constance, le 2 janvier est un anniversaire. Mais moi, c'est du bonheur : ce jour-là vous m'avez recueillie et sauvée.

— Chère Doro, j'ai fait bien peu.

— Comment pouvez-vous dire cela? Sans vous, mon Dieu!... que serais-je devenue?... Arrivée le matin de Vannes, après avoir voyagé toute la nuit en troisième classe, entre un ivrogne et une hydropique à moitié gâteuse; le wagon bondé empestait le tabac; des « marsouins » chantaient des refrains de caserne, puis ils ont ronflé. Et l'arrivée : un petit jour sale, d'une détresse! C'était la première fois que je revenais à Paris, depuis le temps où nous étions pensionnaires au couvent du Roule. Je ne connaissais plus rien : ni les rues, ni les magasins; au milieu de cette foule indifférente, je ne sentais que ma solitude horrible. Toute la journée dans le froid coupant — quel froid il faisait! — j'ai marché de l'Opéra à Montrouge, de Montrouge à la Villette;

cinq fois j'ai traversé la Seine, et je me suis penchée sur les ponts : l'eau affreuse me fascinait.

— Ma pauvre amie...

— Ah oui! Sans la voix secrète qui m'a soufflé alors votre nom et les recherches qui m'ont permis de découvrir votre adresse, sans l'inspiration irrésistible que j'ai eue alors de vous demander asile...

Mme Sabattet revit l'apparition tragique. Ne semblait-il pas que sa destinée l'eût mêlée aux plus étranges vicissitudes d'autrui pour qu'elle y jouât un rôle de salut? Là où tant de gens ne voient de la vie que son miroir lisse sous l'apparente unité des circonstances, elle discernait des tourbillons obscurs, de convulsives lames de fond; les événements, avec leurs péripéties bizarres, venaient d'eux-mêmes la chercher comme les âmes tourmentées en quête de guérison.

Elle revoyait Dorothée de Kervo au couvent, adolescente déjà énorme, en butte aux railleries et aux méchancetés; elle l'avait protégée; en retour celle-ci vouait à la « grande » qui n'hésitait pas à la défendre une adoration de chien fidèle. Le peu qu'elle avait appris, Constance l'avait fait entrer dans sa tête de granit. Ce bonheur durait deux années : à la rentrée elle se retrouvait seule. Elles s'étaient écrit quelquefois, puis sans s'oublier s'étaient perdues de vue. Rien de plus mélancolique et de plus fréquent.

Constance Sabattet croyait entendre encore la confidence lamentable. Ne possédant que la robe qu'elle portait sur elle, un mauvais chapeau élimé, avec l'air apeuré d'une vieille enfant de quarante ans, Dorothée lui était apparue, transie et brûlante de fièvre, telle qu'un revenant.

Elle venait de s'échapper du château de Kervo, afin de fuir les images sinistres et impures que lui impo-

saient la mort suspecte de son père, la liaison complice de sa mère avec un amant de boue; Dorothée était restée dans ce foyer d'Atrides tant qu'elle avait pu. Aujourd'hui, n'ayant plus à aimer son père, vieillard faible et bon, persécutée par la haine aveugle de sa mère et l'insolence de l'indigne souteneur, ruinée par eux et dépouillée de tout, elle ne savait plus où aller et que devenir. Cet affreux passé lui restait toujours présent, et certains jours crevait en elle comme un orage noir.

— Tout de même, est-ce croyable? Je me demande si je n'ai pas rêvé. Il y a des choses trop injustes! Une mère, qui n'est que sacrifice et amour, un être qui s'arracherait le pain de la bouche pour ses enfants, voilà ce que toutes ou presque toutes ont eu; et moi, je n'ai connu qu'un monstre! Ce que j'ai souffert, comme une bête à l'attache, pendant des années, des années! Et moi encore, ce n'était rien; mais ce qu'elle a été pour mon pauvre père, ce qu'il a enduré jusqu'au bout! Quand je pense qu'ils l'ont empoisonné!

Mme Sabattet compatit, une fois de plus, à cette Orestie domestique ensevelie, comme beaucoup de drames provinciaux, dans le silence, tant par la peur du scandale que par la connivence prudente ou peureuse des rares témoins.

— Vous pensez bien, conclut Dorothée, que je ne pouvais dénoncer ma mère, et d'ailleurs je n'avais pas de preuves suffisantes. Aussi bien, la malheureuse a été punie. Deux ans après, cette ignoble brute qu'elle avait épousé la trompait avec toutes les drôlesses du pays et la rouait de coups. Est-elle morte d'humiliation et de rage; a-t-elle fait, comme on l'a dit, une mauvaise chute? Sa fin est restée mystérieuse. L'homme a disparu. Le château a été vendu au profit des créanciers. Sans vous, Constance, je serais à la rue ou plutôt morte.

Mme Sabattet l'interrompit avec une tendre autorité :

— Ne pensez plus à ces choses, Doro. Déjà elles sont si loin de vous! Ne songez plus qu'à vivre au calme dans ce merveilleux pays.

Sa main désigna le lac, les pins, le vaste ciel, l'harmonie sereine de ce petit univers.

— N'est-ce pas qu'on goûte ici la grande paix?

Un peu contrite à l'idée qu'elle aurait pu fatiguer une patience qu'elle savait si généreuse, Mlle de Kervo dit :

— C'est vrai, pourquoi ai-je reparlé de cela? Je suis si heureuse ici! Car c'est ma part de paradis et je ne réclame pas l'autre.

— Chut! Vous scandaliseriez notre ami Bréchart.

Et Constance Sabattet eut un léger sourire; elle savait son amie incroyante par révolte; le colonel, lui, catholique fervent, janséniste même, réservait ses convictions dans ce milieu libéral : elle, protestante, vivant détachée de toute pratique; Guy Laugère inclinant à une nébuleuse théosophie, et Élie Maraval qui, doucement incrédule, ne parlait jamais religion. Un pacte de tolérance strictement respecté les liait.

Dorothée vit son amie chercher son face-à-main posé sur la cheminée et le lui tendit.

— Allons, à la besogne, dit gaiement celle-ci. Est-ce que la Noiraude s'est laissée traire ce matin?

— J'ai accompagné Françoise, dit modestement Dorothée; la Noiraude et la Roussette ont donné leur lait de très bonne grâce, comme si Gratiane eût été là.

Et suppliante :

— Promettez-moi de ne pas vous fatiguer. Je vous assure qu'il n'y a plus rien à faire pour vous. Françoise a paré à tout.

Elle n'ajouta pas qu'elle l'avait aidée de son mieux.

III

La vie conventuelle de la Maison-Blanche, si l'on peut appeler ainsi les rapports quotidiens les moins astreignants qui fussent, ne commençait qu'au repas de midi. Chacun, dans la matinée, jouissait d'une sorte d'incognito et usait de sa liberté à sa guise. Il était rare que ce ne fût pas dans l'intérêt général. Seul, Guy Laugère, travaillant fort avant dans la nuit et affligé d'insomnies, sortait tard de sa chambre.

Le colonel Bréchart s'était réveillé avant tout le monde, dans une petite pièce blanchie à la chaux, véritable cellule, sans ornements aux murs qu'un grand crucifix noir à la tête du lit de camp, sans meubles qu'une armoire de bois blanc, deux chaises flanquant une petite table, une étagère avec quelques livres de piété, d'art de la guerre et de mathématiques; à un râtelier, des éperons, une canne rustique, un fusil de chasse, et, dans un cabinet de toilette sommaire, ses deux cantines d'officiers déteintes, aux serrures fatiguées.

Il avait fait son lit et balayé sa chambre, il s'était rasé avec cette brusquerie qui le faisait parfois se couper. Il avait une tête carrée, le front bas, les cheveux gris, de petits yeux perçants sous des sourcils encore noirs; sa moustache et sa barbiche poivre et sel accentuaient le retroussis doguin de la bouche : le tout, plein de caractère et un peu rébarbatif, s'adoucissait dès que ce visage, durci par l'habitude du commandement et rendu ombrageux par l'expérience, se détendait avec confiance. Ses traits prenaient alors une sorte de bonté bourrue où se

pouvaient lire le culte du devoir et la fierté de l'honneur. Le corps trapu et musclé, gardant une raideur militaire, exprimait la force disciplinée. L'homme pouvait déplaire, mais la sympathie une fois née ne cessait pas de grandir; quant au respect, il l'imposait.

Agenouillé sous le crucifix où saignait un Christ aux mains à demi fermées, il s'absorba dans ses prières. D'ordinaire, il les prolongeait par une méditation. Cette fois-ci il s'en tint à « Notre Père qui êtes aux cieux », suivi de « Je vous salue, Marie ». C'était son pain de vie que ces minutes d'élévation vers un Dieu dont la présence, pour lui, s'attestait en tout lieu, à toute heure, et dont la protection, il n'en doutait pas, l'avait sauvegardé aux heures les plus dangereuses, au Dahomey, au Tonkin : ce jour où, dans la brousse, un coup de lance, porté par un guerrier africain, s'était brisé sur le scapulaire qui protégeait sa poitrine; cet autre jour où le sabre d'un « Pavillon-Noir », frappant de biais son menton, au lieu de lui trancher la gorge, s'était arrêté sur une chaînette d'or portant une médaille bénite.

Il en avait été quitte la première fois pour une contusion et la seconde pour une large entaille. L'idée que son porte-cigarettes de métal avait repoussé la lance et que le sabre avait dévié sur le premier bouton de cuivre de son dolman ne lui était même pas venue : seule, une intervention divine expliquait ces miracles. Sa foi ne comportait ni examen ni objection, pas plus que la discipline du régiment. Ses idées simples avaient fait sa force durant sa carrière et, pendant ses épreuves, sa consolation.

Il descendit l'escalier, sans que ses chaussons de feutre fissent craquer les marches; en bas, il enfila des sabots; il portait un chandail de laine et un vieux pantalon d'uniforme dont on avait retiré le passe-poil. Nu-tête, il

se dirigea vers l'écurie. Son chien, un grand berger à poils jaunes, s'élança vers lui et, sans aboyer, — trop tôt, c'était défendu ! — le couvrit de caresses :

— Bien, Janus, du calme!

En les entendant, un cheval hennit dans son box. M. Bréchart lui flatta l'encolure d'une ou deux claques, ce qui chez lui, avare de démonstrations, trahissait une véritable tendresse : Maroc était son dernier cheval d'armes; il le montait régulièrement, ou l'attelait pour la promenade. Soulevant le coffre à avoine, il mesura la ration et la vanna soigneusement; puis il jeta à la fourche, dans le râtelier, la paille et le foin.

De là, ouvrant la porte de la remise, il vérifia la selle, la bride et les harnais astiqués à neuf, la bouclerie et les mors luisants. L'armoire de service présenta ses étrilles, brosses, onguents et flacons bien rangés. Également lavé à grande eau et irréprochable, le break qui avait ramené de la gare, la semaine dernière, Guy Laugère, allé à Paris pour les affaires de la communauté. Tout était propre, en ordre, et défiait la revue de détail la plus minutieuse.

Le colonel songea que les Iribarne ne pouvaient tarder à revenir; qu'allaient-ils faire de l'héritage? Il n'en aimait pas l'origine. Le défunt, Iribarne cadet, avait, comme certains Basques, dont l'indépendance répugne au service militaire, déserté à la veille de la conscription et gagné l'Argentine : là, il s'était fait éleveur de bestiaux. Patient et tenace, il avait réussi; il allait pouvoir rentrer en France, les délais d'insoumission étant depuis longtemps prescrits, quand, dans les pampas, un taureau sauvage lui avait, d'un coup de corne, perforé le foie. Sa mort laissait dans la misère la femme avec qui il vivait maritalement, une cigarière espagnole dont il avait eu trois enfants.

C'est de Pierre lui-même que M. Bréchart tenait ces détails; scrupuleux à l'excès pour lui, comme pour les autres, il lui eût été pénible de le voir jouir de cette fortune laborieusement gagnée par son frère, mais qu'entachait la désertion, faute qui, à ses yeux d'officier, signifiait plus qu'une erreur de jeunesse : une faillite au devoir. D'ailleurs, tout en réprouvant la situation irrégulière de cette femme et de ces enfants, il estimait trop rigoureux que la loi les spoliât entièrement.

Mais il s'était abstenu de donner un conseil qu'on ne lui demandait pas : Pierre était en âge de savoir ce qu'il voulait.

Il rentra dans l'écurie et sortit Maroc pour le pansage; avec une dextérité d'ancien, il promena l'étrille sur les flancs polis de l'animal, un normand d'âge, encore robuste. Le poil bai se lustra sous la brosse. Puis il lui cura les sabots et lui épongea les pattes, marquées aux quatre balzanes blanches que le dicton attribue au cheval « pour se battre ». Maroc, de temps à autre, doucement lui appuyait la tête sur l'épaule. Et Janus, ses oreilles de loup pointées, les yeux ardents, les contemplait tous deux avec ce rictus à dents découvertes qui est le rire intelligent des chiens.

Cela fait, M. Bréchart se dirigea vers la pompe, placée derrière la maison et, à vigoureux coups de piston, il se mit à refouler l'eau « blanche » de la citerne dans le réservoir juché sous le toit. Ensuite, il pompa l'eau « jaune » qui, tirée d'un puits à travers les couches de grès et de sable, assurait l'arrosage du jardin. Loin de trouver fastidieuses ces corvées, il les aimait, ayant appris, par trente-cinq ans de servitude haute, que nul labeur utile n'est à dédaigner. Et quel contentement modeste de contribuer au bien-être des gens et des

bêtes; n'était-ce pas aussi une allégresse de se sentir des muscles encore résistants, une large poitrine qui aspirait l'air pur, tandis que l'aube montante éclairait la splendeur de la forêt?

Comme il goûtait, lui aussi, le charme pacifiant de cette nature! Jusqu'à dix lieues à la ronde, trottant sur Maroc et escorté de Janus, il en connaissait le sous-bois roux, les dunes mollement arrondies et leur végétation luxuriante : chênes verts, houx épineux, chênes-lièges aux troncs écorcés couleur d'iode, pins élancés d'un jet vers le ciel et élargissant leur parasol; ajoncs rugueux qu'étoilent, hiver comme été, leurs fleurs jaunes; buissonnaies de grandes bruyères et de genêts; solitudes coupées de petites mares glauques ou de rigoles de drainage. Çà et là un toit de ferme, tapi sous les branches : pas une devant laquelle il n'eût mis pied à terre, et fait connaissance de la vieille mère sous son chapeau de paille plat et noir, de la femme entourée de marmaille et portant un nourrisson au sein; pas une de ces pauvres demeures où il n'eût causé, à leur retour du gemmage, avec les résiniers incultes et barbus.

Une préférence le poussait vers les humbles. Il constatait, dans leur simplicité, un caractère commun de race : après les noirs d'Afrique et les jaunes d'Asie, il retrouvait, dans le déroulement quotidien de leurs tâches obscures, à travers leurs joies et leurs peines, comme aussi dans leur dignité naturelle, serviable sans vénalité, de quoi aimer l'homme en ce qu'il a de plus humain et de meilleur. La pauvreté n'était pas, jugeait-il, le pire fléau. Ces rustiques, vivant en plein air d'un travail sain, n'étaient-ils pas moins malheureux que les ouvriers d'usine, automates d'un geste uniforme et d'un labeur fragmenté? Leur ignorance même les préservait de trop souffrir. Il voyait en eux les types touchants de l'huma-

nité primordiale et permanente, derrière les mirages du progrès, auquel il ne croyait pas; rien à ses yeux n'ayant atténué la sévère loi du péché originel qui voue l'homme aux labeurs harassants et la femme aux gésines douloureuses : misères fatales, à la fois leur châtiment et leur rachat.

Le docteur Maraval allait prendre sa bicyclette au hangar; il s'avisa que celle de Guy Laugère restait poudreuse de la dernière sortie, car leur ami était fort négligent pour les détails matériels. Aussi eut-il soin de la remettre d'abord en état, d'en frotter les nickels et d'huiler les bielles à la burette, Guy Laugère, dans sa distraction, ne remarquerait pas cette prévenance; et c'est bien ce qui enchantait la délicatesse d'Élie Maraval : rendre service sans qu'on le sût.

Il était de taille moyenne et assez corpulent; son visage ovale et rasé rappelait le masque célèbre du docteur Potain, dont il avait le front chauve, le long nez bulbeux et le regard pénétrant. Sa bouche large, excessivement mobile, exprimait une infinie bonté et les mille nuances d'une sensibilité à fleur d'âme qui le faisait, à cinquante-sept ans, rougir pour une émotion. Il séduisait par sa fine et aimable douceur. Vêtu d'un complet homespun olivâtre, ses gros souliers jaunes lacés ne déguisaient pas la petitesse de ses pieds; très petites aussi, ses mains de praticien exercé à palper légèrement la douleur.

Il achevait de regonfler les pneus de sa bicyclette et bientôt il fila dans l'allée centrale, franchit la petite grille accolée au portail, n'hésita qu'un instant entre les deux routes. Celle du sud était la plus pittoresque, et ses vallonnements, en le forçant à mettre de temps à autre pied à terre, amusaient sa pensée toujours en éveil par le spectacle des taillis et les dentelures variées de la berge.

Élie Maraval, depuis qu'il n'exerçait plus, s'était pris de passion pour la botanique et combinait, dans l'étude des « simples », les éléments d'une thérapeutique qui opposât les bienfaisantes vertus végétales à l'abus des spécialités chimiques, dont les formules complexes sont si en faveur aujourd'hui. Nulle ambition personnelle ne le guidait, nul intérêt autre que l'amour désintéressé de la science. En observant les plus menues tigelles, les plus modestes feuilles, il se remettait à l'école de la grande Mère des êtres et des choses, la Nature inépuisable, géante source de Jouvence.

Elle exaltait le plaisir qu'il goûtait à rouler sur les aiguilles de pin; de tous ses sens il participait à cette grande atmosphère de sève verte et fraîche qui caressait son visage, charmait ses yeux, ravissait son odorat, emplissait ses oreilles du bruissement confus que fait le silence d'une forêt. Il jouissait d'apercevoir l'eau argentée et ses mille frissonnements, il jouissait de la sombre et monotone immensité de la lande : la noblesse d'un pin magnifique l'émouvait autant que les torsions étranges d'un vieux sûrier à écaille grise; et il avait, pour les minuscules herbes à ras du sol, un regard attendri.

C'est avec un sentiment religieux que ce candide athée s'imprégnait de la splendeur de ce paysage grave. Il sentait revivre en lui des sensations enfantines et émerveillées; et dans le rêve panthéiste qui faisait de lui le frère de ces arbres, de ces buissons, de ces sables, de cette eau, il éprouvait une joie prodigieuse, l'enchantement de l'instinct et des forces naturelles innocemment épanouies. Jeune homme, il avait savouré cette communion avec l'univers, mais dans une ivresse confuse, et non avec cette lucidité d'analyse qui lui venait de vieillir.

Il sortait de la pinède fournie et, à la lisière, il suivit

le chemin romain qui longeait la dune. Les arbres, assaillis par le vent de mer qui courbait leur résistance, se crispaient à demi ensablés en reptations de bêtes, se retournaient du faîte comme une ombrelle dans la bourrasque, se pliaient en zigzags, tendaient des moignons de branches, offraient la douloureuse obsession de leurs formes blessées ou rompues. Élie Maraval ne pouvait sans souffrir les admirer.

Il reconnaissait là l'opiniâtre, l'inflexible volonté de vivre des infirmes et des malades. Comme ils s'adaptaient, ces pins sacrifiés, combattants de première ligne grâce auxquels les suivants protégés, d'abord clairsemés, puis plus denses, combattaient l'invasion des sables; comme ils s'obstinaient, ces vaincus! Maraval croyait assister aux luttes de ce beau et affreux métier de médecin où, pendant tant d'années, il avait mis son dévouement acharné au service de la souffrance. Il revoyait la tristesse de son impuissance trop fréquente, ces mauvais matins, ces sinistres soirs où il sentait lui échapper l'être qu'il défendait, depuis des jours ou des semaines, contre les griffes de l'inévitable.

Une inquiétude tendre et cachée activait ses coups de pédale et réglait machinalement son guidon. Ce n'était pas pour le seul plaisir de vivre et de respirer l'air glacé qu'il parcourait ainsi la Sylve. Il allait à la gare de Géglosse chercher un nouvel envoi de médicaments, prescrits deux mois auparavant par le docteur Fagalde, le meilleur praticien de Bayonne. L'état de Mme Sabattet le préoccupait. Elle maigrissait, mangeait peu, avait des essoufflements pour une marche rapide ou un effort. L'état de ses bronches, si menacées jadis, s'était cependant beaucoup amélioré. Le docteur Fagalde inspirait assez de confiance à Maraval pour qu'il désirât le voir revenir bientôt; mais il fallait un prétexte, car on

devait éviter de mettre Mme Sabattet en défiance. Maraval venait d'écrire à son confrère, il jetterait sa lettre à la poste du bourg.

Chère Constance! Amie grave et parfaite! Comment admettre sans angoisse qu'elle pût couver derechef une insidieuse maladie? Était-ce le cas? En vérité, ce n'était pas le médecin, mais le compagnon dévoué et le servant fidèle qui se tourmentait ainsi. Le médecin, lui, plein de doute et d'incertitude, n'eût osé se prononcer. D'ailleurs ne vivait-elle pas ici dans les conditions les meilleures? Qu'une affection aussi profonde que la sienne songeât tout de suite au pire, même à tort, c'était bien naturel; mais de là à conclure au danger réel, imminent!...

Une fois de plus son optimisme courageux prit le dessus. Il se moqua de ses craintes et, ayant franchi l'étroit pont de bois tremblotant qui surplombe le courant d'Osques, petite rivière frétillante aux interminables méandres, il acheva son tour du lac jusqu'à la traverse des Gisquoux et, deux kilomètres plus loin, rattrapa la route de Géglosse : une vraie route de terre battue, bordée de fossés, la seule qui rattachât l'étang Bleu au vaste monde, une route luisante où les ornières gardaient un reflet de la gelée blanche de la nuit.

Guy Laugère, une robe de chambre de tissu cannelle serrée à la taille par une cordelière, les pieds nus dans des sandales de cuir, ce qui lui donnait un air monacal, évoluait avec vivacité à travers son cabinet de travail, qui était spacieux et confortable, feutré de tapis et ouaté de tentures. Un énorme feu de bûches pétillait dans la cheminée de chêne sculpté qui, sur une tablette, portait en reproduction de marbre le *Penseur* de Michel-Ange, entre deux beaux vases de Rouen. La bibliothèque, cou-

vrant les murs sur trois faces, alignait ses reliures de veau fauve, les tons éclatants des toiles et le grain poli des maroquins, à côté de ces vélins d'un blanc assombri chers aux bibliophiles italiens. Une vaste table en chêne massif, au centre de la pièce, était écrasée sous un amoncellement de manuscrits, liasses, projets, chemises et cartonnages de couleur.

Guy Laugère, nerveux, petit, agile, tisonnait la flamme, repoussait du pied un brandon, s'asseyait pour griffonner quelques lignes de son grand traité de l'*Organisation de la société moderne*, consultait sur un lutrin transformé en porte-in-folio quelque énorme dictionnaire, allumait une cigarette, l'oubliait sur un coin de table, taillait une plume d'oie, commençait une lettre, la quittait pour passer dans sa chambre, revenait, s'arrêtant pour se chauffer les jambes devant les grands landiers, se rasseyait, s'enveloppait les genoux d'un châle et reprenait son travail; tout cela par impulsions brusques, avec le naturel d'un homme dont la pensée à chaque instant virevolte et dont l'agitation est la règle.

Son large front bombé annonçait l'intelligence un peu chimérique; son regard, derrière de grosses lunettes convexes à bordure de corne, se dardait aigu; sa bouche, d'un dessin éloquent, s'arquait entre la moustache et une barbe grisonnante en pointe; quant à son teint, il avait une chaude matité sarrasine. Ses oreilles velues et pointues s'écartaient de la tête, et il se grattait fréquemment la tempe de ses doigts osseux, aux ongles démesurés comme ceux d'un mandarin de lettres.

Trempant sa plume dans l'encrier, il traça, d'une petite écriture saccadée et presque illisible, ces mots :

« Les lois de l'association que Saint-Simon concevait placées sous la dépendance et le contrôle de l'État, et que Fourier faisait résulter du libre accord des affinités grou-

pées autour du Phalanstère, ne sauraient obéir à des formules objectives aussi simples et d'ailleurs inadaptées à la complexité infinie de l'évolution moderne... »

Il s'arrêta pour prendre dans une bonbonnière une pastille de réglisse; il craignait de s'être enrhumé pendant son voyage à Paris. Il revit les courses multiples, presque toutes de charité, dans des cours fétides et au long d'escaliers noirs, recensa les commissions dont chacun l'avait chargé et dont il s'était acquitté scrupuleusement, sans oublier les présents qu'ils faisaient pour le jour de l'An à Mme Sabattet. Pour sa part, il lui destinait une délicieuse boîte en cuir gaufré contenant, sur un écrin de velours, des ciseaux, dé, poinçon en or et, dans un compartiment intérieur, des aiguilles anglaises et des soies multicolores.

Guy Laugère revoyait sur les quais les casiers des bouquinistes, jadis ses délices, et le jour gris et sale qu'il faisait lorsqu'il était allé voir un de ses vieux amis, bibliothécaire à la Mazarine. Il avait déjeuné chez un mastroquet du boulevard Saint-Michel à dix sous la portion; car ce raffiné, qui acceptait les attentions de Constance Sabattet et les soins de Dorothée et de Françoise, eût cru manquer de délicatesse en s'offrant un repas fin dans un restaurant de luxe.

Il avait tenu à passer rue de l'Université devant l'ancienne maison où il avait vécu avec le président et le docteur, sous le toit de leur amie. Il avait aussi voulu revoir le jardin du Luxembourg et la Sorbonne, d'où un acte du pouvoir, qu'il jugeait inique, l'avait, pendant l'« Affaire », porté à descendre de sa chaire d' « Histoire des origines des droits civiques ». Sa pensée revit la France tumultueuse d'alors, les fureurs soulevées, deux conceptions du juste et de l'injuste aux prises et, devant l'apaisement enfin tombé et les cendres refroidies de ce

brasier d'idées, il resta songeur, sans regrets personnels, mais avec la profonde mélancolie que laisse le spectacle des grands délires humains.

Il se leva et, s'approchant du bow-window, souleva la fenêtre à guillotine; l'air vif fit palpiter le rideau de tulle. Il s'absorba dans la contemplation du paysage. A ses pieds, le sable de l'allée serpentait autour d'une large pelouse bordée de camélias; puis s'épaississait le feuillage d'absinthe des mimosas et, par trouées, l'argent du lac brillait sous le ciel pâle. Il aspira lui aussi, comme avait fait Bréchart, comme avait fait Maraval, l'air chargé d'ozone et de sel marin, et avec la sérénité d'une âme haute qui a trouvé le havre de grâce, le refuge après les orages de la vie, il murmura :

— *Solitudo, fortitudo!...*

Puis il se remit à écrire jusqu'au premier coup de la cloche du déjeuner.

IV

Aucun des vieux amis de Mme Sabattet ne se fût permis de s'asseoir à sa table dans une tenue moins soignée qu'à Paris; et elle-même, souffrante ou non, donnait l'exemple de cette correction, qui est une des formes les plus seyantes du respect des autres et de soi-même.

Aussi rien qui rappelât les négligés matinaux de ces messieurs : le colonel avait endossé un complet de drap bleu usé, mais fort propre, que décorait à la boutonnière une immuable rosette de la Légion d'honneur en corail. Le docteur était en noir, et Guy Laugère portait un vêtement de cheviotte gris foncé, col rabattu et

régate mordorée; il ne mettait plus son ruban rouge depuis 1899.

Mme Sabattet, au centre de la table ronde, l'avait placé une fois pour toutes à sa gauche; à sa droite le colonel; en face, Élie Maraval, flanqué de Dorothée de Kervo; mais celle-ci, sans qu'on pût l'en empêcher, se levait constamment pour aider Françoise, qui se faisait vieille.

Servant depuis vingt-cinq ans une maîtresse dont elle avait connu les joies et les peines, et qu'elle vénérait avec une fidélité parfois grondeuse, Françoise montrait un de ces visages sans âge, en proue de bateau ou en tête de poisson qu'ont les femmes de Hollande sur les vieux portraits : visages figés par le recueillement des mêmes idées, comme leurs gestes sont réglés par le rythme des mêmes habitudes. Elle avait aussi une science de cuisine digne des grands maîtres-queux et ces goûts de propreté méticuleuse qui font étinceler les vitres, reluire les cuivres et les armoires. Elle était la ponctualité, l'ordre et l'économie incarnés. Sa cuisine, nette comme un salon, présentait son fourneau noir éclatant, ses bassines de cuivre rouge semblables à des soleils d'hiver, les tailles décroissantes des pots d'épices, des boîtes à sel et à poivre, les étagères crénelées où se suspendaient les louches, écumoires, cuillers à ragoût et à crème. Une longue horloge à balancier, dressant son coffre vitré, sonnait l'heure; vis-à-vis, une bassinoire ajourée en croissants flamboyait. Françoise confectionnait les plats simples avec le même soin que les plus compliqués, et déplorait seulement qu'on ne mît pas plus souvent sa maîtrise à l'épreuve.

Pour ce samedi, elle avait servi de petits soufflés au fromage, du poulet rôti accompagné de pommes de terre sautées, une salade de mâche et une tarte à la

confiture. Le colonel, qui ne mangeait plus de viande sans qu'on sût si c'était par mortification ou par goût, s'était contenté de deux sardines à l'huile et de légumes; Guy Laugère, au régime, avait vu son menu corsé de nouilles. Seul avec Maraval, il buvait un peu de vin.

Le café, servi sans liqueurs dans la véranda, et bientôt après enlevé par Dorothée, ces « messieurs », qui s'abstenaient de fumer, car l'odeur du tabac était pénible à Mme Sabattet, se disposèrent, assis non loin d'elle, à écouter les communications de Guy Laugère, au sujet de son voyage à Paris.

Qui les eût vus ainsi groupés, Mme Sabattet dans une vieille bergère Louis XV, Dorothée revenue se blottir contre elle sur un tabouret de tapisserie, Bréchart sur une chaise, Maraval et Laugère en des fauteuils cannés, tous avec des visages expressivement modelés par les épreuves et animés d'une sérénité intérieure, eût pu songer aux héros d'un des plus curieux romans de Balzac, cet *Envers de la société contemporaine,* où, autour de l'angélique Mme de La Chanterie, quelques « retirés » de la vie, hommes de noble valeur morale, sont rassemblés par une pieuse charité qui leur permet, avec leurs ressources et les fonds qu'on leur confie, de répandre sur des misères cachées leur protection anonyme.

Aucun des hôtes de la Maison-Blanche ne songeait à s'inspirer de ce romanesque récit, un des moins connus, d'ailleurs, du peintre de la *Comédie humaine;* à peine un ou deux d'entre eux s'en souvenait-il; on les eût bien surpris en leur disant que le grand divinateur d'une société vivante, avec son organisme, ses mœurs et ses dessous mystérieux, avait, par son inventif génie, proposé d'imaginaires modèles à leurs existences associées.

Leur œuvre, au surplus, n'avait point l'envergure de celle où figurent, autour de Mme de La Chanterie et de

sa fidèle Manon, M. Nicolas, M. Joseph, le bon M. Alain et le jeune Godefroy.

Sans doute l'affection spirituelle qui les liait était aussi intense que celle qui rapproche les personnages du roman, mais outre qu'ils n'obéissaient pas tous au même impératif religieux, bien qu'un incrédule comme Maraval, un vague déiste comme Laugère, une positiviste comme Constance Sabattet pratiquassent la morale la plus élevée, ils ne disposaient pas non plus de moyens d'action aussi puissants; le bien qu'ils faisaient n'en était pas moins considérable. Chacun, en effet, ne réservait pour sa pension d'entretien et ses besoins personnels que le strict nécessaire, et consacrait le surplus aux dépenses charitables. Le colonel Bréchart se privait de tout pour grossir son modeste apport, Mme Sabattet, Guy Laugère possédaient une certaine fortune, et Maraval avait pu disposer d'un héritage inattendu.

Deux fois par an, l'un d'eux se rendait à Paris surveiller chez le notaire l'emploi du capital commun, pourvoyait aux charges anciennes et nouvelles assumées dans leur œuvre collective ou par leur bienfaisance privée. Ils aidaient à vivre une vingtaine de familles dignes d'intérêt, subvenaient en partie à l'entretien d'un refuge de vieillards à Montrouge, contribuaient à une des fondations de Mme Becquet de Vienne en faveur des filles-mères.

Guy Laugère, un cahier de notes à la main, rendait ses comptes, en tournant tantôt vers l'un tantôt vers l'autre de ses deux amis, et le plus souvent vers Constance Sabattet, son regard aigu, derrière le lorgnon à monture d'or qui, hors de son cabinet, remplaçait ses lunettes de travail.

L'expression des visages tendus vers le sien était éloquente. Un observateur invisible n'y aurait point lu

cette satisfaction un peu béate qui trop souvent, dans les sociétés de philanthropie, est une des formes de la vanité, mais l'attention pensive et plutôt attristée de gens qui ont l'expérience de la douleur et connaissent la misère pour l'avoir explorée chez les vrais pauvres : ceux qui se cachent pour souffrir.

Guy Laugère annonçait des vides : ici et là, la mort avait emporté les enfants trop faibles et les vieux déracinés par la maladie; il énumérait les retours au vice et à l'alcool, presque aussi meurtriers. Il précisait grâce à quel concours tel pauvre être, auquel ils s'intéressaient, avait été sauvé; car leur œuvre se ramifiait avec d'autres plus importantes ou plus riches et en dehors de toute étroitesse de religion ou de morale.

Dans les Basses-Landes même, ils entretenaient d'aussi bons rapports avec l'évêque d'Aire qu'avec le préfet de Mont-de-Marsan; mais leurs préférences allaient aux investigations personnelles, aux bienfaits accomplis hors de toute recommandation officielle, car ils se défiaient de tout ce que l'esprit de parti, même bien inspiré, ou les influences locales pouvaient mêler d'étranger à leur charité.

Les conclusions de Guy Laugère étaient plutôt optimistes. Les faits justifiaient d'ailleurs cette façon de voir qui tenait à son caractère enthousiaste. Il déclara, après qu'on eut discuté et approuvé les décisions à prendre :

— Nous avons laissé en suspens, avant mon voyage, la question de nos voisins de l'autre côté du lac : les Soubeyre. Ce sont en somme de braves gens et nous n'avons eu jusqu'à présent qu'à nous louer de leur obligeance; pourquoi ne les tirerions-nous pas d'embarras? Je sais que le mari voudrait agrandir sa maison.

— Pour la transformer en auberge et y attirer des

buveurs, objecta Bréchart d'un ton peu encourageant.

— Oh! fit Laugère en souriant, l'alcoolisme n'est pas redoutable dans ce pays-ci : les travaux en plein air, les longues marches remettent vite d'aplomb les résiniers éméchés; ce n'est pas un petit verre par-ci par-là qui peut faire grand mal.

— Mais l'exemple des pêcheurs d'Ysclet, hasarda Maraval à son tour, ne donne-t-il pas à réfléchir?

Ysclet-Plage, bâti vingt-deux kilomètres plus bas, à l'embouchure du courant d'Osques, voyait se développer depuis une dizaine d'années une station de petits baigneurs de Bordeaux, de Pau et de Toulouse, un grouillement de familles vulgaires et d'enfants tapageurs, à l'abri des affreux chalets multipliés par le grand entrepreneur de Biarritz : Soubrac. Ysclet-Plage s'alimentait au Vieux-Ysclet qui, autrefois prospère et peuplé, mais bien tombé depuis, devait à cette proximité un renouveau de vie : des fournisseurs, un médecin, un pharmacien; on y avait même construit pour les parties de pelote basque un fronton, qui servait de casino l'été.

— Évidemment, concéda Laugère, les pêcheurs d'Ysclet...

C'était une race à part, hargneuse et fourbe, dégénérée par l'habitude de s'unir entre eux et que la paresse et l'alcool abrutissaient. Pêcheuses de crabes et de crevettes, les femmes en pantalons rouges, effrontées sous leurs cheveux de chanvre coupés court, ressemblaient à de mauvais garçons; les hommes, au contraire, glabres sous des cheveux longs, avaient l'air de robustes sorcières. Ils étaient, mâles et femelles, le scandale pittoresque du pays. Un grand diable anguleux, appelé Rodko, homme d'amour et de querelles au couteau, était leur chef.

Ils ne prenaient la mer que quand la faim et surtout

la soif les chassaient de la promiscuité de leurs taudis, un campement de planches comme en ont les bohémiens, entre le bourg et la plage. Ils revenaient sur leurs barques vermoulues avec des paniers lourds de poissons, qu'ils vendaient à la criée : de quoi bâfrer et se soûler pendant quinze jours. Toutes les tentatives pour les arracher à leurs vices avaient échoué jusqu'à présent.

— Mais, continua Laugère, ces pêcheurs, à tous les sens du mot, sont des anormaux, et leur existence de mer est très pénible. C'est leur excuse!... Peut-être n'a-t-on pas su leur rendre le travail facile et agréable. Je vous soumettrai mes idées à ce propos; nous pourrions peut-être les tirer de leur déchéance.

Le colonel, d'une moue de travers, Maraval d'un air étonné, trahirent leur scepticisme; Mme Sabattet, que n'avait pas lassée l'ingratitude des ménages auxquels elle avait porté secours, déclara, généreuse .

— Certes, il faut essayer encore... Mais liquidons les Soubeyre. Ils sont fiers et, comme la plupart des gens de ce pays, peu quémandeurs. L'emprunt qu'ils veulent faire les exposera, s'ils ne peuvent rembourser, à de grands tracas. Pourquoi ne leur prêterions-nous pas l'argent dont ils ont besoin?

— Mlle de Kervo a quelque chose à dire, fit avec bonté Maraval.

Dorothée ne prenait jamais part à ces délibérations que lorsqu'elle y était conviée avec insistance.

— Je pensais, dit-elle avec confusion, que l'on pourrait, par mesure de précaution, traiter directement avec l'entrepreneur et régler les devis.

— Cette défiance les humilierait, dit Mme Sabattet, faisons tout ou rien. Ne devrions-nous pas les décider aussi à élever leur fille dans un pensionnat-ouvroir, où nous payerions son éducation et son apprentissage? Cette

enfant, livrée à elle-même, tourne à la petite sauvagesse.

— Passe pour un métier, dit Bréchart, car l'instruction ne sert guère au peuple, sinon à le rendre orgueilleux d'un savoir mal digéré, et à lui donner, avec des besoins factices, des sentiments de haine envers quiconque est au-dessus de lui.

C'était là une des idées générales les plus discutées entre lui et Laugère. Celui-ci prit feu :

— Et le progrès, mon cher Mathieu?

— Je n'y crois pas, dit le colonel. L'homme, sous un vernis de science et d'amélioration matérielle, ne change guère.

— Permettez! fit Laugère.

Mme Sabattet leva la main, sa main d'une perfection délicate, semblable à un pâle ivoire sous le lacis des veines bleuâtres :

— Que décidons-nous pour les Soubeyre?

— Je conseille le prêt, dit Laugère.

— Moi aussi, dit Maraval; après tout, ils nous rendent mille petits services.

— Ils n'y ont rien perdu, dit le colonel, et je ne suis pas sûr que nous agissions pour leur bonheur. Je crois même le contraire. Honorine Soubeyre, en outre, m'inspire une confiance limitée; mais je me rallie à votre projet puisque je suis seul de mon avis.

C'était une règle pour eux de céder à la majorité; ils mettaient leur point d'honneur dans cette solidarité, s'interdisant de récriminer si l'on s'était trompé, ce qui arrivait fatalement quelquefois.

— Et pour l'éducation de la petite Martine?

— Tâchez de décider ses parents, chère amie; vous êtes la plus qualifiée pour cela; et Laugère ajouta :

— Maintenant, je dois appeler votre attention sur un entretien que j'ai eu avec le ministre de l'Intérieur qui,

vous le savez, est sénateur des Basses-Landes. J'avais à l'entretenir du refuge de Montrouge. Despeyron connaît notre étang Bleu ; il m'a parlé d'un double projet auquel il s'intéresse et qui a pour nous une grande importance. L'État songerait à longer la grande ligne existante par une ligne Arcachon-Biarritz, qui suivrait le littoral et faciliterait l'exploitation et le transit des bois en vrac ou débités. Cette ligne, qu'elle passe d'un côté ou de l'autre du lac, troublera notre tranquillité, mais triplera la production et les ressources du pays. De plus, un groupe de capitalistes et de sportifs voudrait doubler cette ligne d'une piste macadamisée qui serait la grande voie automobile du Sud-Ouest.

— Adieu notre calme, en ce cas ! dit Maraval.

— Quoi ! protesta Constance Sabattet, notre retraite de silence et de solitude, tout ce qui nous fait la vie si douce, disparaîtrait ?

— Nous sommes menacés, dit Guy Laugère, d'autant plus que Destribats, notre entrepreneur, est le rival et l'ennemi acharné de Soubrac, le galfâtre à qui l'on doit les hideuses taupinières et les baraques en torchis d'Ysclet. Il rêve de faire de l'étang Bleu un centre d'excursion et de construire sur ses bords une station balnéaire et familiale.

— Quelle horreur ! s'exclama Mme Sabattet.

— Ne vous effrayez pas trop vite, dit Guy Laugère, les idées naissent et les ministres passent ; en France, il n'y a que le provisoire qui dure. Despeyron, aujourd'hui ministre, sera par terre demain. Les inimitiés politiques qu'il s'est attirées l'empêcheront peut-être de ressaisir le pouvoir. Je vous prédis encore une dizaine d'années au moins de tranquillité. Destribats ne se lancera, pour construire, que si la voie ferrée et la piste automobile créent un va-et-vient de voyageurs. Et puis,

cela n'ira pas tout seul. Bien des communes particularistes s'opposeront à ces grands travaux.

Il ajouta :

— Ce n'est pas que je me refuse à concevoir les progrès lucratifs et artistiques réalisés par un semblable plan. Ce pays se transformerait...

— Pour sa ruine morale, dit Bréchart ; la civilisation ou ce qu'on appelle de ce nom, dès qu'elle pénètre dans les endroits neufs, est toujours suivie d'un cortège de dégradations et de ruines ; quelques-uns s'enrichissent ; le plus grand nombre voit s'abaisser sa moralité et s'obnubiler sa conscience. Cet admirable paysage sera gâté par un défilé d'imbéciles et de petites dames sans mœurs ; on construira des hôtels en carton et des bicoques horribles comme à Ysclet-Plage.

— Non, dit Laugère, Destribats a du goût, il nous l'a prouvé en bâtissant cette maison. Et les sociétaires de la piste automobile garderaient la haute main sur lui. Notre côte de Gascogne est presque inconnue ; on pourrait admirer ses pinèdes et ses lacs. Je vous assure que Despeyron est convaincu, l'animal, quand il s'emballe là-dessus ! Je me suis même demandé si ces idées lui sont absolument personnelles et si elles ne refléteraient pas les projets ambitieux de son chef du secrétariat particulier, Pierre Esbros, garçon très intelligent si j'en juge par la conversation que j'ai eue avec lui, en attendant de pouvoir parler à son ministre.

— Pierre Esbros, mais?... fit Mme Sabattet.

— Oui, le fils du fermier dont la mort nous a permis d'acheter ce domaine... Vous savez tout ce qu'on a raconté autrefois sur ce jeune homme?... Pierre Esbros, j'en ai eu l'impression nette, traduit à moins qu'il ne la souffle la pensée de Despeyron. Certes, dans une transformation semblable, nous serions sacrifiés, mais notre

devise n'est-elle pas toute d'altruisme? D'ailleurs nous bénéficierions de certaines commodités : l'installation de l'électricité, la main-d'œuvre moins rare et à meilleur marché. Nous aurions été les premiers colons d'une cité improvisée comme en Amérique.

— Mon pauvre Laugère, dit Constance Sabattet, vous ne nous convertirez pas. Nos vieilles lampes à pétrole nous éclairent bien assez. Nous suffisons à presque tous nos besoins; et à quoi nous servirait-il d'avoir à notre porte une gare, une poste et des poteaux avec leurs lampes à arc?

— Et surtout des cabarets! grommela Bréchart.

— Dussions-nous sembler égoïstes, fit Maraval, je déplorerais comme un malheur cette éventualité.

— Autant dire qu'il nous faudrait chercher à vivre ailleurs, dit Mme Sabattet.

— Nous n'avons rien à craindre avant longtemps, je vous l'affirme, répéta Laugère. Sans doute avez-vous raison; nous sommes si heureux ainsi que nous ne pourrions l'être davantage. Néanmoins, on peut envisager l'avenir. Évaluez avec moi l'opération fructueuse que nous pouvons faire, ainsi avertis, en achetant à la commune, qui s'y prêterait, tous les terrains possibles autour de la Maison-Blanche et le long du lac.

— Pourquoi faire? demanda le colonel

— Pour les revendre, mon cher ami, le moment venu, avec un bénéfice dont nos œuvres de bienfaisance profiteront.

M. Bréchart fronça le sourcil .

— L'intention est louable; mais, excusez ma franchise, le moyen me choque. Nous ne sommes pas, nous ne devons pas être des gens d'affaires ni des spéculateurs.

— Je pense comme vous, Bréchart, dit Mme Sabattet.

— Si nous ne le faisons pas, rétorqua Laugère, d'autres le feront.

— Nous ne sommes pas les autres, mais « nous », répliqua le colonel.

— C'est aussi mon avis, fit Maraval, que le regard de Constance Sabattet invitait à parler; toutefois, ne pourrions-nous agrandir notre propriété actuelle pour l'isoler, à tout le moins, contre l'envahissement futur?

— Des propriétaires avisés pourraient penser de la sorte, dit Bréchart, mais nous, qui nous efforçons de nous détacher de ces vanités et du bien-être superflu, quel besoin avons-nous de devenir des marquis de Carabas? D'ailleurs, voyez la paix incomparable de ce paysage. J'espère qu'elle ne sera pas troublée de sitôt. L'argent que nous immobiliserions là immédiatement serait autant de moins pour nos pauvres.

— Bien! dit Laugère, assez noble pour ne montrer aucune trace de dépit. Du moment que vous faites appel à ces raisons-là...

— Nous nous y rallions tous, dit Constance Sabattet. N'est-ce pas, Doro?

— Oh! moi, dit la vieille fille, ce que vous voulez et ce que veulent « ces messieurs », c'est toujours pour moi la vérité.

Françoise entra sans frapper :

— Les Iribarne viennent d'arriver à pied, ils se reposent et mangent un morceau dans la cuisine.

V

Une demi-heure après, Pierre et Gratiane se présentaient devant Mme Sabattet. Par une attention qui la toucha, ils tenaient dans leurs mains, lui, une grande

boîte de pralines girondines, friandises renommées de Bordeaux; elle, une belle gerbe de roses, du plus grand magasin de fleurs du cours de l'Intendance. Endimanchés dans leurs habits noirs qu'ils portaient avec la dignité naturelle aux Basques, ils répondaient tour à tour sans hâte à ses questions bienveillantes.

Pierre montrait une figure rasée, énergique, nez busqué et menton fort qui, en vieillissant, se rapprochaient déjà en casse-noisette; Gratiane paraissait encore jolie sous sa coiffe, malgré la couche de hâle qui recouvrait son visage sillonné de deux rides le long de la bouche.

— Enfin, vous avez fait bon voyage?

— Très bon, madame, merci.

— Vous n'êtes pas trop fatigués?

— Mais non, madame, merci.

Elle comprit à leurs airs fermés, en dépit du sourire, qu'il ne leur convenait pas d'en dire plus en ce moment, et n'insista pas; ils inclinaient la tête et allaient reprendre avec leurs habits de travail leur service : Pierre sur Maroc, en couverte et bridon, l'emmena trotter sous les pins; Gratiane, relevant la corne de son tablier rempli de grains, vaquait au poulailler avant de s'occuper des vaches. La Maison-Blanche reprenait, grâce à eux, sa vie ménagère habituelle.

« Étranges natures, si simples et si compliquées, songeait Constance Sabattet un peu plus tard, en les voyant, par la fenêtre de la lingerie, aller et venir, sérieux, à pas réguliers, pliés aux rythmes de leurs habitudes, tout comme si un grand événement ne venait pas de traverser leur horizon. Ils ont cependant su comment le frère de Pierre était mort, ils ont eu des détails sur son foyer, ils ont réglé avec le notaire les formalités de la succession et donné les signatures

nécessaires; et l'on dirait à leur calme taciturne qu'ils n'ont pas quitté cette maison, et que rien ne leur est arrivé de malheureux ou d'heureux. »

Elle douta presque de les conserver à son service; sans doute ils n'avaient pas voulu lui annoncer de prime abord leur intention de quitter ces lieux où ils lui avaient dû une saine tranquillité. Et après tout, ce serait leur droit d'arranger autrement leur existence.

Cette idée la peinait : le bien qu'elle leur avait fait les lui avait rendus chers, et elle associait dans sa pensée ces obscurs partisans à la « Colonie » dont elle était l'âme et à l'harmonie de laquelle ils collaboraient, par leur effort quotidien.

Dorothée, qui pliait des piles de serviettes, lui dit :

— Quand un Basque a pris sa résolution, il la porte gravée sur son visage aussi dur qu'une pierre. Ou je me trompe, ou Pierre et Gratiane ont leur idée arrêtée.

— Ils partiront, dit Mme Sabattet.

— J'en doute, répondit Dorothée.

A de vagues signes et que cependant il démêlait bien, le colonel avait saisi sur les traits de Pierre les traces d'une profonde lutte de conscience. Il ne doutait pas que, pour cette âme passionnée et qu'emmurait un silence têtu, le feu ne se fût réveillé sous les cendres froides. Il avait soupçonné, avec cette clairvoyance particulière à certains esprits religieux, que le renoncement de Pierre ne s'était pas, depuis ces dernières années, imposé sans révolte à ce tempérament violent qui avait connu, à travers les épreuves de la misère et du désespoir, bien des malsaines ivresses.

Mais Bréchart pensait aussi que ce drame intérieur avait pris fin et, sans qu'il eût su dire pourquoi, il espérait.

Pourtant, avec une involontaire appréhension, il vit

l'homme s'approcher de lui, après son service d'écurie, porter militairement la main à son béret, et dire :

— Mon colonel, j'aurai à vous parler, si vous le voulez bien.

— Viens dans ma chambre après ton dîner.

Quand Iribarne, frappant légèrement à la porte, fut entré dans la cellule blanche et nue où ses regards d'instinct allèrent au grand Christ mural, puis se fixèrent bien clairs sur son ancien chef, M. Bréchart eut soudain l'intuition qu'il allait voir cette âme obscure se délivrer des dernières parcelles de sa gangue.

— Assieds-toi, dit-il, en poussant une chaise devant Pierre. Mais celui-ci resta debout.

— Mon colonel, je suis venu pour vous dire que nous avons beaucoup réfléchi et que maintenant nous sommes décidés, moi et ma femme. D'abord, je me suis fait grand deuil de la mort de mon frère, je ne l'avais pas vu depuis bien longtemps. On s'aimait beaucoup. C'est sûr, je ne lui ai pas donné le maître exemple, et tout de même il avait gardé son affection pour moi. Enfant déjà, il m'adorait, Bernard ; c'est moi qui ne voulais plus lui écrire, ayant honte de penser qu'il pouvait me renier et que je le méritais. J'ai toujours eu l'idée que s'il n'a pas voulu être soldat et s'il est allé chercher son pair dans les républiques d'Amérique, c'est parce qu'il souffrait de mes fautes et qu'il n'a pas voulu s'exposer aux mêmes risques ; car, nous autres Basques, nous avons la tête chaude et nous ne pardonnons pas volontiers les injures.

Bréchart écoutait, sans un mot ni un geste qui pussent gêner Iribarne dans cette émouvante confession d'homme à homme. Il se rappelait trop bien « le malheur » de celui-ci : sa dispute avec un adjudant Corse, la terreur du quartier, qui s'était mis à le brimer

et à le harceler dès que Pierre, pour s'être grisé plusieurs fois, avait perdu son poste d'ordonnance et était rentré dans le rang. Sans ce gradé, excellent soldat, mais despotique et haineux, Iribarne, poussé à bout, n'eût jamais levé la main dans un geste de menace et eût évité le conseil de guerre et les compagnies de discipline. Le refus d'obéissance à un ordre justifié avait malheureusement été constaté devant tous. Le colonel n'avait pu le sauver; mais sa déposition mesurée demeurait, ainsi que sa bonté persistante, le seul souvenir consolant que le pauvre diable eût emporté dans sa géhenne, sous le soleil brûlant, à travers les travaux exténuants de ce demi-bagne et les terribles folies que le « cafard » vous met dans la tête : envies de fuite sous les balles des sentinelles, envies de meurtre contre les chefs, envies d'autres sortes et plus inavouables encore.

— Oui, reprit Iribarne, je suis la cause que mon frère n'a pas rempli son devoir de bon Français. Sans moi!...

Il écarta les bras et les laissa retomber, impuissants : que faire contre l'irréparable et la mort? Bernard n'était plus qu'une chose sans nom dans la terre et rien ne pouvait faire que ce qui avait été n'eût pas eu lieu. Deux larmes vinrent à ses yeux et, chez cet homme qui ne pleurait et ne riait jamais, elles émurent M. Bréchart.

— Tu as réparé, Pierre; chacun expie ses fautes; tu le comprends à présent : c'est la seule chose qui importe.

— Oui, dit Iribarne, personne ne peut recommencer sa vie.

Il essuya ses larmes du revers de la main en détournant la tête.

— Pour ce qui est de l'argent, reprit-il, il est à

nous; le notaire me l'a expliqué, les papiers sont réguliers et il n'y a pas à contester là-dessus. Mais je pense que si je n'ai pas le droit, moi, de reprocher à mon frère d'avoir agi de la sorte, tout de même ça ne m'est pas possible de profiter de la fortune qu'il a gagnée en désertant et qu'il ne se serait jamais faite en restant un résinier ou un ouvrier, ou un cultivateur de chez nous.

— Cependant, dit Bréchart, ton frère a gagné cet argent honnêtement, m'as-tu dit, et à la sueur de son front.

— Ce n'est pas l'embarras, dit Iribarne après un silence où il cherchait à traduire exactement sa pensée; pour honnête, Bernard l'a toujours été; mais enfin, s'il ne s'était pas sauvé en Espagne et de là en Argentine la veille du jour où les gendarmes allaient venir le prendre pour l'emmener au régiment, il n'aurait pas réussi et ne se serait pas enrichi comme il l'a fait. Mon idée est faite, et Gratiane m'approuve, je ne veux pas toucher à cet argent-là.

— Et que comptes-tu en faire?

— Il n'y a pas deux sortes d'emplois, dit Pierre. Mon frère a eu le tort de ne pas se marier et de ne pas faire bénir son union; mais il a vécu maritalement avec Rosita Combrès, et en a eu trois enfants. La mort l'a surpris avant qu'il ait pris des dispositions pour leur assurer du pain; je leur ai écrit de revenir en France et je leur remettrai tout l'argent de mon frère.

—Cependant, dit le colonel pour le sonder, la loi ne t'y contraint pas; et tu pourrais d'ailleurs, en assurant leur sort, réserver pour ta vieillesse et celle de ta femme une part de cet héritage.

— Je ne détournerai rien, dit Iribarne avec fermeté, de ce qui, selon ma conscience, doit revenir à la veuve

et aux orphelins. Pourquoi est-ce que j'hériterais de mon frère? J'ai de bons bras et Gratiane aussi; nous sommes à votre service et nous sommes heureux de gagner notre pain auprès de vous; que nous faut-il de plus?

— Tu as sans doute bien pesé ta décision, Pierre?

— Oui, mon colonel, la chose est entendue.

— C'est bien, Pierre, ce que tu fais là.

— Je ne sais qu'une chose, dit Iribarne, c'est que nous voilà bien allégés, Gratiane et moi; et puis nous n'avions plus de famille, nous pourrons nous occuper de celle qui nous tombe du ciel; et s'il plaît à Dieu, des fils de mon frère, quand ils seront grands, je ferai des hommes.

— Donne-moi ta main, Pierre, tu es un brave.

Iribarne rougit et brusquement prit congé; il n'avait plus rien à dire et les louanges le mettaient mal à l'aise.

Constance Sabattet et ses amis étaient encore au salon quand le colonel y rentra et les mit au courant.

— Ah! s'écria-t-elle, nous n'avons donc pas perdu notre peine. Pierre et Gratiane témoignent noblement de la force du bien, et je n'aurais pas cru, je l'avoue et je m'en accuse, qu'ils donneraient la preuve d'une aussi belle régénération.

— Leur conduite, dit Maraval, est d'autant plus méritoire qu'ils n'ignorent pas que le jour peut venir où l'âge, les infirmités les empêcheront de gagner leur vie.

— C'est à nous d'y pourvoir, dit Laugère, et d'assurer leur vieillesse si nous disparaissons avant eux.

— Certes, dit Mme Sabattet avec feu, et nous les aiderons de notre mieux dans leur généreuse action vis-à-vis de cette femme désormais seule et de ces enfants à élever.

— Vous le voyez, dit Laugère, le bon grain lève presque toujours; ces Iribarne nous donnent une pure leçon de renoncement.

Par quel effort de conscience ces âmes simples en étaient arrivées là, Mme Sabattet, retirée dans sa chambre et ne parvenant pas à s'endormir, se le demandait. L'argent, pour des humbles, est tellement le signe de l'affranchissement! C'est de leur seule et libre volonté qu'ils continuaient à servir, comme une expiation continue ou une sagesse détachée supérieure.

Quelle délicatesse chez ce mari et cette femme qui préféraient leur pauvreté laborieuse à un bien-être jugé mal acquis, et qui entendaient rester fidèles à leur labeur comme Janus le chien de garde, comme Maroc entre les brancards tirant la voiture!

Quelle douceur de pouvoir les admirer, ces êtres jadis déchus, qui, s'étant rachetés, attestaient aujourd'hui leur valeur morale! Pourquoi de telles manifestations étaient-elles isolées et si rares? Pourquoi tant d'êtres, enlisés dans la boue, s'y complaisaient-ils, loin de chercher à en sortir?

Constance Sabattet revécut le drame pitoyable de sa vie : ses illusions de jeune fille, le chaleureux élan qui l'emportait vers la vie, ses bonnes volontés si riches de dévouement, et la navrante faillite qu'avait été son mariage. Son père, le marquis de Sabattet la Guyves, qui signait, en démocrate chrétien, simplement Thomas Sabattet, avait été un des esprits les plus généreux et les plus utopistes qu'eût éblouis, jusqu'à les rendre aveugles pour le reste de leur existence, l'aurore magnifique de 1848. Adversaire irréductible de l'Empire, son intégrité l'eût cependant fait ménager jusqu'au bout par ses pires adversaires, si la guerre en éclatant n'avait, dans son désastre, fait jaillir des cendres fumantes la Commune.

Thomas Sabattet se jeta dans cette aventure par patriotisme erroné autant que par idéologie pure. Élu membre du nouveau gouvernement, il n'accepta aucune fonction publique autre qu'une inspection générale des écoles, car il lui semblait essentiel de façonner de jeunes cerveaux selon les idées civiques et libertaires. Il ne prit part à aucun des excès de la Commune, dont certaines orgies crapuleuses et les incendies criminels le consternèrent; il compta, avec Varlin, Jourde, Benoît Malon et quelques autres, parmi les incorruptibles : il ne prit pas la fuite, et n'ayant pu, comme Delescluze, trouver la mort sur les barricades, il accepta son destin. Le président Thiers, qui l'estimait en exécrant ses théories, le sauva de la mort : Thomas Sabattet ne fut que déporté.

Il laissait dans une atroce misère sa femme et sa fille. Constance avait alors vingt-cinq ans; elle était d'une beauté émouvante et, sollicitée par plusieurs partis, n'en avait jusque-là agréé aucun. Elle et sa mère implorèrent en vain la faveur d'accompagner le condamné à Nouméa et se résignèrent à passer en Suisse. Là, elles retrouvèrent l'aide de plusieurs proscrits qui avaient pu se soustraire à temps à la rigueur des conseils de guerre; elles se découvrirent même à Lausanne un cousinage lointain avec un Sabattet protestant, issu d'une branche cadette qui s'exila lors de la révocation de l'édit de Nantes.

Ce Sabattet, grand industriel, homme juste et sévère, se montra humain pour les deux femmes; et quand il eut apprécié leur dignité et leur courage, il les traita en parentes et les accueillit dans sa famille.

Mais Constance était résolue à gagner sa vie; elle ne pouvait accepter pour elle-même, instruite et robuste, la dépendance à laquelle sa mère, de santé usée et la volonté affaiblie par de telles épreuves, se résignait vaille que vaille. Elle accepta de faire l'éducation de

deux jeunes filles polonaises de famille noble, et s'expatria courageusement. Elle tenait de son père une foi tenace au progrès, à l'harmonie finale du monde; elle différait de lui par un affranchissement de tout esprit religieux, le goût des sciences exactes, et un sens pratique qui la défendait contre les enthousiasmes déréglés.

Cependant, chez la comtesse Olsonska, elle inspira un amour violent à un Parisien mûr et veuf, d'ailleurs séduisant et riche, neveu par son premier mariage de la vieille comtesse : le baron d'Auves, passionné d'inventions mécaniques, de musique, de chevaux, et, disait-on, un peu bizarre. Constance l'aima et consentit au mariage : son père venait de mourir, sa mère ne lui avait survécu que de six mois : elle restait seule au monde.

Le baron d'Auves personnifia pour elle l'enivrement des contes de fées. Il se montrait généreux jusqu'à la prodigalité. Il lui témoignait une adoration ardente. Elle eut une petite fille délicieuse que les convulsions emportèrent à deux ans. Quelle douleur, coïncidant avec le terrible réveil de ses illusions!... Son mari cachait, sous ces dehors trompeurs, une âme de joueur et de débauché. Trahie pour d'indignes rivales et vouée à tous les hauts et bas d'une vie de dissipation et de dettes, Constance connut les mille amertumes qu'un être fier peut éprouver au contact d'un autre être qui se dégrade. Ce fut, non progressivement, mais avec une rapidité de catastrophe, le martyre d'une âme noble, le lent assassinat d'une conscience aux prises avec le devoir et la révolte.

Henri d'Auves, qui s'était engoué d'elle par coup de tête, ne lui marquait plus, au bout de quelques années, qu'une dédaigneuse froideur; l'orgueil de Constance ne put s'en accommoder. Elle exigea une séparation légale et il s'y prêta, heureux de sa liberté qui lui permettait

de suivre à travers le monde une cantatrice célèbre pour laquelle il faisait des folies.

A trente-cinq ans, presque veuve et sans enfants, Constance, qui avait repris le nom de son père, pour mieux se faire ignorer de ceux qui avaient connu la femme du baron d'Auves, se retrouvait, belle encore, sans appui dans la vie. Alors commençait sa troisième existence, celle qui, à travers l'ascétisme, devait l'élever à la vie spirituelle la plus haute. Réduite à gagner son pain, car le baron ne payait que d'intermittente façon la pension convenue, Constance Sabattet reprenait vaillamment son métier d'institutrice. Le hasard des circonstances la mettait en relations avec Guy Laugère, qui, horriblement malheureux en ménage, s'éprenait d'elle avec une ferveur sans espoir; elle ne se considérait pas comme libre et respectait scrupuleusement le contrat dont son mari faisait si bon marché! Par Laugère, elle connut, en certains démêlés juridiques, M. de Saubusque; et sa protection de magistrat la faisait placer à la tête d'une des œuvres de charité les plus importantes de la bourgeoisie. Elle trouvait là un poste d'honneur et l'emploi de ses facultés les plus actives et les plus fécondes. Ses économies, confiées à ces amis sûrs, qui par une délicate complicité s'entendaient sans qu'elle le soupçonnât à en tripler le capital, constituaient au bout de vingt ans une indépendance suffisante à ses besoins. Ainsi s'était écoulé le plus intense de sa vie de femme, sevrée de maternité, fermée à l'amour, et profondément accessible à l'amitié. Élie Maraval, qui eut à la soigner, était venu compléter, et peu après Bréchart, alors commandant, ce petit cercle d'élection.

Le baron d'Auves, de désordres en désordres, vieilli et ruiné, n'avait plus, fauché par la paralysie générale, qu'à s'éteindre dans un hospice; il n'y manqua pas.

Libre alors, Constance Sabattet, par éloignement du mariage, se refusait à l'offre que Guy Laugère, redevenu également libre, lui faisait de l'épouser. Du moins rassemblait-elle alors sous le même toit, dans le vaste et vieux logis de la rue de l'Université, ceux qui étaient ses soutiens de pensée, ses amis d'âme. La « Colonie » prenait là sa première organisation, consacrée de façon définitive par l'installation au bord de l'étang Bleu.

Mais Constance Sabattet ne s'était pas contentée d'avoir rempli ses devoirs vis-à-vis de son mari. Elle se dévouait encore à ses fautes, à ses erreurs et à ses pires cruautés envers elle. Il avait séduit et entretenu sur le tard une jeune femme; elle lui avait donné une fille qu'il se plut à oublier, bien qu'elle fût son vivant portrait. Mme Sabattet connaissait l'existence de cette enfant que sa mère à son tour avait abandonnée en nourrice, entraînée qu'elle était par une vie de plaisirs de plus en plus déréglée et ne se souciant pas d'une éducation à faire.

La seule protectrice de la petite Adrienne Curzal fut la femme au grand cœur qu'un sort injuste avait prématurément privée des joies à peine éprouvées de la maternité. Après avoir surveillé de loin les premières années de l'enfant, chez de braves gens à la campagne, elle avait, sur le désir de la mère qui s'en désintéressait de plus en plus, placé la petite Adrienne, lorsqu'elle avait eu six ans, au pensionnat des Sœurs du Saint-Voile, à Tours. Là, l'enfant, de santé fragile, avait grandi comme un lis pâle, dans l'atmosphère calme du couvent. Elle atteignait aujourd'hui quinze ans, ignorait le secret de sa naissance, n'avait presque jamais vu sa mère et attribuait les rares visites de Mme Sabattet à celles d'une parente lointaine.

Bien souvent Constance s'était préoccupée de l'avenir

de cette déshéritée, en qui elle revoyait avec une émotion douloureuse la ressemblance de l'homme qu'elle avait aimé, puis haï, enfin presque absous, et par qui elle avait tant souffert sans autre consolation que d'entourer de soins matériels discrets sa lamentable fin.

Cette nuit-là, son insomnie se prolongea jusqu'à l'aube. Elle avait du mal à exorciser certains souvenirs, même dans la grande paix de cette retraite. Elle qui versait aux autres la confiance et la sérénité, repassait alors par les agitations cuisantes du passé, de ce passé dont la hantise poursuit chaque être, et qu'on ne peut empêcher d'avoir été, et qui aurait dû être autre et qui n'a pu l'être, par des raisons obscures qui tiennent aux contresens des événements autant qu'à l'orientation des caractères : ce passé qui portait pour elle, comme pour tous, le morne visage de la fatalité.

DEUXIÈME PARTIE

VI

Au matin, de bonne heure, le break conduit par Iribarne avait amené à Géglosse Mme Sabattet, Mlle de Kervo, le colonel Bréchart et la vieille Françoise. Elle et Gratiane alternaient chaque dimanche, l'une gardant le domaine avec Janus, tandis que l'autre assistait à la messe; Guy Laugère et Élie Maraval avaient filé devant à bicyclette.

Par égard amical pour le colonel, Mme Sabattet et Mlle de Kervo, sans être régulièrement fidèles à la petite église, y suivaient de temps à autre le service divin. Aujourd'hui, tous s'étaient fait un devoir de ne pas se séparer devant l'humble autel, en mémoire de leur vieil ami disparu, le président de Saubusque, à la tombe de qui ils iraient ensuite porter des fleurs. Un long moment ils s'attardèrent dans l'enclos sombre et doux, si vert et si paisible que les pigeons familiers, en train de s'ébattre entre les tombes, ne s'enfuyaient pas à leur approche.

Après avoir contemplé avec émotion la simple dalle sous laquelle reposait le président, après avoir sarclé l'herbe parasite sous les saules et taillé les fusains envi-

ronnants, ils étaient revenus du pieux pèlerinage en s'arrêtant à la ferme des Grossettes, où Mme Sabattet remettait du linge et des couvertures à une jeune femme atteinte d'une pneumonie. De là, un détour pour prendre les nouvelles de vieux résiniers, un couple septuagénaire. Le break roulait, alourdi par des provisions achetées à Géglosse : un sac de grains pour le poulailler et un paquet de quincaillerie en dépôt à la gare.

Bien avant que Maroc franchît le portail, les abois sonores de Janus accueillaient le retour des hôtes. On entendit sonner les clochettes de la Noiraude et de la Roussette, paissant dans la pinède. Gratiane se dressait placide, avec son sourire taciturne, au seuil des communs. Une bonne odeur de garbure, le pot-au-feu landais, dont elle avait surveillé la cuisson, s'exhalait de la cuisine.

Mathieu Bréchart s'était retiré dans sa chambre pour y lire un chapitre de la *Morale* de Nicole; Élie Maraval classait dans sa chambre ses herbiers; Guy Laugère et Mme Sabattet se promenaient à petits pas dans les allées de la Roseraie. Une odeur de terre grasse montait entre les tiges brunes ou vertes, épineuses et sèches.

Cette promenade faisait partie de leurs habitudes du dimanche; ils jouissaient de voir l'assoupissement des plantes, le lent travail des mimosas vert-de-gris qui déploieraient dans quelques semaines leurs petites boules jaunes et pelucheuses. Ils savouraient le plaisir profond qu'inspire la création d'un jardin à ceux qui aiment profondément la nature; quelle paix délicieuse ils avaient trouvée dans cette oasis grave, au bord du lac immobile! Ils en apercevaient toute l'étendue et la maison des Soubeyre, en face sur l'autre rive, enfouie sous les pins. L'air était si limpide qu'on distinguait dans leur netteté chaque repli des berges et le relief

courbe des cimes, la couleur de l'enclos de brandes des Soubeyre, le sable blond de leur petite plage avec le bateau noir à sec.

Tout à coup, des silhouettes minuscules s'agitèrent au loin. Mme Sabattet et Guy Laugère reconnurent la jupe rousse d'Honorine; un homme l'accompagnait : tous deux poussaient la barque à flot. Et grêle comme un insecte, bondissait une fillette avec sur l'épaule deux rames en guise d'antennes.

— Je ne reconnais pas l'allure de Soubeyre, dit Guy Laugère.

Celui-ci fréquemment leur servait de passeur, ou, par un signe convenu, une serviette agitée à la lucarne du grenier, les avertissait d'envoyer Pierre dans le canot chercher quelque commission.

— Non, dit Constance Sabattet, qui ajouta en voyant la barque piquer droit sur le domaine :

— Et cependant c'est ici que l'on vient.

Un moment après, Guy Laugère, appliquant plus étroitement son lorgnon à ses yeux, dit :

— C'est Cotiche, je reconnais son coup de rames et sa façon de remonter les épaules.

— Apporte-t-il quelque chose?

— Nous le saurons bientôt.

Mme Sabattet dit :

— Ce n'est pas le courrier, puisque nous l'avons pris nous-mêmes à la poste.

— Hé! Cotiche, c'est vous? cria Guy Laugère.

— C'est moi, oui, lança le braconnier.

— Qu'est-ce qui vous amène?

— Une dépêche.

Une dépêche! Mais d'où et de qui? Depuis longtemps, aucun message pressant n'était venu troubler la quiétude de Constance et des « messieurs ». Ils n'étaient plus si

nombreux, les liens qui les rattachaient encore au monde.

Mme Sabattet et son vieil ami se regardèrent. Que leur réservait le Destin, quelle menace ou quelle tristesse allaient les atteindre, inséparables dans la communion de leurs idées et de leurs sentiments, à travers le petit papier bleu soigneusement clos? Une heureuse nouvelle? Ils n'en attendaient aucune.

Cotiche, d'un vigoureux coup d'aviron, enfonça la barque dans le sable et, se dressant, sauta avec légèreté à terre. Il retira de sa poche la feuille pliée et la tendit à Mme Sabattet.

Elle ouvrit, lut et son visage trahit une émotion singulière.

— Tenez, dit-elle à Guy Laugère en lui passant le télégramme.

Guy Laugère lut :

Mère d'Adrienne Curzal décédée. État orpheline inquiétant. Prière aviser urgence. — Sœur Marie des Anges.

— Cotiche, mon brave, allez donc à la cuisine boire un verre de café chaud.

— Pas de refus, m'sieu Laugère. Ce sera à votre santé, m'sieur, madame.

La main au béret, il s'éloigna, ayant assujetti la barque d'un grappin lancé dans le sable. Mme Sabattet était encore pâle.

— Vous ne vous sentez pas bien, mon amie?...

— Un peu d'oppression... On ne s'attend pas aux choses! Cela va passer. Votre bras!...

Laugère savait la discrète protection témoignée à la fille du défunt baron d'Auves; il avait plaint plus d'une fois le sort de cette enfant sans père et presque sans mère, en se disant que son amie lui procurerait sans doute, au sortir du couvent, un mariage modeste et honorable. Mais ces complications le déroutaient.

— Voilà qui est fâcheux! dit-il.

Déjà il songeait aux suites, et Constance Sabattet n'en était qu'au contre-coup douloureux du passé, envisageait l'amère logique des fautes et ce qu'elles perpétuent de calamiteux. Son mari, qu'elle avait cru voir disparaître, s'imposait de nouveau à travers cette créature innocente, victime de son égoïsme et peut-être héritière de ses tares. Dans un effort méritoire, — car enfin l'instinct suscitait en elle une révolte, devant ces jeux absurdes du hasard qui l'avait privée de son enfant, pour lui infliger l'ironique souffrance de voir grandir celle d'une autre, — oui, dans un effort méritoire, elle s'était proposé une entreprise dont elle n'avait pas calculé les risques. Si oublieuse de ses devoirs maternels que fût Louise Curzal, ou mieux Noële des Roses, sous son nom de guerre et de galanterie, elle personnifiait le soutien légal grâce auquel sa fille maintenait son humble rang dans une société qui ignore les hors-la-loi. Malgré sa prévoyance, Constance Sabattet ne s'était pas attendue à décider un jour, à l'improviste, l'avenir de cette demi-étrangère qu'elle eût voulu aimer et qu'elle ne parvenait pas encore à aimer, rien n'ayant brisé la glace interposée par le mutisme des convenances, l'âge ingrat, la froideur de cette âme-chrysalide, et, chez Constance, la crainte d'une divergence d'idées entre l'éducation passivement reçue du couvent et sa propre philosophie due à la réflexion et à l'expérience : oui, c'est bien une étrangère qui incombait à sa pitié forcée!

— Pauvre petite! dit Laugère.

Les larmes vinrent aux yeux de Mme Sabattet; il venait de toucher le point vulnérable. Elle relut la dé pêche :

— « État orpheline inquiétant. » Pourquoi inquiétant?... La douleur de la perte qu'elle fait? Elle con-

naissait si peu sa mère. La Supérieure m'avait signalé une grande anémie, on lui donnait des fortifiants. Inquiétant! Serait-elle donc menacée?... « Aviser urgence. » Évidemment, je dois...

Et avec sa promptitude de décision, dès que s'imposait une nécessité morale :

— Je dois partir!

— Quelle imprudence! hasarda Laugère ; votre santé...

— Je suis plus forte qu'il ne paraît; et si cette petite est en danger...

— Vous pouvez attraper une bronchite; le climat de Touraine est plus rude que celui des Landes.

— Je vous promets de me bien couvrir.

— Que comptez-vous donc faire?

— Cela va dépendre... Je ne puis exposer de vieux amis comme vous à une surprise pénible sans une entente préalable et sans votre approbation unanime.

— Je l'aurais deviné, s'écria-t-il; vous voudriez la retirer de pension et l'amener ici?

— Vous précisez, mon ami, des intentions encore confuses dans mon esprit et qui veulent un examen approfondi. Néanmoins, oui, peut-être faut-il considérer cette hypothèse...

— Certes, il le faut! répéta-t-il, enthousiaste. Ah! Constance, voilà qui vous ressemble!

— Si je n'écoutais que ma conscience...

— Écoutez-la, elle ne vous a jamais trompée.

— Je dois cependant, — et visiblement cette hésitation lui coûtait, — faire entrer en ligne de compte la raison. Notre colonie repose sur un pacte tacite; elle comporte des habitudes acceptées, des liens d'esprit dont les réactions nous sont connues et que le temps a fortifiées; dans cette harmonie où les contrastes se con-

cilient, où les caractères se sont peu à peu fondus, il peut être dangereux d'admettre une intrusion inattendue et, à certains égards, suspecte.

— Non pas suspecte, protesta Laugère. A quinze ans, — les a-t-elle seulement? — aucune hérédité n'est définitive ; on peut encore recevoir des impressions justes, une direction salutaire.

— C'est ce que je me dis; mais, même tolérée sans malveillance, car je connais votre bonté à tous, qui sait si cette présence ne deviendra pas douloureuse à l'un ou à plusieurs d'entre nous?

— Ce n'est pas un devoir de plus qui vous effraiera...

— Je ne suis pas meilleure que les autres. Dans l'intérêt que je porte à Adrienne persiste une... — répulsion serait trop dire — une méfiance que je me reproche, envers les troubles instincts qu'elle peut tenir de sa mère. Ma compassion malgré moi s'en irrite, car cette enfant, que personne n'a désirée, incarne un attachement où je n'ai eu pour ma part qu'humiliation et souffrance.

— Allons, vous ne pouvez pas lui en vouloir de cela? dit Laugère avec un bon sourire.

— Évidemment! Le mariage qui m'a unie si longtemps à un malheureux n'aurait aucune signification, et ce que j'ai enduré serait stérile, si les charges d'âme mises alors en commun ne condamnaient le survivant à accomplir la tâche de l'autre.

Laugère s'écria :

— Et moi, j'ai été trop supplicié par une femme acariâtre, et trop peiné de ne pas avoir d'enfant à aimer, pour ne pas la bien accueillir!

Mme Sabattet lui jeta un regard profond. L'amitié, dans laquelle elle avait réfugié l'ardeur de l'amour qui lui avait été interdit, pouvait laisser prise en elle à une

jalousie passionnée. Ce n'est que depuis leur séjour à la Maison-Blanche qu'elle vivait entièrement rassurée sur le compte de son vieil ami, se persuadant qu'elle n'aurait plus à s'affliger, comme d'une faiblesse indigne de lui, de quelques égarements légers dont, trop pure pour se juger trahie, elle avait été assez femme pour se désoler. Elle n'allait pas maintenant s'alarmer de cette protection quasi paternelle envers une adolescente!

— Nous ne sommes pas les seuls, objecta-t-elle.

— Oui, il y a Élie.

— Et surtout notre cher Mathieu...

— Élie a beaucoup souffert, je le sais, des conséquences d'une paternité, je ne veux pas dire absolument coupable, quoique criminelle selon la loi et les mœurs. Est-ce à dire que la survenue d'Adrienne lui serait odieuse?... Tout cela remonte à si loin!

Il songeait, comme elle, à cette terrible rançon que les meilleurs payent, du fait de l'absolu qu'ils cherchent et de la sincérité périlleuse de leur conduite. Ce qui pour un autre eût été accident du plaisir, aventure sans lendemain, avait brisé le cœur d'Élie Maraval. Il avait adoré, l'ayant soignée et arrachée à la mort, une jeune Suédoise d'une rare beauté, suppliciée par un mari avare, jouisseur et brutal. Après une longue résistance de leur honnêteté, elle s'était donnée dans un transport de désespoir et d'amour; courtes et intenses joies, traversées d'angoisses et de difficultés sans nombre! Le mari avait tout découvert et appris en même temps que sa femme, qu'il négligeait depuis trois ans, était enceinte. Sa vengeance avait été froide et implacable. Ni scandale, ni séparation. Soutenu par ses beaux-parents, fort de ses droits maritaux, matant les résistances éperdues de la malheureuse, il l'avait séquestrée, conduite au Havre, d'où il s'embarquait avec elle pour l'Amérique. Là, leur

trace s'était perdue. Élie Maraval, qui avait failli devenir fou de rage, multipliait en vain recherches et enquêtes; il s'était heurté aux ténèbres. Le mari avait dû changer de nom; le monde est vaste, pas un indice ne le renseigna durant cinq années. Celle qu'il avait tant aimée l'avait-elle oublié? S'était-elle résignée? De faible santé, vivait-elle encore seulement?

Au début de la sixième année, il avait reçu une enveloppe timbrée de Christiania. Elle ne contenait qu'une photographie, le portrait d'une délicieuse fillette : la sienne; car, au dos, une écriture qu'il pouvait confronter sur quelques billets de rendez-vous et des lettres de tendresse précieusement conservés, avait tracé le nom : *Olga-Marie,* et une date qui le bouleversa, car il sut y faire remonter l'émoi palpitant de la minute où sa fille fut conçue. Sa fille!... Que présageait ce mystérieux petit visage? Était-ce un adieu? Celui de l'accident ou de la mort? Était-ce une annonciation?... Allait-il revoir la mère sortie d'esclavage et l'enfant qu'il chérissait sans la connaître? L'énigme ne reçut aucune solution... Les années avaient passé... Jamais Élie Maraval n'avait vu apparaître les deux exquis fantômes de sa jeunesse... Olga-Marie était peut-être à présent une jeune mère : heureuse, malheureuse, qui pouvait le dire?... Et il y aurait bientôt trente ans de cela!

— C'est si loin, répéta Laugère, moins convaincu à la réflexion.

Mme Sabattet secoua la tête :

— Un être aussi délicat peut sentir se raviver sa douleur et ses regrets. Jamais, depuis la si belle et si triste confession qu'il nous a faite un soir, et que, vivrais-je cent ans, je ne pourrai oublier, ni lui, ni nous n'avons fait allusion à ce drame; mais sous son admirable égalité d'humeur, j'ai senti certains jours une profonde

tristesse! Il n'a jamais voulu se marier; qui sait s'il n'espère pas les revoir encore contre toute apparence!

Laugère dit, pensif :

— La vie est plus romanesque qu'on ne croit. Le président... vous-même... Et pour être banal, le malheur de Bréchart n'en est pas moins cruel.

— C'est le plus terrible peut-être... La fille que j'ai tant pleurée commençait à peine à refléter dans ses yeux bleus les premières joies et les premières douleurs... Vous, Guy, n'avez connu ni ce bonheur de posséder un enfant ni la détresse de le perdre... Mais notre cher Mathieu, quel courage il lui a fallu pour résister à des coups aussi affreux!

— Le destin, dit Laugère, n'est pas seulement parfois abominable, il est stupide!

Neuf ans auparavant, le colonel avait appris la mort de son fils, un brillant saint-cyrien; dans un assaut sans masque, le fleuret d'un camarade, en se brisant à la pointe, lui avait crevé l'œil et traversé le cerveau. En même temps, une fièvre infectieuse emportait, à Saïgon, où M. Bréchart tenait garnison, sa femme et sa fille, ses deux inséparables compagnes.

— Vous comprenez dès lors mon anxiété, reprit Mme Sabattet. Ce n'est pas seulement la tranquillité matérielle de nos amis qui est en jeu, mais le repos de l'âme auquel ils ont un droit sacré.

— Eh bien! fit Laugère, parlons-leur, et tout de suite; nous serons fixés!

Anxieuse, elle le retint; et d'une voix un peu altérée :

— Ils me sont si chers! Ils se sont fiés à moi pour me suivre. Eux aussi sont un peu mes enfants... J'en ai la garde. Qui sait si à nos âges notre phalanstère peut

impunément se modifier? Si Adrienne apportait avec elle notre malheur!...

— Vous n'allez pas devenir superstitieuse? protesta-t-il.

— Pour peu que sa santé exige des soins pressants, il y a en Suisse ou ailleurs d'excellents sanatoriums, des maisons de santé familiales. Son éducation peut s'achever dans d'autres milieux que le nôtre. Oui, mon premier mouvement... Mais, sincèrement, aucune morale supérieure exige-t-elle que nous mêlions cette infortunée à notre vie?.

Guy Laugère posa sa main sur le bras de son amie :

— Ne regrettez pas votre impulsion. Je vous le dis, là est la vérité! Ce ne sont pas des médecins, ce ne sont pas des professeurs qui manquent à celle que vous appelez si justement une infortunée; c'est une famille, Constance : ce qu'elle a toujours ignoré, ce qui seul peut la faire éclore au bien, au vrai, à la douceur de l'affection. Quoi, vous pourriez lui assurer un tel bienfait, et vous hésiteriez?... Voulez-vous que je parle, moi, à nos deux amis?

La cloche du déjeuner tintait.

— Je suis très perplexe, avoua-t-elle. Il est bien vrai : le plus difficile n'est pas tant d'accomplir son devoir que de le connaître.

Laugère répondit :

— De toute façon, vous ne pourrez partir que demain; encore sera-ce à une heure bien matinale et très fatigante.

Sur son geste d'indifférence, il proposa :

— Nous pourrions charger Cotiche de la dépêche annonçant votre arrivée?

— C'est cela, je vais l'écrire.

VII

Malgré les efforts que Laugère fit pour animer la conversation, le déjeuner manqua d'entrain. Quelques mots vagues dits par lui avant de se mettre à table avaient inspiré aux hôtes de la Maison-Blanche une confuse inquiétude. En cette existence si unie et cette entente si rare, tout événement devait élargir les cercles que fait la pierre tombant dans l'eau calme. Leur curiosité s'émouvait moins que leur crainte d'un chagrin, pour celle qui était le rayonnement de ce logis fermé à la plupart des impressions du dehors et concentré dans celles qui se ressentent en profondeur.

La délibération qui suivit fut grave et poignante : c'était la première fois qu'un sujet de cette importance et de répercussions aussi délicates s'imposait au verdict de ces cerveaux assagis et de ces cœurs encore vivaces. Très émue, Mme Sabattet épiait les visages ; elle fut touchée et confondue de l'accord que trahirent, sans s'être concertés, Dorothée, le colonel et le docteur. A peine une brève surprise, suivie d'une commisération pour le deuil qui frappait la jeune fille.

— Vous avez trop fait déjà, dit M. Bréchart sans hésitation, pour ne pas continuer. Puisqu'elle n'a plus de parents, une adoption morale s'impose.

— Oui, dit Laugère, et ce dont je voudrais persuader notre amie, malgré ses scrupules à notre égard, c'est que cette adoption doit être réelle, et que la place de cette enfant est parmi nous.

Élie Maraval répondit :

— Si sa santé est compromise, ce qui peut n'être qu'une crise passagère, où trouvera-t-elle un climat plus sain et des conditions plus favorables que celles de notre ermitage? Les dunes et leur rideau de pins tamisent l'air trop brutal du large; et l'oxygène circule à flots.

Mme Sabattet les contempla tour à tour avec une admiration pénétrée : avait-elle donc pu douter de leur abnégation? Ils ne pensaient qu'au bien à faire et aucune préoccupation du plus excusable égoïsme n'avait retardé leur approbation. Elle se tourna vers Dorothée et reçut de l'énorme vieille fille un regard suppliant qu'elle comprit : Mlle de Kervo entrevoyait déjà la protection tendre dont elle couverait l'orpheline.

— Mes amis, dit Constance, le parti que nous allons prendre nous engage tous; songez aux conséquences : notre responsabilité me paraît grande.

— Du moment, dit Élie Maraval, que vous vous placez à cette hauteur de sentiment où l'on domine ses douleurs passées, pourquoi ne serions-nous pas fiere de nous associer à votre bonne œuvre?

— Cela nous coûtera d'autant moins, insista Laugère, que nous aussi aurons à cœur de développer l'intelligence et le caractère de votre filleule. Vous serez la bonne marraine, Mlle de Kervo la tante, et nous les vieux oncles. Nous nous partagerons la besogne. N'est-ce pas, Mathieu, vous vous ferez répétiteur de mathématiques et de géographie? Élie lui apprendra les sciences naturelles : botanique, physique, chimie; moi, je tâcherai de me rappeler mon latin et ce que je sais encore d'histoire ; vous, notre chère Constance, vous lui donnerez, avec de parfaites leçons de musique, l'enseignement le plus précieux, celui de la morale et des sentiments calqués sur les vôtres, tandis que Mlle de

Kervo, secondée par Françoise, fera d'elle une ménagère accomplie.

Dorothée rougit d'émotion et d'orgueil ; Élie Maraval ne put s'empêcher de sourire à ce programme qui éveillait en lui autant de pénibles souvenirs que de tentantes possibilités. Oui, tout ne serait pas amertume dans cet effort quotidien de créer un être. L'espoir dont s'inspirait leur petit cercle, lui-même le partageait, cédant, sans croire y mettre le moindre orgueil, à cette tentation, la plus haute pour des esprits supérieurs : apprendre à une âme neuve le sens concret de la vie, lui en tracer le chemin par l'exemple, lui offrir l'indispensable viatique, l'expérience qu'ils avaient acquise à leurs dépens et par l'épreuve ; lui montrer la vanité de tout ce qui n'était pas pensée désintéressée, action utile ; l'initier enfin à la sagesse.

M. Bréchart eut un froncement de sourcils qui fit trembler Mme Sabattet :

— La morale, dit-il, se confond pour moi avec la religion ; j'estime que l'éducation reçue jusqu'à présent au couvent ne devra pas se démentir…

Elle prévint la réplique qu'elle lut aux lèvres de Guy Laugère, et attesta :

— Nul de nous, j'en prends l'engagement si cela peut rassurer votre conscience, n'ébranlera la foi d'Adrienne ; elle continuera à aller à la messe et à suivre les pratiques de l'Église autant qu'elle le désirera elle-même. Vous nous reconnaîtrez seulement devant elle le droit de libre examen et de franc-parler dont nous nous sommes toujours tous bien trouvés.

— Chacun de nous, chère amie, conclut Laugère, est à votre disposition pour vous accompagner demain, à moins que vous ne préféreriez la compagnie de Mlle de Kervo?

Constance Sabattet vit l'épouvante de Dorothée, partagée entre le désir de se dévouer à elle et le désarroi qu'elle éprouverait à se démener dans les gares, sous les regards moqueurs des gens surpris par sa corpulence.

— Puisqu'il s'agit d'une malade, répondit-elle, je prierai le docteur de vouloir bien venir avec moi.

Maraval s'inclina, touché de ce choix comme d'une faveur.

— Et il pourra veiller sur vous, dit Laugère, qui, pour ce motif et parce que son voyage à Paris l'avait fatigué, ne regretta pas trop de n'être pas désigné.

— Si vous ramenez Adrienne, insinua timidement Dorothée, il faudra qu'elle trouve son nid préparé.

Mme Sabattet dit :

— Elle prendra le petit salon contigu à ma chambre à coucher.

— Pourquoi vous en priver? Je puis bien donner la pièce que j'occupe et qui est trop belle pour moi.

— Non, Doro, dit Mme Sabattet avec un de ces sourires fermes contre lesquels il n'y avait rien à tenter.

— Souhaitons maintenant, dit Guy Laugère, que notre filleule se rétablisse vite... N'est-ce pas une coïncidence faste qu'elle entre ici avec le nouveau siècle?

— C'est vrai, dit Élie Maraval, nous sommes au dernier jour de 1900.

Mme Sabattet eut un sourire indéfinissable : elle éprouvait un singulier allégement, joint à une gratitude attendrie et nuancée de cette lassitude douce qui suit les brusques secousses.

— Acceptons l'augure!...

Et elle prononça d'un ton recueilli :

— Demain le vingtième siècle! Oui, c'est une date solennelle.

Chacun le pensait : cette journée marquait doublement tant pour la décision prise, qui allait introduire dans ce cadre de méditation un visage de jeunesse, que par la fuite de ces dernières heures qui emportaient un siècle, grand entre les siècles, vers la nuit prochaine où il allait se confondre et s'éteindre.

Sans bien savoir d'où leur venait cette confiance, Mme Sabattet, Laugère et Maraval escomptaient, pour le siècle naissant, une large évolution humaine, dans le pacifique essor des énergies de toute nature et surtout la disparition de la guerre, grâce à l'arbitrage de La Haye et au concours universel des peuples.

— Qui sait! dit Laugère, si nous ne verrons pas la beauté, l'harmonie et la bonté fleurissant enfin sur le globe?...

Les yeux de Constance Sabattet s'animèrent :

— Les aspirations du féminisme et celles de la classe ouvrière, malgré des erreurs de tactique ou des maladresses d'attitude, ne sont-elles pas garantes qu'un ordre de choses nouveau va naître? Cette longue stabilité du régime et cette paix durable n'en sont-elles pas l'indice?

Le colonel secoua la tête :

— Les hommes resteront toujours des hommes, avec les mêmes appétits : ce qui a été sera. Je ne vois aucune trace du progrès que vous invoquez. Et rien ne m'assure que l'Europe ne sera pas bientôt et soudainement ensanglantée par une guerre autrement monstrueuse que toutes celles qu'on a vues!

Laugère eut un haut-le-corps :

— La guerre est devenue impossible, affirma-t-il. Ce serait une telle boucherie, un tel cataclysme moral et financier, que les hommes reculeront d'horreur à l'idée d'en déchaîner le fléau.

Mme Sabattet ajouta :

— La France est pacifiste.

— L'Allemagne ne l'est pas, répliqua Bréchart. Croyez-moi, ses appétits demeurent formidables, et si elle déchaîne un cataclysme, sa cruauté épouvantera le Monde.

Laugère objectait .

— Le socialisme allemand musèlera le dogue militariste; et notre peuple répugne à tout conflit extérieur. Patience! la démocratie s'organise...

— Pour l'envie, la médiocrité et le nivellement des valeurs, répondit M. Bréchart. Les individus seuls et non la collectivité font la force et la gloire d'un pays. Jugez l'arbre à ses fruits : notre système parlementaire s'est discrédité : impéritie brouillonne, faveur, parasitisme, connivence avec tous les bas intérêts et les vices des électeurs, comme la puissance des mastroquets le démontre; et voilà dressé le bilan de la faillite!

— Nierez-vous, dit Guy Laugère, l'immense relèvement de notre pays après le désastre de 1870-71? Nos conquêtes coloniales en font foi. Notre Exposition universelle vient de s'achever sur un triomphe!

— Un trompe-l'œil, dit le colonel. La France est profondément divisée. On attaque la religion, on attaque l'armée : que la République ait résisté au boulangisme, à Panama et à l'affaire Dreyfus, cela tient du miracle!

Laugère répliqua :

— Cela prouve la force, sinon des institutions, du moins de l'esprit qui les vivifie. Au-dessus des hommes toujours faillibles, les idées règnent. Nous marchons vers l'affranchissement de l'homme et de la femme : l'individu jouira d'une pleine liberté dans une société juste. La science n'est pas un vain mot.

M. Bréchart répondit :

— Elle n'a d'empire que sur le domaine des faits; elle est impuissante à créer non seulement une religion, mais une morale. Là où vous voyez l'ébauche d'une cité meilleure fondée sur la raison, je ne distingue, moi, que l'avènement des instincts destructeurs de la famille et de la patrie.

— Rien n'est immuable, intervint Mme Sabattet avec un lumineux visage de foi, car elle croyait non à une Providence, mais à l'essor de l'humanité en travail : pourquoi n'atteindrait-on pas des formes de civilisation plus complètes?

— Parce que nos forces, dit Bréchart, sont bornées comme notre intelligence. Hors de Dieu et de l'Église qui a tout prévu, tout réglé pour notre conduite en cette vie et notre sort dans l'autre, il n'y a point de salut!

Élie Maraval sourit, et son sourire seul pacifiait les discussions lorsqu'elles menaçaient de s'éterniser.

— Espérons pourtant, dit-il. L'espoir est permis à cette heure où l'on reporte sur l'année qui vient, et qui les accomplira peut-être, les rêves irréalisés, les grands desseins rompus. Ne sommes-nous pas tous gens de bonne volonté?

— Certes, dit Laugère... Nous pouvons différer d'avis, nous nous retrouvons toujours à travers nos sentiments : c'est l'essentiel. Puisque vous nous quittez demain, Constance, c'est ce soir que nous vous offrirons nos vœux... Ils vont déjà d'avance, soyez-en sûre, vers celle que vous conduirez ici par la main. Puisse la clarté de ses yeux et de son sourire rajeunir notre intimité, comme demain l'aube de l'an et du siècle qui s'ouvrent.

La soirée fut courte et l'on se sépara de bonne heure, Mme Sabattet devant se lever à quatre heures du matin. Toute la colonie passa une nuit agitée. Élie Maraval et

Bréchart, seuls dans leur chambre, se défendaient contre un retour d'émotions pénibles. Ils auraient eu honte de se soustraire à la communauté du devoir qui les avait si simplement unis; mais le colonel ne pouvait s'empêcher de songer, avec une tristesse ravivée, à ceux qu'il avait perdus, et dont il voulait oublier l'aspect terrestre et périssable : ces formes de la vie, robustes et belles chez son fils, pleines de grâce chez sa fille, et que lui rappellerait, dans son maintien et ses gestes, la nouvelle venue. Méfiant par nature et parce que la vie lui avait enseigné à l'être, il se demandait aussi si la jeune Adrienne ne décevrait pas leur attente. Que savait-on de son caractère? Quelles obscures influences, venues du tréfonds originel, couvaient en elle?

Élie Maraval, après avoir bouclé sa valise, s'était assis devant sa table de travail, avait retiré d'un tiroir un paquet de lettres et des lettres une photographie : il avait contemplé avec une attention rêveuse les traits de la petite Olga-Marie, puis il avait glissé l'image dans son portefeuille, comme pour emporter vivant un souvenir qui ne quittait point sa pensée. Lui aussi se demandait quelles impressions troublantes réservait l'inconnu? Pourquoi les choses ne s'arrangeraient-elles pas au mieux? Il saurait gagner un cœur qui ne demandait sans doute qu'à s'épanouir... Mais sans regretter son adhésion, il gardait un malaise. Pourquoi ne pas se l'avouer? Il avait espéré que leur existence durerait inchangée longtemps encore. On entrait dans l'incertain : qu'en sortirait-il?

Mme Sabattet elle-même n'était pas sans éprouver quelque angoisse. Saurait-elle se faire aimer? Avait-elle agi pour le mieux? Quel témoignage d'affection ils lui donnaient tous, si généreusement! Quant à Guy Laugère et à Dorothée, ils étaient, lui, enchanté de ce tour-

nant d'existence neuve, elle, avide déjà de consacrer ses soins à sa future nièce d'élection.

Il faisait encore nuit quand le break, lanternes allumées, se rangea devant le grand perron de bois. Mme Sabattet emmitouflée d'une pelisse parut. Dorothée l'installa avec une bouillotte chaude et des couvertures, insista pour qu'elle nouât autour de son cou l'écharpe de dentelle noire rabattue sur son chapeau. Elle multipliait les recommandations; le colonel inspectait l'attelage et Laugère aidait Maraval à caser sur le siège les valises.

— Allons, il est temps, dit M. Bréchart, Maraval leur serra la main, Mme Sabattet leur cria un dernier au revoir. Iribarne, d'un léger appel de guides, mit Maroc au trot. Sans bruit, sur l'allée, puis sur le chemin feutré d'aiguilles de pins qui contournait le lac au nord, la voiture se fondit dans l'ombre; la clarté des lanternes faiblit, puis s'éclipsa...

VIII

Les habitudes de la Maison-Blanche continuèrent, mais la vie intense de Mme Sabattet qui en était l'âme y manquait, et aussi la douceur liante de Maraval.

M. Bréchart profita de leur absence pour effectuer des travaux; grimpé sur les toits avec Pierre, il ressouda les gouttières, et, maniant la truelle et le rabot comme un maître ouvrier, il construisit un hangar pour les outils.

Guy Laugère enfermé au chaud dans son cabinet, pris d'une fièvre de travail, avança son livre d'une soixantaine de pages. Mlle de Kervo aidait Françoise et Gratiane à de minutieux nettoyages. Tous attendaient impa-

tiemment des nouvelles, quand Mme Sabattet écrivit que le transport de la jeune Adrienne, après une rougeole à forme grave, — et la réunion d'un conseil de famille pour les formalités de l'adoption officieuse, — ne permettaient pas leur retour avant une dizaine de jours. Elle donnait quelques instructions pour l'aménagement simplifié de la chambre de la jeune fille. Mais Dorothée avait son plan.

— Monsieur Laugère, ne pensez-vous pas que nous devrions faire une surprise à cette enfant?

Confuse, elle expliqua que le notaire de Vannes lui avait envoyé un peu d'argent, un vieux règlement de comptes oublié depuis des années : ne serait-ce pas gentil de tendre de cretonne la pièce et d'y mettre des meubles clairs?

— Certainement, nous nous associerons de moitié; à moins que notre ami Mathieu ne veuille lui aussi...

Mlle de Kervo rougit beaucoup :

— C'est que... je ne sais pas si le colonel nous approuvera; ses idées sévères sur l'éducation...

— Bon! dit Laugère, j'arrangerai cela...

Contre toute attente, M. Bréchart, si ses ressources ne lui permirent pas de prendre part à cette gâterie, s'offrit volontiers à servir de tapissier. Cette attention, qu'il n'eût pas eue jadis pour ses propres enfants, — élevés à la spartiate, — toucha beaucoup Guy Laugère et sa partenaire dont le propre zèle avait quelque chose d'attendrissant; ils durent aller jusqu'à Biarritz pour trouver étoffes et mobilier à leur goût. Guy Laugère ajouta même une petite bibliothèque composée de livres de choix.

— Hum! j'aimerais autant un *sandow* et de la gymnastique respiratoire chaque matin, formula le colonel, dont ce fut la seule critique.

— L'un n'empêche pas l'autre, dit Laugère conciliant.

En huit jours la chambre fut achevée; elle était d'une gaieté claire, avec sa tenture crème à petites fleurs mauves, son lit étroit, son armoire à glace, trois chaises et un fauteuil laqués blanc.

D'accord avec Mme Sabattet, le colonel et Guy Laugère liquidèrent la question des Soubeyre, le prêt qui leur permettrait d'agrandir leur maison. Par un jour de froid soleil qui irisait le lac, ils prirent le canot et, M. Bréchart ramant, atterrirent à la petite plage où le chien maigre les accueillit en remuant la queue.

Narcisse se montra le premier. A demi chauve sous son petit béret, court de jambes et empêtré de bras trop longs, sa figure, tantôt niaise et tantôt avivée de malice, trahissait son indolence d'homme faible.

— Hé bé! le beau temps vous amène. A votre service, messieurs!

— Merci, mon bon, dit Laugère, c'est pour vous que nous venons.

— Entrez donc...

Et comme pour la prévenir à temps, il cria très fort :

— Honorine, c'est ces messieurs!

Pénétrant dans la cuisine, ils virent se défiler vers la porte un grand gaillard à cheveux longs, souple comme une anguille et musclé comme un athlète.

— Eh mais! c'est Rodko! s'écria Laugère. Pourquoi vous sauver, mon ami?

Honorine, qui portait de larges boucles d'oreilles en or et un corsage neuf, parut embarrassée malgré son aplomb; Narcisse prit une expression trouble.

— Je ne me sauve pas, dit le pêcheur, dardant l'éclat aigu de ses yeux glauques, et montrant dans un large sourire ses dents de loup.

Une fausseté cruelle sortait de ce visage glabre; ses pectoraux bombaient le maillot rayé; sa taille fine et son ventre plat fuyaient jusqu'aux cuisses nues, haut montrées sous le retroussis de la culotte de toile, et qui, hâlées par le vent et la mer, se tendaient rudes et parfaites. A le voir, on concevait la fascination qu'il exerçait sur sa tribu; comme modèle il eût ravi un peintre; et son galbe avait troublé des femmes de plus d'une sorte.

— Nous allons faire d'une pierre deux coups, dit Laugère. J'ai à vous parler aussi, Rodko.

L'occasion était bonne pour le catéchiser, et savoir si les pêcheurs d'Ysclet agréeraient son projet de les relever, grâce à un travail moins dur et plus avantageux, qui, assurant leur bien-être, les moraliserait par l'hygiène et l'ordre dans le ménage.

Les Soubeyre échangèrent un regard, tandis qu'inquiet le pêcheur répondait, d'une voix rauque et un peu gutturale :

— C'est qu'il est grand temps que je m'en retourne.

— Vous êtes venu à pied?

— Que non. Ma barque est restée là-bas.

Il eut un geste dans la direction des roseaux, vers l'entrée du courant.

— Eh bien, je vous accompagne. Mathieu, je vous laisse un moment.

D'abord lui et Rodko marchèrent en silence.

— Je croyais que vous étiez mal avec les Soubeyre?

Rodko, qui venait de déjeuner à l'auberge et de faire sa paix particulière avec Honorine, — ce n'est pas sans raison qu'elle avait les yeux si brillants et les joues en feu! — répondit entre ses dents :

— Des histoires pour la pêche autrefois; à présent, on ne se dispute plus : l'étang est à tout le monde, à moi comme aux autres.

Le regard dont il souligna ces mots visa plus loin que les Soubeyre.

— On a beaucoup parlé de vous ces derniers temps, Rodko, et je dois le dire, pas à votre louange. Cette Iane, votre compagne...

Le pêcheur eut un geste dédaigneux ·

— Si on écoutait ce que les gens racontent!... Tant qu'à ce qui est de Iane, écoutez un peu : M. Despeyron a le bras long de Paris jusqu'ici et il va la tirer de prison. Sûr! Il n'y a que des menteries sur elle.

— Alors, elle n'a pas eu d'enfant? dit Laugère montrant qu'il était informé, car Cotiche, à l'office, avait jasé.

— Je ne sais pas si elle a eu un enfant, dit Rodko ricanant; ça s'peut bien, ça ne regarde qu'elle, c'te fille!

— Oui, mais l'enterrer dans le sable! ça regarde la Cour d'assises!

— Savoir! Reste à le prouver. Elle n'est tout de même pas si sotte que d'avoir choisi un endroit découvert à ce qu'on dit, et sous l'œil des gabelous!

Il ajouta, tranchant :

— Vous n'êtes pas juge ni curé pour m'interroger sur mes affaires! Et moi, je ne crains personne!

Guy Laugère se mordit les lèvres; s'il n'avait écouté que sa vivacité ordinaire!... Mais, puisque le pêcheur entendait parler d'égal à égal, à quoi bon l'indisposer? Il répondit :

— Soit! je ne tiens pas à vous sermonner; jusqu'à présent, nous vous avons montré que nous n'étions pas vos ennemis.

Rodko, trop fin pour ne pas deviner que ce préambule pouvait lui être profitable, répliqua cauteleux :

— J'ai jamais dit le contraire. La « Colonie », jusqu'à présent, ne nous a fait que du bien.

— Et nous ne demandons qu'à vous en faire encore.

Il expliqua son idée : la pêche côtière rendait peu et devenait un métier plus harassant chaque jour. Tendre des filets en pleine nuit, rester des heures les jambes dans l'eau, il le reconnaissait, c'était pénible. Mais au large, le poisson ne demandait qu'à se laisser prendre. La sardine donnait à foison, et on ramait entre des bancs de maquereaux. Si on dotait les pêcheurs de canots à pétrole, combien leur labeur serait allégé! Guy et ses amis pourraient former une société de patronage qui, pour amortir un peu le capital déboursé, prélèverait un tant pour cent sur les bénéfices; car expédié par grandes masses à Bordeaux, Toulouse ou Paris, le poisson rapporterait gros et les pêcheurs s'enrichiraient.

Rodko l'écoutait d'un air têtu et fermé. Seul un don complet n'eût pas éveillé ses soupçons, et il se serait moqué par-dessus le marché des gens assez naïfs pour faire un pareil cadeau; dans cette réserve de parts que Laugère concevait surtout pour garder un contrôle sur des associés d'aussi minces scrupules, Rodko, méfiant, flairait un piège et une exploitation.

— Eh bien, dit Laugère, qui s'attendait sinon à de la reconnaissance, du moins à quelque satisfaction, que dites-vous de cela?

— Le pétrole coûte cher.

— Nous le payerons.

— Nous ne connaissons pas ces machines-là.

— C'est très simple, des mécaniciens vous l'apprendront.

— C'est bon à faire peur aux poissons, ces bateaux-là.

— Ne dites pas de bêtises, vous savez bien que vous rapporterez des pêches miraculeuses.

Rodko secoua la tête :

— Vous vous entendez aux livres, m'sieur le profes-

seur, mais moi je suis pêcheur de père en fils. J'ai pas confiance en ces engins-là.

Laugère, piqué au jeu, multiplia les démonstrations : en vérité, l'entêtement des simples était sans bornes; est-ce que l'on serait réduit, tous arguments épuisés, à supplier Rodko de faire l'essai pour le plaisir ou l'honneur?

Celui-ci s'arrêtant, fit face avec une brusquerie soudaine :

— M'sieur Laugère, pour l'heure, il est tard si je veux rentrer avant la marée. Voulez-vous, on en reparlera?

— C'est ça. On en reparlera.

Rodko lui fit un signe de tête royal et s'éloigna très vite en se dandinant. Le soleil nimbait ses longs cheveux jaunes et faisait luire ses cuisses nues. Laugère, qui, masqué par un pin, le suivait du regard, vit tout à coup une jupe rouge sortir du taillis, une forme féminine se cramponner par surprise aux épaules du pêcheur. Il reconnut la tignasse emmêlée, le visage de faunesse de Martine Soubeyre; repoussée d'une bourrade, elle s'éloignait côte à côte du beau Rodko avec une servilité de jeune animal. Laugère, mécontent, retourna vers l'auberge : « Voilà, pensait-il, un drôle impudent et une gamine bien précoce! » Constance avait raison, elle tournait à la coureuse, Martine, et il fallait décider au plus tôt ses parents à la laisser mettre en apprentissage.

Il retrouva Bréchart assis sur un des bancs de bois, en face de Narcisse et d'Honorine, attablés en face de lui et qui parlaient avec animation.

— Ah! m'sieur le colonel, pouvez-vous croire, protestait Honorine; nous, prendre plaisir à soûler le pauvre monde! C'est pas à craindre de gens comme nous, pas vrai, Narcisse? Tenez, Narcisse peut vous le dire, il ne boit jamais rien entre ses repas.

Narcisse confirma, paisible :

— C'est pas tant une auberge pour le commun des gens qu'une manière d'hôtel que je voudrais bâtir, où il ne viendrait l'été que des familles bien tranquilles. Tenez, Rodko en connaît une qui aimerait bien mieux être ici qu'à Ysclet-Plage où les baigneurs ils sont tant qu'ils grouillent comme des crabes.

L'entrée de Laugère mit les Soubeyre à l'aise, car la mâle franchise de M. Bréchart, qui ne mâchait ni son sentiment ni ses mots, les déferrait; ils se levèrent avec effusion et Honorine s'écria :

— Ah! m'sieur Laugère... m'sieur le colonel a bien voulu nous dire... Faut-il que Mme Sabattet soit bonne et ces messieurs aussi! Narcisse expliquait ses idées et comment il voit l'agrandissement de sa maison; Narcisse, faut que m'sieur Laugère te dise son avis!

M. Bréchart renfrogné, et Laugère sensible malgré lui à ces égards, entendirent Narcisse et Honorine ébaucher, en phrases alternées, les plans de la construction. Huit chambres pour commencer. On surélèverait d'un étage avec mansardes; le rez-de-chaussée s'élargirait d'une salle à manger. Une carriole avec un fort cheval ferait le service de la gare : trois vaches donneraient du lait, et deux cochons tués à Noël assureraient une provision de jambons et de confits. Laugère, approuvant, conseilla de larges fenêtres et une véranda ayant vue sur le lac. Les Soubeyre, après avoir accepté cette idée d'enthousiasme, parurent songeurs et préoccupés. Honorine dit enfin :

— Et pour les garanties que vous demanderez, m'sieur le colonel, car ça fait bien de l'argent que vous nous prêtez là... Peut-être que vous voulez prendre, — et je ne dis pas que ce n'est pas juste! — une hypothèque?

M. Bréchart allait répondre, mais Laugère le devança :

— Mme Sabattet ne veut ni hypothèque, ni intérêts. Elle vous prête ces quinze mille francs de bon cœur. Trouvez-vous les conditions trop dures?

— Jésus! répondit Honorine, le notaire de Puyroo nous demandait six pour cent! Et de rembourser en deux ans!

Elle se tut, sur un imperceptible coup de coude de Narcisse qui ne se crut pas observé, mais que M. Bréchart surprit.

— Vous rembourserez quand et comme vous pourrez, dit Laugère, Mme Sabattet a confiance en vous et nous aussi.

Le colonel intervint :

— Pour le principe, nous fixerons un délai de quatre années. Cela vous va-t-il?

Honorine, ayant regardé son mari, contint son enchantement.

— Nous serions difficiles, dit Narcisse sans élan, car il regrettait de n'avoir pas demandé vingt mille francs; il songeait qu'il eût bien aimé bâtir aussi un garage pour automobiles et acheter trois ou quatre barques pour promenades sur le lac.

— Vous pourrez dès lundi prochain toucher l'argent, dit Laugère, et signer le reçu ; mais il faudra que vous alliez chez maître Labaste, à Mont-de-Marsan, car vous pensez bien que nous n'avons pas cette somme à la Maison-Blanche.

— Oh! fit Honorine, ce n'est pas l'embarras; on sait que Mme Sabattet et ces messieurs sont riches...

Elle éteignit l'envie qui venait briller dans ses yeux :

— Sans ça, vous ne pourriez pas être si généreux!

Elle les combla de prévenances jusqu'à ce qu'ils se fussent rembarqués.

— Et Martine qui ne vous a pas dit bonjour, cette

malhonnête! Sais-tu où elle est, Narcisse? dit Honorine qui la croyait le long de la route de Géglosse à brouetter des pommes de pins.

— Veillez sur elle, dit Laugère, je viens de la voir escorter Rodko. Ce n'est pas un compagnon pour une enfant de cet âge.

Narcisse, malgré son flegme, se fâcha :

— La coquine!... Tu pourrais bien la tenir, toi!

Honorine était devenue blême :

— Ce Rodko est un galvaudeux... Ah! elle va en recevoir des claques!

— Ne la brutalisez pas, dit Laugère regrettant son ingérence, Mme Sabattet vous parlera de ce qui conviendrait à votre fille : une bonne éducation d'ouvrière à Dax chez les sœurs de Saint-Onuphre, ou tout autre établissement sérieux.

Mais Honorine, avec une colère qui trahissait peut-être plus la femme que la mère, répétait :

— Ce Rodko!...

Quand Laugère, qui avait pris les rames, et son ami furent au milieu du lac, assez loin pour que leurs voix ne fussent pas entendues, M. Bréchart grommela :

— Vous êtes beaucoup trop confiant! Ces Soubeyre me sont suspects, la moralité de la femme comme celle de l'homme. Je les pressens déjà ingrats. Et notre amie ne vous aurait pas grondé de leur prendre de légers intérêts, ne fût-ce que pour les tenir par un rappel à l'économie.

— J'ai cru bien faire, confessa Laugère, je ne les crois pas mauvais au fond. Je regrette seulement la danse que cette petite va recevoir.

— Les châtiments corporels ont du bon, dit le colonel : et je vous assure que si on fouettait au sang les apaches...

Laugère, choqué dans son respect de la dignité humaine,

eut une moue de blâme et soupira après un instant, en s'arrêtant de ramer :

— Pourquoi le bien est-il si difficile à faire, et le mal si facile?

— La religion le sait, répondit le colonel.

Laugère ne répondit rien et, donnant à la barque une nouvelle impulsion, pluma l'eau qui, à chaque bout de rames, retombait en gouttes de soleil.

— La seule chose regrettable, dit-il, c'est que nous ne serons plus seuls à posséder ce beau lac, quand l' « Hôtel Soubeyre » hébergera des clients.

— Mais que possède-t-on? demanda M. Bréchart en homme détaché des biens matériels et pour qui les réalités spirituelles seules existent.

— Oh! vous, Mathieu, vous êtes un solitaire de Port-Royal, un contemporain attardé de Nicole et d'Arnaud... Je n'ai pas atteint votre sagesse et votre résignation.

— Parce que vous les cherchez en vous-même, au lieu de les implorer de Celui qui départit les grâces...

— Ah! cher ami!... n'est pas croyant qui veut!... soupira Guy Laugère avec une intonation tendre où l'admiration se mêlait au regret et au désabusement philosophique d'un esprit qui a étudié tous les systèmes sans trouver dans aucun la vérité définitive.

IX

Au début de leur voyage, Mme Sabattet et Élie Maraval avaient fait une connaissance imprévue, celle de Pierre Esbros. Que l'héritier jadis obscur de la ferme dont ils avaient tiré la Maison-Blanche fût devenu

l'exécuteur des grandes transformations du littoral gascon prédites par Guy Laugère, cela seul eût suffi pour exciter leur curiosité. La rencontre fortuite du jeune homme, à Dax, au cours d'un arrêt de deux heures, avant le passage de l'express, et l'impression due à son attitude et à ses propos, devaient laisser à leur souvenir cette hantise augurale qui désigne, avec une mystérieuse certitude, les êtres appelés à jouer plus tard un rôle aussi singulier qu'important dans notre destinée.

— Que faire à la gare? avait dit Maraval. Il n'y a point de buffet, à peine une buvette. Si vous m'en croyez, nous irons en ville nous restaurer d'une tasse de lait, devant un bon feu. Dax, en raison de ses bains de boue pour rhumatisants, a des hôtels thermaux confortables.

Un omnibus cahotant les avait conduits vers l'un d'eux, à travers le pont sur l'Adour d'où l'on aperçoit les ruines de l'ancien château.

Maraval déclina discrètement au bureau son titre de médecin, qui pouvait valoir à sa compagne quelques égards. En effet, la gérante les installa elle-même dans un petit salon chauffé, où une accorte servante brune leur apporta à déjeuner. Cette pièce ouvrait, par une baie soutenue d'un entre-colonnes et masquée de hautes plantes vertes, sur le grand salon vide où l'odeur de l'encaustique des parquets dominait de vagues relents pharmaceutiques.

— Vous serez toujours mieux là que dans la salle d'attente, dit Maraval, résolu à ne permettre à Mme Sabattet aucune imprudence et à la ramener valide au bercail.

Elle lui jeta un regard de reconnaissance. A côté, une porte s'ouvrit, et une grosse voix à l'accent local prononça :

— Comment, Esbros dort encore? Je vais le secouer, moi! Il a beau avoir son compartiment réservé, le train ne l'attendra pas plus de dix minutes! Eh! mademoiselle, servez-nous ici! Savez-vous ce que prend M. Esbros? Oui, ce qu'il prend? Serait-ce votre taille, que vous rougissez, la belle...? Hein, pour son petit déjeuner? Deux œufs au jambon et du thé? Le breakfast à l'anglaise, c'est plus chic! Eh bien, pour moi, un « simple » chocolat avec des tartines grillées. Et vivement!

On n'entendit plus qu'un léger bruit de chaises et de tasses : la servante dressait le couvert sur une petite table. Une voix que Maraval reconnut pour celle de la gérante, sauf que de sucre elle était devenue vinaigre, gronda :

— A quoi pensez-vous, Emélie? Pour M. le sous-préfet et son ami M. Esbros, les assiettes à filet doré et le grand service à thé, voyons!

— Nous aurons un voisinage illustre, chuchota Mme Sabattet; un peu vulgaire, le fils de Despeyron! Je ne me rappelais pas qu'il le fût autant.

— Les nouvelles couches sociales! dit Maraval. Elles ont brûlé l'étape, selon l'expression de Paul Bourget. Le népotisme parlementaire se révèle là dans sa cynique candeur. Despeyron, actuellement ministre, malgré ses humbles origines, est devenu puissant, grâce à la coalition d'intérêts qui le soutiennent, à quelques succès de tribune et à la plus habile entente des affaires. C'est un des plus gros budgétivores : son fils cadet régente cette circonscription; son fils aîné est préfet de la Dordogne; quatre neveux occupent des places rémunérées; tous ses amis, tous ses clients ont part à l'assiette au beurre; pas un garde champêtre ni un facteur n'est nommé en dehors de lui. Et les marchands de vins qu'il protège sont ses grands électeurs.

Il se tut. Des voix se firent entendre, celle de tout à

l'heure et une autre, d'un timbre chaud et mordant qui, par la secrète signification incluse dans le choix des mots et leur prononciation, indiquait une personnalité.

— Tu sais, Pierre, nous avons tout de même le temps de déjeuner; mon auto viendra nous prendre. Veinard, dire que tu seras ce soir à Paris! N'oublie pas de « tanner » mon paternel pour qu'il me nomme, au premier mouvement qu'il signera, à Fontainebleau ou à Rambouillet.

— Tu lui es plus utile ici, mon vieux Jacques, dit Pierre Esbros.

— Oui, je le renseigne; mais c'est l'exil. Crois-tu que je m'amuse? Quand je pense aux restaurants du boulevard, aux boîtes à musique de la Butte, j'en ai des bouffées de chaleur. Tu n'oublieras pas de lui raconter « exactement » l'incident de l'inspecteur d'académie : il faut qu'il saute, ce coco-là! Et dis-lui aussi d'avoir à l'œil le nouvel ingénieur des ponts et chaussées : sa bobine ne me revient pas. Ce doit être un calotin!

Mme Sabattet et Maraval, qui se regardaient en silence, eurent le même sentiment de pudeur; on ne soupçonnait pas leur voisinage; aussi Maraval toussa et dit assez haut pour être entendu :

— Je vais au bureau vérifier sur l'horaire l'heure de notre arrivée.

Dans le salon un pas résonna sur le parquet, entre les palmes vertes de la baie passa un regard qu'ils sentirent les détailler.

— Qui est-ce? fit à mi-voix celui qui était resté à sa place.

— Je ne sais pas, des « personnages sans intérêt », répondit en baissant la voix et avec un probable haussement d'épaules Pierre Esbros, rassuré par l'aspect de cette dame sans âge et de ce voyageur modeste.

— Il n'y a pas de personnages sans intérêt, surtout en province, répondit Jacques Despeyron qui avait appris à ses dépens à tempérer son « je m'en fichisme » de quelque méfiance.

Il ne se dérangea d'ailleurs pas, occupé qu'il était à mordre à belles dents dans son « toast ».

— Et tu crois, reprit-il, que le chemin de fer et la piste automobile qui transformeront la région des lacs iront plus vite que tu ne pensais?

— Le patron en est persuadé.

— Que d'argent à gagner pour d'autres que toi et moi! soupira Jacques Despeyron avec un regret sincère; et dire que tu ne veux pas prélever, ce qui serait bien licite pourtant, ton droit de conseil et d'intermédiaire, hein! ne fût-ce que des actions à l'œil de la société automobiliste. Et puis, sur les marchés à passer avec les entrepreneurs...

Pierre Esbros répondit avec un calme ironique :

— Mon cher, l'honnêteté est encore le meilleur des calculs. Les coquineries finissent toujours par se payer; vois Panama.

— Il y a les plus malins, hasarda l'autre.

— On peut toujours les faire chanter, dit Esbros; contre quelqu'un d'intègre il n'y a pas de prise : la calomnie s'use les dents.

— Pour cela il faut être bâti en fer, dit Jacques Despeyron; moi, j'ai des besoins...

— Et moi, j'ai de l'ambition.

— Ton mérite te le permet. Oh! je ne te flatte pas... Je sais ce que tu vaux, et mon père aussi... Tu iras loin!

— Sait-on jamais!...

— Le patron n'oublie jamais les siens...

— Que le ministère tombe...

— Tu te retrouveras maître des requêtes au Conseil d'État ou auditeur à la Cour des comptes.

— Ce n'est pas cela qui m'intéresse; je voudrais brasser les hommes, jouer sur leurs intérêts, sur leurs convoitises; être député, sous-secrétaire d'État; savourer la fièvre de la lutte et du pouvoir, voilà qui vaut la peine de vivre!...

— Trop de risques... Une grosse sinécure et le riche mariage, tel est mon blot, dit Jacques Despeyron.

— L'action par elle-même est pourtant passionnante : comment peux-tu te résoudre à n'être qu'une limace du budget? Ce pays est beau, il est grand; c'est pour le servir que je voudrais devenir une force et une influence.

— As-tu entendu Sarah Bernardt, dans *Lorenzaccio*, dire à Philippe Strozzi : « Prends garde à toi, Philippe, tu as pensé au bonheur de l'humanité » ?

— Eh bien?

— Eh bien, dit le sous-préfet avec une finesse inattendue, je ne savais pas que tu fusses chimérique à ce point. Est-ce qu'on fait le bonheur d'un pays? Est-ce qu'un pays est reconnaissant envers ceux qui se dévouent à lui? La France sera aussi ingrate pour toi, va, que le dernier des électeurs. Et moi, naïf, qui croyais que tu travaillais pour toi? Serais-tu un homme dangereux, Pierre?

Sous la blague, Esbros perçut un avertissement. Il répliqua avec une amertume indéfinissable :

— Oh! ce que j'en disais! Tu sais, on a comme cela des velléités; au fond, je te ressemble, j'ai des appétits.

— A la bonne heure! Tout pour la tripe, et après nous le déluge!

— Si nous allions fumer une cigarette dehors?

— Pourquoi? On est bien ici...

— Les murs ont des oreilles et tu ne sais pas parler bas.

— Tu crois? faisait la voix inquiète du sous-préfet. Caltons alors!

On entendit la porte se refermer.

— Je vous avoue, dit Mme Sabattet, que je serais curieuse de voir de près ce Pierre Esbros, car l'autre...

Brusquement la porte s'ouvrit; le sous-préfet, curieux après coup, passait la tête : son visage de jeune proconsul romain, lourd et barbu, grimaça de dépit aimable :

— Oh! pardon! Mme Sabattet! Le docteur Ra...ma...

— Maraval.

— Je vous eusse présenté mes hommages plus tôt, madame, si j'avais su... Comment, c'est vous qui étiez là?

Elle eut un sourire spirituel :

— Mon Dieu! oui, monsieur, c'étaient nous, les... « personnages sans intérêt »...

— Excuse-toi, mon vieux, fit le sous-préfet ennuyé et pourtant réjoui de l'embarras qu'allait éprouver Esbros.

Celui-ci sortit de l'ombre du couloir : sa figure impérieuse commandait l'attention par on ne sait quelle disparate entre le long nez busqué d'aigle et le court menton proéminent. Les cheveux noirs bouclant sur un front haut, la fine moustache coupée aux ciseaux et soulignée sous la lèvre inférieure d'une virgule de poils, à la mode du dix-septième siècle, le teint mat, et surtout d'admirables yeux ardents, assez sauvages, complétaient cette figure originale éclairée d'ardeur insatisfaite.

Il s'inclina :

— Soyez assez généreuse, madame, pour pardonner à ma sottise. Sans avoir eu l'occasion de vous apercevoir depuis des années, j'aurais bien dû vous deviner...

Il s'arrêta de peur de paraître niais et devint rouge, mais son sourire avait tant de jeunesse et de séduction que Mme Sabattet, trop au-dessus d'une atteinte irré-

fléchie pour s'en trouver blessée, ne put lui en vouloir.

— Si M. Maraval, fit-elle, ne vous garde pas rancune, je ne serai pas plus rigoureuse que lui.

— Le docteur Maraval a laissé un trop beau nom de dévouement envers la science et ses malades, dit Esbros, pour que je ne le prie pas d'agréer mes sincères excuses.

Maraval, incapable de résister à des regrets ainsi présentés, inclina la tête avec bonté.

Quelques phrases de politesse échangées...

— Mon ami, dit le sous-préfet, l'heure avance...

Dehors, les deux hommes arrêtés devant une belle auto, attendirent que Maraval et sa compagne fussent montés dans le médiocre omnibus. Ils se retrouvaient à la gare où Jacques Despeyron, relancé par un gendarme accouru à bicyclette lui apporter un pli, invoqua une occupation urgente et, ayant serré plusieurs fois les mains de son ami, en lui répétant : « N'oublie rien ! » disparut avec son auto.

Pierre Esbros, visiblement désireux de faire oublier sa légèreté, s'approcha respectueusement de Mme Sabattet au moment où le train entrait dans le hall et où le chef de gare, déférent, s'apprêtait à faciliter le départ de « M. le chef du secrétariat particulier du ministre ».

— Madame, voulez-vous bien avec M. Maraval accepter deux places dans mon compartiment réservé? Ce me sera une faveur, la preuve que vous m'avez réellement absous...

— Merci, monsieur, fit-elle malicieusement, mais nous avons des billets de seconde...

Encore était-ce sur les instances de Maraval, car d'habitude elle ne craignait pas les troisièmes, où elle se trouvait avec des gens complaisants, et dont le naturel « peuple » l'intéressait toujours.

Pierre Esbros rougit encore, humilié de son privilège superflu, et dit :

— En ce cas, madame, m'autorisez-vous, si ma présence ne vous est pas trop importune, à voyager avec vous et M. Maraval, jusqu'à Bordeaux?

— Vous en êtes le maître, dit-elle avec une affabilité de grande dame, et si la compagnie de vieilles gens paisibles ne vous fait pas peur...

Déjà un homme d'équipe avait ouvert la portière, chargeait dans les filets les valises et sacs de voyage.

— Nous serons seuls ici aussi, dit le docteur avec une bonhomie où la malice perçait à peine.

Pierre Esbros, ayant échangé deux mots et une poignée de main avec le fonctionnaire à casquette blanche, s'assit à côté d'eux.

— Madame, dit-il avec l'air d'un collégien contrit mais heureux, c'est une bien absurde façon de m'imposer à votre indulgence, mais je ne me serais pas pardonné de ne pas vous exprimer mon sincère désir de vous être agréable, à vous et à la petite société d'élite qui vous entoure. Je l'ai dit récemment à M. Laugère, et il vous l'a peut-être répété...

— Prenez garde, dit Mme Sabattet en le menaçant joliment du doigt; M. Laugère ne m'a pas caché, au contraire, que vous comptiez bouleverser, au plus grand profit des aubergistes, une solitude que nous nous flattions d'avoir découverte et transformée, un pays que nous aimions pour la simplicité de ses mœurs et la belle santé rustique de ses habitants.

— Mais... dit Esbros.

— De plus, je ne vous cache pas que j'ai l'oreille fine et que j'ai entendu votre conversation avec M. Despeyron; ne vous en prenez qu'à vous, monsieur : vous n'ignoriez pas que vous pouviez être écouté. Ne disiez-

vous pas que la réalisation de ces projets était imminente?

Pierre Esbros la regardait depuis qu'il se tenait en face d'elle, dans ce minuscule salon roulant, en cette demi-intimité imprévue, moins étrangers du fait de leur bizarre entrée en relations; et plus il la regardait, plus il subissait, et il s'en étonnait, l'attraction qu'exerçait cette femme point jolie, nullement jeune, et cependant inoubliable pour qui avait subi l'empire de sa voix et de son regard, et admiré ce visage où brillait la flamme de l'esprit.

Il répondit avec franchise :

— Je n'ai pas caché, madame, à M. Laugère, les intentions du ministre...

— Peut-être aussi les vôtres...

— Les miennes, pourquoi le nier? Mais j'ai assuré M. Laugère que je m'efforcerais d'apporter, je veux dire de faire apporter à ces projets les ménagements de nature à vous gêner le moins possible et à vous assurer les avantages pratiques de ces grands travaux.

— Je le sais; mais, monsieur, est-il donc indispensable que vous bouleversiez cette nature paisible? Si ce n'est pour nous, qui sommes gens à comprendre l'intérêt public et à nous y sacrifier pour peu qu'il nous est démontré, du moins n'aurez-vous pas pitié de ce pays presque inconnu encore, si loin de tout, sans besoins et sans vices, qui respire dans la grande paix, comme le domaine de la Belle au Bois dormant, et qui se passerait très bien, je vous assure, de tous les bienfaits de la civilisation?

Pierre Esbros répondit avec une précision ferme : il n'ignorait pas que le progrès matériel détruit les vieilles coutumes et le recueillement des sites; mais il savait aussi ce que ce même progrès procure : la fécondité des

ressources, le bien-être, le mouvement des idées, la vulgarisation, — oui, il fallait bien lâcher le mot, — des spectacles de beauté. C'était un sacrilège contre la vie que cette région peu habitée, riche en forêts, merveilleuse par la poésie de la sylve et la fraîcheur de ses étangs, restât en dehors du grand effort collectif qui voue les sociétés à l'adaptation supérieure des énergies. Pourquoi, lorsque des villas se mireraient dans l'étang Bleu, — rien n'empêchait que la commune, en vendant les terrains, imposât des types de constructions gracieuses, — pourquoi, lorsqu'une belle route balustrée borderait l'eau, le paysage en serait-il gâté? Le chemin de fer et la piste automobile pouvaient passer entre Géglosse et l'étang d'Osques, assez loin pour que les hôtes de la Maison-Blanche n'en fussent pas incommodés?

— Connaissez-vous donc si bien notre coin de terre? dit Mme Sabattet.

— N'y ai-je pas vécu toute mon enfance? répliqua-t-il. Cette pauvre ferme dégradée et disjointe que vous avez achetée, madame, à la mort de mon père, je la revois dans ma mémoire lointaine bien plus pauvre encore : la salle basse, où je couchais sur un sol de terre battue, n'était séparée que par une cloison de planches de la bauge du porc et du poulailler. C'est quand je pense à tous les taudis misérables, que je rêve de faire élever partout des logis sains où l'air et la lumière entreraient à flots.

Il parlait sans rancœur ni ferment d'anarchie. Si ses origines et l'orientation de ses idées le portaient à vouloir l'amélioration du sort des classes laborieuses, c'était la suite, chez lui, d'opinions réfléchies. Ses grandes ambitions, que peu à peu il se laissa aller à confier à Mme Sabattet, gagnée de plus en plus au charme attirant de sa parole et de son esprit, oui, ses ambitions, si

elles visaient la puissance, comptaient la faire servir au bien commun. Il avait vu trop souffrir les humbles avec patience et courage, pour ne pas s'atteler à leur émancipation. Mme Sabattet en cela ne pouvait que le comprendre, et ils se trouvèrent d'accord pour parler des Universités populaires, auxquelles chacun d'eux s'était intéressé, dans des quartiers différents. Mme Sabattet l'écoutait avec cet instinct de sympathie compréhensive qu'elle témoignait à toutes les convictions généreuses et sincères. Induite à une confiance soudaine, et cédant à ce besoin de prosélytisme qui, chez elle, gardait toujours une douceur de persuasion maternelle, elle le regarda bien en face :

— Vous allez me juger indiscrète, tant pis! Je n'ai pas été du tout choquée quand vous avez dit à M. Despeyron que vous aviez de l'ambition, — vous en avez donné d'assez nobles motifs, — mais je l'ai été horriblement quand vous avez concédé que vous lui ressembliez, et que vous aviez aussi des appétits.

Esbros rougit :

— Je ne suis pas un ascète, je suis un homme jeune et passionné; mais peut-être me ferez-vous l'honneur de croire que ses appétits et les miens différeront toujours.

— Oui, car j'ai encore dans l'oreille sa réponse grossière... Pourquoi êtes-vous à tu et à toi avec cet homme?

Pierre Esbros répondit à Mme Sabattet par un semblable élan de franchise; il le pouvait d'autant mieux que Maraval, pour les laisser causer, lisant le journal, s'était isolé à l'autre bout du wagon. Esbros dit :

— Avant de connaître les Despeyron, je n'étais rien. Après avoir dissipé à Paris, comme un nigaud, — pour quels misérables plaisirs! — la mince succession de mon père et l'héritage de ma tante, j'étais appelé à moisir en

province, maître clerc dans l'étude du notaire Labaste, ou avocaillon aux causes incertaines. Despeyron, qui n'était alors que sénateur, a eu besoin d'un secrétaire; il a un coup d'œil juste sur les hommes et il a deviné que je pouvais le servir. J'ai su me rendre indispensable par mon application au travail, peut-être aussi par une certaine promptitude d'idées : j'avais dès lors un appui pour ma carrière. Quelques réserves que m'inspirent sa moralité et son caractère, — et je vous confie là ce que je n'ai dit et ne dirai à personne, — j'ai rencontré chez lui une protection qui, pour être fondée sur notre intérêt commun, ne m'en a pas moins été réconfortante et profitable. Connaître Despeyron, c'est entrer dans sa famille et dans la *gens* de ceux qu'il sert parce qu'ils le servent. Favori du père, je devais être le familier du fils. A quelque épreuve que se sentent parfois soumises en moi certaines délicatesses, je marche dessus, parce que j'entrevois le but. Un hasard heureux, une bifurcation; que Despeyron veuille soutenir un jour ma candidature et me voilà député! Ce jour-là je me charge de mon propre avenir!

Il releva le front avec une expression d'audace qui frappa et émut Mme Sabattet :

— Vous m'inspirez un vif intérêt, dit-elle, et la loyauté de vos aveux me touche; c'est pourquoi je m'inquiète des compromissions que vous inflige le contact journalier de vos maîtres; car croyez-vous que ceux dont vous parlez vous laisseront prendre votre essor? Ils vous garderont leur prisonnier... ou leur complice.

— Non! dit Esbros avec énergie, car j'entends rester les mains nettes; la prudence à défaut d'honneur me le dicterait. Dès lors, je ne dépends que de ma volonté.

— Ils pourront toujours vous rendre à l'obscurité. Votre rôle actuel est enviable et brillant. Vous participez

au pouvoir et à sa griserie, à son atmosphère de vanité et de jouissance; mais alors qu'ils ont, eux, la base solide de l'argent et position prise dans la société, vous vivez sur l'incertain; leur caprice n'a qu'à vous rejeter, un rival peut vous supplanter...

Le visage de Pierre Esbros s'était obscurci : ces mots répondaient trop à l'exacte conscience qu'il avait de sa situation pour ne pas le faire souffrir.

— C'est pour cela que je les ménage... — et plus bas il ajouta : puisqu'il le faut!

— Mais ils voudront vous plier à leur ressemblance, et il y a tant de tentations... et de toute sorte.

Mme Sabattet pensait que tel qui résiste à l'appât sordide de l'argent, peut tomber sur une de ces femmes dont la force malsaine démoralise, corrode, comme un acide, les plus mâles volontés. Pierre Esbros résisterait-il à certains vertiges?

Il la devina et répondit :

— Tenez, madame, vous admirez comme moi, j'en suis sûr, le peintre de la *Comédie humaine*, le gigantesque Balzac, et cet admirable roman des *Illusions perdues*. J'ai souvent pensé à Rubempré, dont heureusement pour moi je n'ai ni le caractère ni la faiblesse. Là où il a succombé sous le poids du succès facile et la trahison des envieux, je sais bien que je ne romprai pas et tiendrai tête à la meute. Si le sort me trahissait, je serais moins lâche que lui, et saurais mourir.

Elle le contempla avec une admiration combative et une pitié sincère.

— Pourquoi, dit-elle, avez-vous choisi ce métier de politicien, alors qu'il y aurait de si nobles emplois pour une activité comme la vôtre?

— Mon père est mort à la peine pour faire de moi quelqu'un; est-ce notre faute si ceux qui détiennent le

pouvoir sont presque toujours des avocats? Les autres professions sont trop absorbantes ou incompatibles avec celle-là. Seule, elle s'offre à un ambitieux pressé de réussir : de la salle des Pas Perdus à la Chambre, il n'y a guère de démarcation : la parole est encore ce qui agit le plus sur les hommes.

Il se ressaisit :

— Mais, madame, je suis confus de m'être laissé aller à divaguer ainsi devant vous. C'est la première fois depuis des années que je montre, à quelqu'un qui puisse me comprendre, le fond de mon cœur. Prenez-vous-en à la respectueuse sympathie que je ressens, et que je vous garderai... Je suis bien peu, mais si vous ne dédaignez pas à l'occasion le dévouement de Pierre Esbros...

Qu'il lui parlât ainsi, il le jugeait surprenant; et il ne pouvait s'en empêcher, tant le subjuguaient les beaux yeux et l'attraction lumineuse de ce visage.

— Vous aurez aussi en nous, monsieur, dit-elle, des amis lointains qui penseront plus d'une fois à vous. Mon crédit est faible; si cependant, je puis jamais vous servir, adressez-vous à moi en confiance. Et si un jour vous aviez besoin de venir retremper vos forces dans l'air pur de votre pays natal, à défaut de la ferme paternelle, la Maison-Blanche vous traitera en visiteur bienvenu.

Il remerciait avec tact et mesure; il sentait qu'il ne laisserait pas de lui une image indifférente, et aussi que l'heure qu'il venait de passer en cette compagnie compterait pour lui dorénavant. A la station qui dessert Arcachon, il regagna son compartiment de premières, car le secrétaire général de la préfecture devait, fit-il pour s'excuser, l'attendre à Bordeaux sur le quai...

Un assez long silence suivait; Maraval, depuis longtemps absorbé dans la contemplation du paysage, ne lisait plus son journal.

— Ce Pierre Esbros est intéressant, dit Mme Sabattet, et malgré ce que je démêle en lui de trouble et de bouillonnant, somme toute il me plaît. Et vous, qu'en pensez-vous?

Maraval avait répondu :

— Je ne sais trop... Je me réserve... Sa conduite le jugera...

X

Tandis que Maraval s'occupait de leur installation à l'hôtel du Grand-Roi, à Tours, c'est avec un battement de cœur que Mme Sabattet s'était vu introduire par la sœur tourière dans le parloir du couvent, grande pièce froide et que rendaient plus froide encore le jour luisant de ses fenêtres à rideaux de mousseline, la rigidité des chaises et des fauteuils en reps sombre collés aux murs à panneaux bruns.

La dernière fois qu'elle était venue — dix-huit mois auparavant — elle n'apportait que quelques friandises et de bonnes paroles, rien de comparable aux sentiments d'anxiété, de compassion, à cette conscience de l'irrévocable qui émouvaient aujourd'hui son cœur et engageaient sa résolution.

Humblement importante, la sœur tourière reparut :

— Notre mère vous recevra tout à l'heure. Voulez-vous bien d'abord me suivre à l'infirmerie?

La bouche cousue et les yeux baissés, elle éluda toute réponse sur la santé d'Adrienne Curzal : la sœur infirmière donnerait les renseignements. Celle-ci, le visage macéré, haute et droite dans sa robe noire, attendait au seuil de la petite pharmacie où elle pria Mme Sabattet d'entrer.

— Vous venez voir cette chère enfant, dit-elle, elle nous a donné bien de l'inquiétude; mais la fièvre est tombée ce matin et le médecin nous tranquillise.

Sa voix était calme; son sourire éclairait ses traits comme un rais de lumière glissant sur une surface opaque. Mme Sabattet, une fois de plus, fut frappée de ce caractère propre aux visages des religieuses, leur impénétrabilité. Entre cette sœur, ses vertus certaines et son âme à elle, avec ses qualités et ses défauts, quelle infranchissable distance ! Cette apparente absence d'émotions humaines la glaçait toujours. Elle demanda des détails que la sœur donna avec une sérénité neutre, semblant accepter d'avance les arrêts d'une volonté suprême : aussi bien la guérison que la mort.

— L'état moral de cette petite nous préoccupe plus que sa santé. Vous allez en juger par vous-même.

Poussant une porte, elle introduisit Mme Sabattet dans l'infirmerie. Une odeur fade, un jour terne, une paix incolore y régnaient sous la protection d'une Sainte Vierge en plâtre. Entre la double rangée de lits, des carpettes grises menaient aux tables de nuit en noyer. Sur le parquet ciré à glace, des paillassons ronds espacés guidaient les pas et amortissaient tout bruit. Adrienne reposait seule, au fond de la pièce. Mme Sabattet en approchant aperçut ses cheveux tirés sur le front, le profil amaigri ; et quand les yeux bleus se tournèrent lentement vers elle, elle n'y lut qu'une pénétrante méfiance, soulignée par la tristesse découragée du sourire. Elle avait connu une Adrienne pas très jolie, du moins harmonieuse avec son charme encore enfantin. Elle ne s'attendait pas à cet aspect misérable, et sa pitié s'en émut. Le visage brouillé, les épaules osseuses témoignaient d'une époque ingrate, où la maladie et la crise féminine confluaient : le papillon tardait à sortir du cocon grisâtre.

— Voici madame qui vient prendre de vos nouvelles, dit la sœur.

Et elle se mit au pied du lit :

— Eh bien, Adrienne, vous ne dites rien à votre protectrice, qui a fait un fatigant voyage pour vous prouver l'intérêt qu'elle vous porte?

L'adolescente eut un accès soudain de désespoir, et jetant ses bras au cou de Mme Sabattet inclinée sur elle :

— Oh! ne m'abandonnez pas!... Maman est morte, sœur Agnès est partie, je n'ai plus personne qui s'intéresse à moi!...

Un blâme se peignit sur le visage de la religieuse :

— Mon enfant, vous offensez Dieu en n'acceptant pas avec résignation l'épreuve qu'il vous envoie, et vous manquez de reconnaissance envers les sœurs aussi bien qu'envers vos camarades.

Mais les sanglots suffoquaient la jeune fille. Mme Sabattet, devinant qu'elle n'obtiendrait quelque confiance que dans un libre entretien, n'osait prier la sœur de les laisser seules ensemble; elle appuya tendrement contre sa poitrine le visage désolé, imposa la protection de ses mains sur le frêle corps et dit avec bonté :

— Non, mon enfant, je ne vous abandonnerai pas. Vous allez d'abord me faire le plaisir de guérir, parce que ça, c'est le plus pressé!

— Je ne guérirai jamais, madame, je suis trop malheureuse.

Elle ajouta avec une recrudescence de peine :

— Il n'y avait qu'une sainte qui m'aimait ici, c'était sœur Agnès...

L'infirmière dit :

— Ne prononcez plus ce nom ; la discipline, Adrienne, vous commande de vous soumettre sans révolte à l'autorité de ceux qui ont en garde votre éducation.

Une jeune religieuse souriante, au doux visage d'enfant, se faufilait dans la salle :

— Sœur Véronique, dit-elle à voix basse, notre mère vous demande. Elle recevra madame (ici, une salutation) quand celle-ci jugera qu'elle a suffisamment causé avec sa petite amie.

— Je vous laisse donc, madame, dit la sœur Véronique avec le même calme, cependant que sœur Flore, gentiment, tapotait l'oreiller d'Adrienne et lui lissait ses cheveux châtains sur le front, sans se laisser rebuter par un mouvement de tête brusque.

Elle apportait une chaise près du lit :

— Vous me trouverez, madame, dans la pharmacie, dit-elle, où j'attendrai votre bon plaisir : prenez tout votre temps.

Mme Sabattet s'assit auprès de la jeune fille et la regarda longuement, avec une douceur grave; la tâche serait-elle donc pour elle plus difficile qu'elle n'avait cru? Aurait-elle du mal à se faire supporter et aimer? Combien elle lui semblait étrangère, inconnue, cette âme en formation, pétrie par des influences dont elle ne discernait pas la nature et la puissance, éloignée peut-être d'elle par l'inexplicable fluide qui anime les antipathies comme les sympathies!... A peine au bord de son élan de dévouement et de sacrifice, voilà qu'elle se heurtait à l'obligation de persuader et de guérir.

Elle épiait sur ces pauvres traits tourmentés des ressemblances qui l'eussent peut-être guidée : mais rien du père, rien de la mère ne semblait s'inscrire dans l'expression douteuse de ce visage de transition entre la fillette et la femme.

Un seul indice la mettait sur une voie d'espoir : Adrienne avait poussé un cri de tendresse et de douleur... Cette sœur Agnès! Elle était donc capable d'aimer?...

Elle lui prit la main et se mit à lui parler bas. D'abord les paroles affectueuses parurent laisser Adrienne insensible, puis elle répliqua : d'elle-même elle se tamponna les yeux de son mouchoir, s'accouda sur le côté, répondit à celle qui lui parlait avec une délicate intuition de la souffrance et des mots qui l'adoucissaient. Leur entretien dura longtemps, et quand Mme Sabattet le conclut par ces mots :

— Voulez-vous, Adrienne, que je vous serve de mère?...

— Oh! oui, madame, s'écria la jeune fille avec une lueur soudaine dans ses yeux bleus, merci, vous êtes bonne, merci!...

— Vous viendrez avec moi de bon cœur?

— Emmenez-moi d'ici, ou j'y mourrai!

Mme Sabattet causait maintenant avec la supérieure.

Sœur Marie-des-Anges, sous un béguin blanc en arceau liserant sa capuche de laine noire, montrait, dans l'encadrement ovale de blanche toile empesée, un visage que rajeunissait l'intelligence et qui gardait, malgré l'ascétisme creusé aux plis sérieux des lèvres, un air de race et cette finesse qui vient de l'usage du monde. Bien née et d'esprit cultivé, elle montrait la compréhension d'un être qui avait dû souffrir des misères de la vie avant de s'élever au renoncement. Séparée de Constance Sabattet par l'incompatibilité de la foi et de l'incroyance, elles sympathisaient par la noblesse d'un idéal semblable de beauté morale.

Si Constance ne pouvait lui dénier ces qualités de distinction spirituelle, sœur Marie-des-Anges, de son côté, admettait que Mme Sabattet voulût le bien et le fît dans la mesure permise à une âme qui n'était pas éclairée par les intuitions d'en haut. Cherchant ce qui pouvait

les rapprocher, ces deux bonnes volontés concordaient avec le muet étonnement que des voies si opposées les acheminassent au même but.

La supérieure disait, d'une voix d'une voix qui aurait pu paraître une voix de salon si sa parfaite simplicité n'en excluait toute afféterie :

— L'intérêt que nous nous devons de porter à nos pensionnaires nous fera certainement regretter Adrienne et déplorer qu'elle n'achève pas son éducation auprès de nous. Cependant, je ne puis que me réjouir de la maternelle générosité qui vous porte à vous occuper entièrement d'elle. L'atmosphère du couvent ne peut convenir à toutes les natures. Adrienne s'étiolait. Je crois la connaître pour l'avoir beaucoup observée : sous sa langueur et sous l'atonie actuelles couve un tempérament passionné. Il y a quelques semaines, sous l'empire d'une de nos sœurs, celle qu'elle vous a nommée, personne de mérite, mais trop nerveuse et trop possessive pour continuer des rapports aussi délicats que ceux qui doivent unir les maîtresses aux élèves, oui, Adrienne, sous cet empire, ne rêvait que de se consacrer à la vie religieuse, parlait de faire, dès que l'âge le lui permettrait, son noviciat et de prononcer ses vœux. Cette adoration en Dieu masque souvent, chez des jeunes filles encore peu éclairées, un attachement exclusif — et d'ailleurs très pur — à la créature. Nous proscrivons ces liens, qui, sans rien avoir de répréhensible en eux-mêmes, stimulent maladivement les nerfs d'une grande enfant, et contreviennent aux règles de notre Ordre qui interdisent les amitiés particulières. C'est pourquoi sœur Agnès...

La supérieure eut un de ces sourires ecclésiastiques qui laissent entendre plus qu'ils n'en disent :

— Sœur Agnès, dont le zèle a été blâmé, a quitté le

couvent et est allée faire une retraite dans une de nos maisons, à Rome. La révolte et le chagrin disproportionnés manifestés par votre future pupille m'ont prouvé que cet éloignement était sage, mais témoignent aussi chez cette enfant d'une puissance de sentiment que vous saurez diriger. Oui, je ne crois pas que cette jeune fille ait la vocation du cloître. Sa santé physique et morale se trouvera bien d'être transplantée dans un autre milieu, pourvu qu'elle y conserve ses bons principes religieux.

Son regard perspicace sonda Mme Sabattet qui ne fit aucune objection.

— En ce moment, continua-t-elle, il y a arrêt de croissance dans l'esprit d'Adrienne, une paresse qui ne laisse soupçonner en rien ce que, rétablie, consolée, elle pourra montrer d'application et de bonne volonté. Bien que son caractère manque d'expansion, je suis persuadée, si vous savez la prendre, — et pourquoi ne le sauriez-vous pas? — qu'elle se montrera peu à peu à vous telle qu'elle est : très impressionnable, aimante, facile à rebuter, aimant le travail qu'on lui rendra agréable. Vous aurez à vous défier de sa tendance aux illusions, à surveiller en elle une imagination déréglée, à mettre de l'ordre pratique dans ce cerveau instable. Vous la disciplinerez par des habitudes régulières et...

Elle s'arrêta :

— Mais vous avez sans doute autant d'expérience que moi, et je m'excuse de vous renseigner ainsi sur un être dont vous connaîtrez bien vite les replis secrets.

Constance Sabattet répondit :

— Avant de me faire une impression personnelle, je suis bien aise de connaître votre jugement : car pendant des années vous avez vu des fillettes et des jeunes filles de toute sorte, alors que rien ne m'a préparée à la tâche que j'assume.

— Je ne suis pas inquiète, dit la supérieure, pourvu, si vous me permettez ce conseil, qu'à une grande douceur vous ajoutiez une réelle fermeté. C'est la règle qui est le fond solide sur lequel s'édifie toute éducation. Il faut qu'Adrienne oublie ses rêves chimériques de noviciat et son amitié romanesque pour sœur Agnès ; à son âge, l'oubli viendra promptement.

— Ma seule crainte, dit Mme Sabattet, est que nous menons, dans une province reculée, au fond des bois, une existence sans distractions, et que notre compagnie sera un peu sévère pour cette enfant.

— Qu'elle se sente aimée et comprise, dit sœur Marie-des-Anges, et tout ira bien.

Une même émotion les rapprocha :

— Vous nous l'aviez confiée, dit la supérieure, et nous vous la confions à notre tour. Elle porte un poids plus lourd que les autres en raison de sa naissance : puisse votre sagesse la diriger dans la bonne voie pour son bonheur et le vôtre !

Ces deux femmes si loin l'une de l'autre par leurs idées, spontanément, se serraient la main, mettant dans cette étreinte le meilleur de leurs aspirations et de leur charité.

Mme Sabattet, de retour à l'hôtel, raconta tout à Maraval :

— Il est entendu que vous consulterez demain avec le médecin du couvent, vous saurez ce que nous devons penser de la santé de notre fille d'adoption et si un traitement particulier s'impose. Pourvu que la pauvre petite ne prépare pas de la tuberculose ?

Maraval, après avoir conféré avec son confrère, ne constatait, en dehors d'une fin de bronchite, aucune menace immédiate, rien que du lymphatisme. L'iode,

l'arsenic et surtout l'air de la mer seraient les meilleurs remèdes.

Quelques jours se passèrent en formalités légales; la convalescence d'Adrienne s'améliorait rapidement. Mais un revirement singulier se faisait en elle. Des regrets inattendus lui venaient de quitter ces lieux qui, quelques jours auparavant, semblaient lui être devenus intolérables, comme si elle regrettait les souvenirs qu'elle laissait, les heures de recueillement aux offices, la lampe des études du soir, les récréations où les groupes se promènent, où les amitiés se nouent et se dénouent. Était-ce de quitter l'endroit où avait vécu celle qu'elle se désolait de ne plus revoir? Était-ce une appréhension de l'inconnu?

— Cette enfant est étrange, disait Constance Sabattet à Maraval.

Il répondait :

— Il faudra beaucoup de patience.

— Est-elle jolie? Est-elle laide? je me le demande sans pouvoir me faire une réponse précise.

— Ni l'un ni l'autre, elle n'est rien encore. Laissez-la sortir d'elle-même, se transformer, se développer.

Maraval, avec un intérêt professionnel et une sympathie venue du cœur, s'attachait à cette vie incomplète, imparfaite, en mue. Il savait que dans la nature rien ne procède que par une lente et insensible évolution. Et puis, sur ce visage indécis, il lui avait semblé voir passer, comme une ombre fugitive, un reflet de la ressemblance de l'enfant qu'il n'avait jamais vue, de sa fille lointaine ou morte...

Un landau de place fermé emportait Mme Sabattet et sa filleule; car maintenant que la situation de l'orpheline était régularisée par l'adoption officieuse, elle avait sur elle les droits d'une tutrice joints à la protection

tendre d'une marraine. C'est ce dernier nom que lui donnerait Adrienne.

La jeune fille, engoncée dans sa pèlerine d'uniforme, sous un petit canotier plat que débordaient les nattes serrées de beaux cheveux châtain doré, se tenait droite sur l'un des coussins, les mains jointes sur ses genoux, dans une attitude de bienséance convenue rappelant le couvent qu'elle venait de quitter pour toujours.

Calme et insensible en apparence, mais les yeux rougis, elle se taisait, énigmatique, regardant sous un blafard soleil avant-coureur de neige défiler les vitrines des magasins et, à la traversée d'un pont, miroiter la Loire verdâtre.

« Que découvrirai-je, pensait Mme Sabattet, quand craquera ce vernis froid de l'éducation qu'elle a reçue? » Et, sinon déçue, du moins troublée de sentir entre elles le silence de tant de choses inexprimées, elle parlait à Adrienne d'une voix posée, lui désignant tel monument ou lui faisant remarquer tel aspect de vieux jardin. Adrienne regardait les rues et les passants d'un air morne et cependant étonné, comme si ce décor qui ne lui était pas absolument étranger, pour avoir certains jours assisté aux grandes cérémonies du culte à la cathédrale, s'imposait à elle sous des aspects insolites et nouveaux.

Mme Sabattet revoyait les adieux du couvent, le baiser mort de l'infirmière, la charmante effusion de sœur Flore, des étreintes de camarades ; et elle entendait les dernières recommandations que la supérieure avait faites à celle qui quittait le bercail. Adrienne avait beaucoup pleuré et, sitôt gravi le marchepied de la voiture, s'était tamponné les yeux de son grand mouchoir de pensionnaire, avec une fermeté qui semblait de bon augure. Constance éprouvait des sentiments d'une

intensité inattendue : elle connaissait une joie soudaine de possession, ce sentiment qui donne à la maternité tant de force et de suavité. Elle se répétait : « Adrienne est à moi, à nous... » Elle éprouvait un immense allégement : oui, elle avait été bien inspirée; oui, elle accomplissait son devoir; oui, si en dehors même de toute sanction religieuse nos actes ont un sens et une importance dans l'ensemble des phénomènes de la vie, en aimant déjà Adrienne que son père avait ignorée et sa mère délaissée, elle se conformait à la loi de justice et d'équilibre qui détermine l'harmonie générale et qui concourt aux fins universelles.

A l'hôtel, une chambre communiquant avec la sienne était prête à recevoir la jeune fille; et des vendeuses de magasins convoquées arrivèrent avec de gros paquets destinés à renouveler le trousseau de toile sans ornements. Elles déplièrent du linge festonné, des bas, de jolis tabliers, deux robes de confection dont l'essayage exigea des retouches, des chapeaux, un manteau de voyage : le tout d'une simplicité élégante qui laissait bien loin en arrière la coupe surannée de l'uniforme du couvent. Adrienne fut étonnée de pareille libéralité et prit plaisir à quitter sa vieille robe et son corsage noirs pour un coquet tailleur bleu marine. Un cordonnier vint lui essayer différentes paires de chaussures. Une coiffeuse vint lui laver ses cheveux qu'ensuite Mme Sabattet lui arrangea d'une façon seyante, ce qui changea l'expression de ce visage trop maigre et donna au regard plus d'éclat.

Elle dit, confuse :

— Vous me gâtez beaucoup, madame... — elle se reprit — marraine.

— C'est un plaisir pour moi, ma chère. Regardez-vous dans cette glace, vous trouvez-vous mieux ainsi? Préférez-vous une autre coiffure?

— Non! Je détestais les cheveux tirés en arrière à la chinoise, mais on y était forcé.

— Dorénavant, on ne vous contraindra plus; vous connaîtrez une liberté que vous ignoriez, et il ne tiendra qu'à vous d'en user raisonnablement. Jusqu'à ce que vous m'ayez contrainte à découvrir que je me suis trompée sur votre compte, j'aurai toujours la plus grande confiance en vous, je serai avec vous d'une complète franchise, et je vous demande de me témoigner la même loyauté. S'il vous arrivait de mal faire ou de commettre une sottise, accusez-vous-en franchement: je ne vous gronderai que lorsqu'il le faudra. Une seule chose me ferait horreur : la dissimulation et le mensonge. Vous ne me choquerez jamais en me disant la vérité.

Adrienne la regarda avec une attention singulière, et rougit :

— Ma... marraine, puis-je vous avouer que j'ai un grand désir?

— Dites, ma chère enfant, et si je puis le réaliser...

— J'ai écrit dans mon lit cette nuit, en cachette, une lettre à sœur Agnès, bien que sachant que cela m'était défendu; j'espérais que sans que vous vous en aperceviez, je pourrais l'envoyer. J'ai voulu la jeter dans la boîte qui est près de la porte de l'hôtel, et puis je n'ai pas osé, j'ai eu peur de vous...

— Vous savez donc l'adresse de votre amie?

— Elle me l'a donnée en partant.

— Eh bien, qui vous empêche d'envoyer cette lettre?

— Quoi! Vous me le permettriez?

— Pourquoi pas?

— Oh! il n'y a rien de mal, je voulais seulement l'informer que je quitte le couvent et lui dire que je l'aimerai toujours et n'aimerai jamais qu'elle.

— Vous savez où est la boîte; en descendant déjeuner, vous jetterez vous-même votre lettre.

Adrienne ouvrit de grands yeux, une reconnaissance infinie se peignit sur son visage : ce fut son premier rayon de clarté, il la transfigura; Mme Sabattet devina que sa filleule pourrait un jour devenir belle.

— Comme vous êtes bonne! dit la jeune fille. Mais vous ne me demandez pas à lire cette lettre? Au couvent, on lisait tout ce que nous écrivions.

— Vous n'êtes plus au couvent, vous allez vivre avec nous.

Et Mme Sabattet contempla l'adolescente : sous la gaucherie de son adaptation, dans sa robe neuve, avec ses cheveux bouffants autour des tempes, elle gardait son air de grande fillette mal poussée, mais semblait déjà un autre être.

Il y eut un silence, Adrienne hésitante reprit :

— Alors, vous ne trouvez pas mal que j'aimais sœur Agnès?

— Non, si elle était bonne pour vous et si elle vous conseillait toujours le bien.

Adrienne rougit; cet appel direct à sa conscience réveillait en elle le débat intime qui la tourmentait tant : puisqu'on lui avait reproché, comme si elle agissait mal, de subir l'influence de la sœur, cette influence, qui la disposait à la révolte, était-elle donc irréprochable?

On pouvait lire le travail de sa pensée sur son visage; elle rougit encore plus :

— Consentiriez-vous, ma... marraine, à voir la lettre que je lui écrivais?

— Quelle nécessité?

— C'est que je ne voudrais pas qu'il y eût rien de coupable.

— Pourquoi y aurait-il quelque chose de coupable?

— Parce que j'ai désobéi en lui écrivant, et que cela n'était peut-être pas bien de ma part.

Mme Sabattet, qui l'observait avec l'intérêt anxieux et charmé de découvrir une âme secrète, s'ouvrant pour elle seule, répondit :

— Cela ne regarde que votre conscience, Adrienne.

La jeune fille parut peinée.

— Mais puisque je vous demande de me dire franchement ce que vous pensez de cette lettre?

— Suivrez-vous mon avis si je vous le donne?

— Oh! oui, car je ne voudrais rien faire qui vous déplût.

Cet élan du cœur toucha Mme Sabattet qui n'eut qu'à étendre la main; toute rouge, Adrienne tirait de la coiffe de son vieux chapeau la lettre en question; Mme Sabattet la lut attentivement. A part l'exaltation romanesque et des phrases évidemment empruntées aux actes de foi et d'amour des prières, cette lettre ne trahissait que l'extrême jeunesse et l'innocence de celle qui l'avait écrite.

Tour à tour oppressée et haletante, Adrienne épiait le visage de Mme Sabattet qui, avec flegme, replia le papier et le lui rendit sans parler.

— Vous n'êtes pas fâchée contre moi? demanda Adrienne craintive.

— Pas du tout. Pourquoi le serais-je?

— Est-ce que je *dois* envoyer ma lettre?

— Vous le *pouvez*.

— Mais vous pensez quelque chose?

— Oui, je pense que puisqu'on avait reproché, à tort ou à raison, à votre amie de vous aimer trop, vous lui feriez peut-être du tort, soit qu'on lise sa lettre au couvent de Rome ou qu'elle doive la remettre à son

directeur, en prouvant par ces expressions excessives l'empire qu'elle avait sur vous...

— Elle m'aurait fait marcher nu pieds sur du verre brisé ou mettre ma main dans le feu. Cependant, depuis que vous avez causé avec moi, je me demande s'il n'y avait pas un peu d'exagération dans mes sentiments?

Mme Sabattet sourit, sans prendre parti, mais ce sourire était si beau et si indulgent qu'Adrienne lui dit, avec une nuance de dépit :

— Je ne suis encore qu'une enfant, n'est-ce pas, et je dois me laisser guider par ceux qui ont de l'expérience?

Elle eut un geste gracieux et déchira sa lettre en morceaux :

— Je ne veux plus l'envoyer.

— Vous écrirez une autre lettre si cela vous plaît; je ne vous demande qu'une chose, c'est de ne jamais vous cacher de moi.

— Je vous le promets.

— Nous serons amies, je le vois...

Adrienne vint s'agenouiller et assise sur le tapis, appuyant sa tête contre les genoux de Mme Sabattet, pénétrée par cette grâce qui émanait d'elle comme d'un fluide :

— J'avais tant besoin d'être aimée, voyez-vous..., je me sentais si seule : mon père est mort, m'a-t-on dit, depuis longtemps. Est-ce que je l'ai jamais connu?

— Non, Adrienne.

Et Mme Sabattet craignit que l'altération de sa voix ne la trahît.

— Ma mère ne m'aimait guère, n'est-ce pas?

— Pourquoi?

— Elle venait si rarement me voir, elle ne me faisait jamais sortir, elle avait l'air si préoccupée d'elle-même,

son petit miroir, sa houppette de poudre... elle me parlait de gens et d'histoires que je ne connaissais pas... Je devinais que ma vue ne lui faisait aucun plaisir... Vous, au contraire, que rien ne forçait à vous intéresser à moi, j'avais la conviction que vous m'aimiez. Mais pourquoi m'aimiez-vous, c'est ce que je ne me suis jamais expliqué... J'aurais dû mieux vous montrer ma gratitude, mais je ne savais pas, une gêne me paralysait... Il y avait un mystère que je ne comprenais pas...

— Et maintenant?

— Maintenant, j'ignore presque tout de mon passé; je sais cependant qu'il y a une tache sur ma naissance.

— Qu'est-ce qui vous le fait croire?

— J'ai entendu chuchoter des grandes, j'ai eu un jour une douleur, oh! une douleur telle que je ne sais comment j'ai le courage de vous la confier. L'une d'elles, une noble, fière comme les monts, disait à l'autre que ma mère était une femme de rien...

— Qu'entendait-elle par ces mots? demanda Mme Sabattet émue, jugeant que la douloureuse investigation du chirurgien valait mieux qu'un emplâtre émollient de bonnes paroles.

Adrienne se cacha le visage de ses mains et fondit en larmes.

— Elle a dit que maman n'était pas mariée et n'avait pas une vie recommandable... Est-ce vrai, madame, est-ce vrai?

— Votre mère est morte, ma chérie : votre seule pensée doit être de la plaindre et, si vous le pouvez, de garder sans amertume son souvenir. Sa conduite ne regardait qu'elle. Vous êtes trop jeune pour savoir et juger certaines choses.

— Me les direz-vous plus tard?

— Je ne vous cacherai rien, Adrienne. Dites-vous aujourd'hui que vous avez trouvé une famille de vieux amis qui ne demandent qu'à vous aimer. Ne pleurez plus, une vie nouvelle commence.

— Est-ce que mes « autres oncles » sont aussi bons que M. Maraval?

— Vous savez donc qu'il est bon?

— Oh! Cela se sent... Et Mlle Dorothée, elle ne sera pas sévère ni grondeuse?

— Personne à la Maison-Blanche n'est grondeur ni sévère, même le colonel Bréchart qui vous enseignera la géographie et les mathématiques.

— Vrai? J'aime tant le calcul : j'étais toujours première pour les problèmes!

— Tant mieux, dit Mme Sabattet, contente de la voir montrer une naïveté et une fraîcheur d'enfant; mais il me semble que j'entends notre ami dans le petit salon à côté.

Maraval attendait en effet Adrienne avec l'impatience affectueuse d'un matin d'étrennes.

— Déjà transformée! dit-il en apercevant la jeune fille; mais je crois qu'il vous manque, Adrienne, quelque chose qui vous fera peut-être plaisir.

Il lui présenta une petite boîte nouée d'une faveur. Frémissante de plaisir, elle ouvrit avec des doigts qui tremblaient.

— Oh! la jolie montre, une montre en or, avec sa chaîne! Comment vous remercier, « oncle Élie » ? Est-ce que je puis vous embrasser? Est-ce que c'est convenable, marraine? Tant pis, je me risque!

Se jetant ensuite dans les bras de Mme Sabattet, elle lui disait :

— C'est un cadeau très joli... et que je ne mérite pas.

— Eh bien, dit Maraval, peut-être tiendrez-vous à honneur de le mériter, voilà tout!

Et il avait l'air si heureux du bonheur qu'il causait, que Mme Sabattet n'eut pas le courage de le gronder.

Il ajouta :

— Je reviens de la gare, nos places sont retenues.

TROISIÈME PARTIE

XI

La dépêche qui annonçait le retour des absents tira la Maison-Blanche d'un calme proche de l'ennui. Ce fut une résurrection. Un sourire passa sur les traits taciturnes de Pierre et de Gratiane; Françoise, affairée, exprima le désir d'avoir du beau poisson pour le déjeuner, et, tout à point, Cotiche lui offrit trois grosses anguilles du lac. Mlle de Kervo, qui faisait de la mélancolie, redevint gaie; Guy Laugère traduisit son impatience joyeuse en jouant sur le piano des fugues de Bach; le colonel Bréchart se dérida.

Dans le break qui la conduisait à la gare, Dorothée éprouvait des scrupules : avait-elle bien agi en préparant la jolie chambre d'Adrienne? Pourvu que son zèle ne fût pas blâmé! Devant son amie, elle se sentait si petite enfant. Elle s'inquiétait : Constance avait dû se surmener, s'exposer au froid; pourvu qu'elle ne payât pas ce voyage d'une maladie! Enfin, cette Adrienne qui tenait déjà tant de place dans les préoccupations de la « Colonie »?... Comment cette petite allait-elle l'accueillir; ne serait-elle pas effrayée par son aspect d'ogresse? Dans

son désir de gagner ses bonnes grâces, Dorothée se désolait humblement de ne pas être belle.

Elle tâta la boule chaude qu'elle apportait, un sac de gâteaux secs au cas où Adrienne aurait faim. Heureusement qu'il faisait beau! Depuis cinq jours, les matins se levaient dans un suave or pâle. Le lac, qui semblait d'argent, se teignait de reflets roses. Tout le jour une lumière paisible enveloppait les pins et les chênes-lièges : leur feuillage vert ou gris faisait paraître plus intense le ciel semblable à une éclatante turquoise. Le soir, le fond du lac, aux rayons du soleil couchant, reflétait le ciel rougeâtre, et les pins parallèles dressaient leurs fûts noirs sur la braise du crépuscule.

En passant devant la maison des Soubeyre, Mlle de Kervo répondit au salut d'Honorine.

— Hé bé! mademoiselle, cria l'aubergiste, vous allez chercher madame et sa nièce?...

Il n'y avait qu'eux pour le savoir dans cette solitude, et ils le savaient déjà!... Aussi bien, on ne comptait pas s'en cacher : ce titre de nièce motivait suffisamment la présence de la nouvelle venue pour dépister toute curiosité indiscrète. Vingt fois Dorothée consulta sa montre et, à travers les rideaux de cuir, s'enquit :

— Nous ne sommes pas en retard, Pierre?

— Non, mais en avance, répliqua Iribarne, dont l'exactitude n'était jamais en défaut.

Elle donna un regard au petit cimetière de Géglosse, une pensée au président de Saubusque. Il ne verrait pas Adrienne adoptée par ses vieux compagnons; lui qui avait tant souffert de la paternité, qui sait s'il n'aurait pas goûté là quelque douceur réparatrice?... A nouveau inquiète, elle se demanda si elle avait suffisamment travaillé ces derniers jours? Oui, Constance remarquerait que l'on avait lavé et frotté les parquets de bois blanc,

changé les rideaux de fenêtres, et le soin avec lequel étaient rangées les armoires à linge.

On traversa le village, immuable depuis six ans, pas même une maison neuve : toujours l'auberge aux rideaux rouges dans la grande rue, une épicerie, le boucher, le boulanger... Sur la place, la mairie et la poste. On longeait des maisons basses aux toits inégaux, des hangars; des chats rôdaient furtifs, des chiens maigres flairaient le ruisseau bourbeux... La route, s'infléchissant entre les sables des dunes couvertes de pins, aboutissait à cent mètres de là, devant la minuscule gare, avec son quai de débarquement. Des piles de bois nu et rose, frais de résine, débité en longues solives, s'entassaient par blocs symétriques; le long bouvier Jean-Baptiste, puissant, placide, guidait entre eux ses bœufs graves et venait charger son char.

Dorothée descendit de voiture : l'horloge de la petite salle d'attente la rassura. Une grande femme jaune, Mme Jacolle, derrière un grillage de bois, lui sourit : c'était le chef de gare. Elle vivait là avec un garçonnet bossu, gnome aux yeux bridés et au sourire malin. Elle élevait dans de vieilles caisses à claire-voie des lapins; ses poules et son coq circulaient entre les rails, une chienne boiteuse les en chassait dès qu'arrivait un train.

Mme Jacolle leva le nez de dessus ses feuilles d'avis :

— Vous venez chercher Mme Sabattet et M. le docteur?

— Oui, répondit Dorothée, est-ce que votre horloge marche bien?

— Encore assez. Ils ne vont pas tarder. Si vous voulez entrer dans ma cuisine pour vous chauffer?

— Merci, je suis bien là.

Elle se mit à faire les cent pas, regardant si un nuage de fumée ne montait pas de la cime des arbres, écou-

tant si la brise n'apportait pas un roulement lointain. Pourvu qu'ils n'eussent pas eu d'accident! Un coup de sifflet la fit tressaillir. Le petit train débouchait au tournant : une locomotive de vieille marque, la cheminée en tromblon, et deux wagons à plate-forme, avec un seul compartiment de premières. Dorothée sentit son cœur battre à grands coups, et des bouffées de chaleur empourprèrent ses joues. Avant d'avoir aperçu les arrivants, elle souriait; dès qu'elle eut reconnu le chapeau de Mme Sabattet, les larmes lui vinrent aux yeux; elle s'élança, et avec volubilité :

— Vous avez fait un bon voyage, vous n'êtes pas trop fatiguée? Bonjour, monsieur Élie! Bonjour, ma mignonne. Attendez que je vous aide à descendre!...

Mme Sabattet souriait, heureuse : oui, le voyage s'était bien passé, et comment eût-il pu en être autrement, avec toutes les attentions du docteur? Adrienne cependant avait encore toussé.

— Bonjour, Pierre. Gratiane va bien?

Et Mme Sabattet ajoutait :

— Non, merci, je n'ai pas froid; puisque vous avez eu la gentillesse de m'apporter une boule chaude, Adrienne va mettre les pieds dessus.

Mlle de Kervo attendrie contemplait tour à tour son amie et la jeune fille; comme celle-ci semblait frêle, comme il faudrait l'entourer de soins! Tandis que Maraval et Iribarne transportaient les colis, Dorothée jetait un châle sur les épaules d'Adrienne qui se laissait faire, ne revenant pas d'étonnement à se découvrir une tante aussi énorme; elle en eût conçu quelque crainte si les regards et le sourire de Mlle de Kervo ne l'avaient rassurée.

Elle vivait un rêve éveillé et confus, dépaysée par tant de sensations nouvelles et de ne plus respirer

l'atmosphère tiède du couvent. Privée de cette protection invisible que tisse jour à jour la continuité des pensées et des actes, elle éprouvait une anxiété vague; mais la présence de sa marraine et de l'oncle Élie lui apportait malgré tout une sensation de bien-être et de sécurité. Tout l'étonnait. Le voyage, pour elle qui n'avait vu le monde qu'à travers la chapelle, le dortoir, les salles d'études et le jardin du couvent, l'envahissait d'images rapides et contrastées comme celles de la fièvre. Après la secousse bienfaisante de sa grande conversation avec Mme Sabattet, un travail régressif s'opérait en elle : la lutte sourde de celle qu'elle avait été et de l'Adrienne emportée dans une existence insolite, vers des visages nouveaux. Cette crise ne pouvait cesser immédiatement ni modifier du jour au lendemain ses habitudes de silence et de vie concentrée. Dorothée, qui la contemplait avec une sympathie un peu déçue, finit par retrouver dans cet air réticent ses propres impressions de pensionnaire, jadis, ce repliement d'âme particulier aux jeunes êtres sur qui a pesé une discipline étroite. Tendre, son intuition pénétra le mystère de ce caractère en formation :

« Pauvre petite, pensa-t-elle. Elle aussi a dû souffrir de l'indifférence de sa mère! Qui sait quelles divinations lui en seront venues? Peut-être soupçonne-t-elle obscurément qu'elle n'est pas comme les autres? »

Quand la voiture arriva devant la maison des Soubeyre, Honorine était encore plantée sur le seuil pour saluer et aussi pour apercevoir l'étrangère; Constance Sabattet dit :

— Regardez, Adrienne, voilà l'étang d'Osques. La Maison Blanche, que vous ne pouvez guère apercevoir dans l'épaisseur des pins, est juste en face, sur l'autre rive.

Elle se tourna vers Mlle de Kervo :

— Honorine Soubeyre paraît radieuse aujourd'hui.

— Grâce à vous ; son mari a touché à Mont-de-Marsan la somme que vous et ces messieurs leur prêtez, et elle fait déjà les rêves de Perrette avec son pot au lait. Destribats, l'entrepreneur, a promis de leur envoyer tout de suite les maçons et les charpentiers.

Cependant, à la Maison-Blanche, M. Bréchart et Guy Laugère, chacun selon sa nature, laissaient percer leur attente : le colonel s'occupait à renforcer avec du fil de fer et des pieux une brèche à la haie de clôture faite par Noiraude et la Roussette. Guy Laugère, de sa chambre, avec une lorgnette de théâtre, fouillait les rives du lac ; il avait essayé ensuite, tentative vaine, de mettre de l'ordre sur sa table de travail ; finalement, il s'était condamné à lire un sévère article de sociologie, en s'interrompant vingt fois pour venir à la fenêtre. Les aboiements joyeux de Janus le mirent brusquement debout et il s'élança dans l'escalier avec une vivacité de jeune homme. C'est par déférence pour Bréchart et pour ne pas lui fausser compagnie, qu'il avait laissé aller seule Mlle de Kervo au-devant de Constance Sabattet. Il comprit à l'idée de la revoir combien elle lui était chère, et, au souvenir de certaines heures vides le soir, à quel point elle lui avait manqué. L'avoir adorée passionnément pendant tant d'années, et avoir vu vieillir cette affection restée si pure, donnait à son culte une ferveur unique et presque religieuse. L'arrivée d'Adrienne l'agitait aussi : n'ayant jamais eu d'enfant, il s'imaginait ressentir l'éveil tardif d'un instinct inassouvi. Il se la représentait, grassouillette, blanche comme le lait, cheveux d'un blond de chaume, un petit Fragonard au nez retroussé. Bréchart au contraire la voyait mince et droite, racée à l'exemple d'Henri d'Auves son père, un peu altière avec le nez aquilin et un menton accusé.

Janus sautant et frétillant aboyait de plus belle. Les deux amis se rencontrèrent devant la grille que Bréchart ouvrit :

— Les voilà! dit Laugère.

Gratiane apparaissait derrière la vieille Françoise, au seuil des communs.

Constance Sabattet et Maraval sentirent, à la chaleur de l'accueil et à la joie qu'eux-mêmes éprouvaient, quel lien infrangible les unissait tous. Adrienne souriait, gauche et un peu effarée, à ses deux « oncles » Mathieu et Guy. Comme elle ressemblait peu à l'image qu'ils s'en étaient faite! Ce fut pour Laugère un mécompte et son emballement irréfléchi en fut douché : « Sapristi, mais elle était presque laide, cette petite! » Bréchart préférait cela : une beauté trop évidente lui eût paru une vanité superflue.

Une terreur reprit Dorothée : n'avait-elle pas outrepassé les instructions de son amie pour la chambre d'Adrienne? Avec une voix zézayante elle annonça, comme une coupable, la vérité.

Guy Laugère lui vint en aide en rappelant :

— Nous avons été vos complices, Mathieu et moi.

— Voyez, Adrienne, comme votre tante et nos amis vous ont gâtée, dit Constance Sabattet, touchée pour sa filleule d'une si délicate attention.

Le visage de la jeune fille s'éclaira d'une gratitude qui fit valoir ses beaux yeux; ses remerciements balbutiés payèrent les donateurs de leur peine.

Délicieuse première journée! Mme Sabattet en fit les honneurs à sa pupille. Elle la plaça à table entre Dorothée et Maraval : c'était le voisinage qui pouvait le mieux la mettre à l'aise. Ensuite elle lui faisait visiter la maison : elle la présenta à Françoise, régnant dans sa belle cuisine comme une divinité domestique, puis à Pierre et à

Gratiane. Les serviteurs avaient déjà leur opinion faite, point défavorable, gagnée même par ce besoin de protection qu'ont les humbles à l'air souffreteux de la jeune fille; Françoise se disant qu'il faudrait lui donner une bonne nourriture, et les Iribarne déclarant, laconiques, que l'air était bon ici et que la demoiselle s'en trouverait bien.

Constance lui avait montré la lingerie :

— Ceci est le domaine de Mlle de Kervo; elle vous initiera peu à peu aux travaux de couture et de broderie; voici la véranda où nous nous tenons après le déjeuner, et le salon où vous travaillerez votre piano avec moi, car vous m'avez dit que vous aimiez la musique.

— Certainement, marraine!

Elle la guidait vers les communs :

— Voici la buanderie; nous sommes ici sur les terres de Gratiane, comme l'écurie et la remise sont du ressort de Pierre. Venez voir la basse-cour.

De grandes volières en grillage abritaient la gent des poules et des canards, qu'un même élan vorace approcha d'elles :

— Ce coq superbe est un Orpington, voici des Bressanes, et celles qui ont une crête sont des Houdan.

Adrienne ne se lassait pas de contempler les poules rousses effrontées et les canards noirs avec leur déhanchement comique; une couvée de poussins jaunes l'attendrit; un dindon solennel, en son plumage couleur de soie gommée, gonflait son jabot écarlate et gloussait, cependant que deux dindes le suivaient comme des esclaves. Plus loin, un paon sur un perchoir poussait son cri strident; sa queue en faisceau de plumes ocellées traînait derrière lui comme un manteau royal. Plus loin, des clapiers répandaient leur odeur chaude :

— Nos lapins!

Adrienne émerveillée tendit les mains pour frôler les longues oreilles et la fourrure grisâtre. Peureuses, les bêtes s'enfuyaient. Moins méfiante, une mère lapine, entourée de sa portée mouvante et culbutante, collait au grillage son nez; on voyait se refléter dans ses gros yeux vernis un peu de ciel et d'arbres, cependant que ses flancs s'enflaient et s'abaissaient d'un souffle précipité.

Adrienne connut ensuite le pigeonnier, la niche de Janus qu'elle caressa et l'étable, la laiterie avec ses grands pots de grès et ses jattes, la baratte de verre où se faisait le beurre.

— Nous sommes, expliqua Constance Sabattet, forcés de vivre sur nos réserves, comme Robinson Crusoé dans son île. Si vous aimez les fleurs, vous pourrez jardiner avec moi. Les roses fleurissent ici de mai à décembre. Voyez ces mimosas qui vont bientôt s'épanouir. Dans les serres sont des plantes grasses et des fleurs rares. Vous apercevez d'ici le lac, où vous pourrez prendre des bains l'été; la grande mer n'est qu'à vingt minutes de distance : ce sera notre première promenade. Et maintenant, chère enfant, que vous avez une notion de la Maison-Blanche, peut-être ne serez-vous pas fâchée de ranger vos affaires et de vous reposer. Allez et venez à votre guise; si quelque chose vous manque, réclamez-le; chacun ne demande qu'à vous être utile et à vous aimer.

Adrienne remontait dans sa chambre; son linge avait été mis en ordre par Dorothée. La jeune fille éprouva un vif plaisir à se retrouver seule et à passer en revue ses impressions. Comme tout cela la déroutait! Ne sortait-elle pas d'un rêve et n'allait-elle pas se retrouver dans son lit au couvent, quand, dans l'aube sombre, la vieille sœur Basilice claquait des mains, en criant :

— Debout, mesdemoiselles, debout!

Elle revoyait l'infirmerie où elle avait grelotté et brûlé de fièvre, la sœur Véronique et son austère regard, le joli sourire de sœur Flore... Elle pensait à sœur Agnès avec amour et regret; mais ces sentiments, au contact de sa vie nouvelle, s'altéraient; elle ne les éprouvait plus ni si intenses, ni si directs, comme si son cœur, jadis si vibrant, s'anesthésiait. Elle rougit de plaisir en découvrant sur la table un joli buvard-écritoire; elle l'ouvrit et vit une bande de papier sur laquelle était écrit : « De la part de tante Dorothée. » Ainsi ce n'était pas assez de lui avoir préparé cette jolie chambre, on s'efforçait de la combler encore de menues attentions! Elle trempa la plume neuve dans l'encre violette. Si elle écrivait à sœur Agnès? N'était-ce pas une occasion, et du moment que sa marraine l'y avait autorisée...

Mais elle ne put se décider à tracer la première ligne. Une coupure séparait sa vie passée de sa vie présente · elle n'aurait plus su exprimer à celle qu'elle avait tant aimée des sentiments aussi exaltés qu'autrefois. Comme elle avait bien fait de déchirer la lettre qu'elle avait fait lire à Mme Sabattet!

Inventoriant sa chambre avec un bonheur recueilli, l'espoir heureux que ce coin serait bien à elle, elle tomba en arrêt devant la petite bibliothèque où Guy Laugère avait placé quelques livres de choix. Un, d'abord, attira ses yeux par sa simplicité : c'était un livre de messe, et à la première page elle lut : « Pour Adrienne » et dessous « son vieil oncle Bréchart ». Elle relut avec émotion quelques prières; la rude figure du colonel se représenta à elle. Dès le premier instant, elle avait ressenti pour lui un grand respect. Mais dans le mystérieux entraînement des sympathies, c'est vers Maraval qu'elle se sentait le plus attirée, peut-être parce qu'elle était plus familiarisée avec lui. M. Laugère non plus ne lui déplaisait pas.

Les livres placés sur les rayons étaient joliment et diversement reliés : *les Contes d'Andersen, la Petite Fadette, François le Champi, Paul et Virginie, Robinson Crusoé*... Tiens, voilà le nom inconnu, prononcé tout à l'heure par sa marraine.

Elle étendit la main : *Robinson Crusoé!* Un livre qui ne fût pas uniquement scolaire était pour elle chose étrangère; sans doute les prix du couvent, rouges et dorés sur tranches, lui avaient conté d'édifiantes histoires où les vertus chrétiennes triomphaient des persécutions, où la palme du martyre couronnait les élues. Mais ces livres étaient le prolongement des leçons qu'elle apprenait, tandis qu'aux premiers mots, Robinson Crusoé, jeté par la tempête dans l'île déserte, lui révélait des sensations enivrantes. Elle sympathisait avec le héros, avec ses travaux et sa forteresse de planches, avec son perroquet, avec les premiers grains de blé poussés par fortune dans le creux d'un rocher, et surtout avec l'invincible terreur que lui cause, sur le sable, l'empreinte d'un pied nu!... Elle entrait par l'imagination dans l'au delà des choses, discernait au temps et à l'espace des perspectives insoupçonnées. Et c'était pour elle la révélation d'un monde.

XII

La vie habituelle reprit son cours, si régulièrement tracée dans des limites invariables, que d'abord la présence d'Adrienne détonna un peu. Discrète cependant, à peine apportait-elle une gêne aux conversations, et elle y figurait avec une douceur sans éclat. Tous eussent préféré la voir plus exubérante, plus gaie, et pourtant

l'appréciaient de ne point manquer de tact. Tout au plus si ses silences paraissaient quelquefois gênants, en raison de la différence d'âge qui la séparait de ces âmes mûries par la sagesse et à qui l'expérience laissait une secrète méfiance envers l'inconnu. Rien cependant ne démentit le bienveillant intérêt que chaque membre de la « Colonie » s'efforça de lui témoigner.

La première, Mlle de Kervo l'avait résolument adoptée : tant et si bien que Constance Sabattet dut modérer son zèle et ses gâteries. Elle voulait qu'Adrienne fût élevée avec bonté, en personne responsable et libre, mais que cependant elle sentît une direction. Elle s'en expliqua avec sa volonté nette; Dorothée, qui se constituait déjà la servante volontaire de la jeune fille, dut se soumettre à la voir s'occuper de l'entretien de sa chambre et de la propreté de ses effets. Constance trouva naturel aussi qu'Adrienne à table aidât à rendre de légers services et n'en laissât pas tout le poids à Mlle de Kervo et à Françoise. Mais elle sut, avec son doigté habituel, imposer ses désirs sans avoir besoin d'en faire des ordres.

Avant tout, il importait de ne pas fatiguer l'orpheline, mal remise de sa maladie. De faciles besognes ménagères seraient une distraction plus qu'un travail. Celui-ci voulait d'ailleurs un plan d'études concerté; l'important était de rendre l'acclimatation aussi douce que possible. Quelques exercices au piano suffiraient pour les premiers temps. Il fallait d'abord qu'elle se fît une santé physique et morale. Pour la première, des cures de repos au soleil pendant les deux heures qui suivaient le déjeuner, des exercices respiratoires gradués sur l'indication d'Élie Maraval; pour la seconde, des entretiens calculés pour donner à sa réflexion un aliment, et aussi le travail intérieur qui se ferait en elle en assistant à certaines conversations du cénacle.

Mme Sabattet gardait un souci : Adrienne restait fragile; elle eût voulu hâter les bons effets du climat et de cette vie au grand air. Maraval en profita pour proposer d'appeler le docteur Fagalde : il comptait bien obtenir, celui-ci venu, que sa vieille amie se laissât elle-même examiner. Elle expiait à présent son voyage et l'émotion qui s'y était jointe. Elle se plaignait toujours un peu, — encore fallait-il insister, tant elle détestait parler d'elle, — d'oppressions soudaines et douloureuses. Maraval depuis assez longtemps remarquait les sinuosités et les battements de l'artère à ses tempes; elle avait des crampes la nuit, et les chevilles gonflées. Se trouvait-il devant une maladie de cœur? Ne devait-il pas plutôt penser à la forme chronique du mal de Bright, à une insidieuse inflammation du rein? Ses doutes le reprenaient, avec l'anxiété singulière qu'il éprouvait à porter un diagnostic, depuis l'erreur déplorable commise par lui jadis, erreur qu'il se reprochait comme un homicide, sans s'arrêter aux apparences qui servaient d'excuses à son indubitable bonne foi.

Le souvenir de ce triste secret le poursuivait. Quel démenti donné à sa confiance en lui-même! Combien désormais il se sentait ignorant, prêt à douter des symptômes les plus certains! Il revoyait l'homme qu'il avait involontairement perdu : un professeur de l'École de Droit, que la toux et des accès de fièvre avaient conduit à un état cachectique lamentable. Appelé en consultation, puis chargé du traitement, il avait, comme tout semblait l'y autoriser, conclu à une bronchite tuberculeuse. Seule l'autopsie, pratiquée sur le désir de la famille, avait révélé une pleurésie avec épanchement purulent : faite à temps, une ponction de la plèvre aurait pu être le salut.

En vain Maraval évoquait-il des cas où sa clairvoyance avait dépisté le véritable mal, assuré la gué-

rison. Dans la même maison que lui habitait un ingénieur italien soigné pour un cancer et déclaré perdu. Appelé une nuit, et supplié par la femme de faire une piqûre de morphine, il s'y était refusé avant tout examen; sur son conseil, un chirurgien appelé en hâte reconnaissait un abcès périnéphrétique : l'ingénieur, opéré d'urgence, guérissait trois mois après. Une autre fois, il arrachait à la mort une jeune ouvrière, supposée au dernier terme de la grossesse; il diagnostiquait une énorme tumeur fibreuse : grâce à lui, l'intervention chirurgicale se produisait à temps.

Et ces deux sœurs, qu'un praticien ignorant tuait de purgatifs, faute d'avoir pu distinguer chez toutes deux une appendicite très grave : là encore le bistouri sauveur faisait son office. Oui, il avait eu alors la certitude que ce qu'il avait appris n'était pas inutile; il avait éprouvé, à voir ces malades rétablis, une joie réconfortante et profonde. N'importe, ceci ne rachetait pas cela! Dès qu'un homme a assumé la redoutable responsabilité de soigner ses semblables, il ne lui est pas permis de se tromper : ni l'opinion ni la loi ne l'absolvent de l'erreur, de l'oubli, du manque de précautions. En vain Élie Maraval se disait-il : « J'ai sauvé l'ingénieur italien, la jeune ouvrière de Montrouge, les deux institutrices de la pension Tinacre. » Il n'en avait pas moins, par faute lourde, laissé mourir un être. Il se remémorait ceux que sa science ou son dévouement n'avaient pu sauver, des enfants atteints du croup, en un temps où le sérum antidiphtérique n'existait pas, des vieillards frappés de pneumonie, des cardiaques, des albuminuriques, des condamnés en somme; et il se demandait si là encore il avait rempli tout son devoir. « Oui, répondait sa conscience. — Non! » lui soufflait le scrupule, bourreau ingénieux des âmes d'élite

Certainement, il ne déciderait pas seul de l'état de Constance Sabattet.

Il allait s'étonner du silence du docteur Fagalde, quand Pierre vint annoncer qu'à la fenêtre du grenier des Soubeyre on faisait le signal d'appel en agitant « le drap blanc ».

— Prenez le canot, et allez voir de quoi il s'agit, commanda Mme Sabattet, cependant que Laugère, de sa lorgnette, guettait la petite plage...

— Il me semble voir deux hommes en noir... Il faudra que nous finissions par avoir une longne-vue braquée à demeure comme un canon.

Il reconnut, au milieu de la traversée, les deux passagers que ramenait Pierre :

— Tiens, le docteur Fagalde et aussi le curé de Géglosse. Je pense, chère amie, que vous ne refuserez pas de causer avec le premier de votre santé ; vous savez que mon amitié s'en inquiète.

— Oh ! Elle s'inquiète toujours et pour peu de chose, fit-elle en souriant. Je lui parlerai surtout d'Adrienne.

Le colonel Bréchart attendait, au petit ponton qui servait de débarcadère, les deux visiteurs. Le curé de Géglosse était un rustique pasteur d'âmes, taillé à la serpe et noueux comme un chêne, toujours de bonne humeur, la conscience nette et le regard clair. Le docteur Fagalde, vieilli prématurément par l'étude, montrait, sur un corps mince, une grosse tête méditative aux traits expressifs et au regard perçant.

— Excusez-nous de recourir à vos moyens de transport, dit-il, mais mon auto ne peut rouler longtemps sur les aiguilles de pin ; et les Soubeyre partaient à la recherche de leur fille qui les a quittés hier après une scène de reproches et n'a pas reparu.

— Ils feront bien, dit Laugère survenant, — bonjour,

monsieur le curé, bonjour, docteur! — d'aller voir si elle ne s'est pas sauvée chez les pêcheurs d'Ysclet : cette enfant précoce n'est pas insensible au charme du sieur Rodko.

— Mon confrère M. Cachebielle, dit le prêtre, se plaint amèrement de l'inconduite de cette tribu de sauvages. Je venais justement représenter aux Soubeyre, qui sont mes paroissiens comme vous, messieurs de la « Colonie », fit-il avec un sourire malicieux, le tort que se fait cette gamine qu'il faudrait soustraire à sa vie déréglée.

— Notre amie Mme Sabattet, dit le colonel, serait intervenue, sans un voyage qu'elle a dû faire.

— Je sais toute sa générosité, et il ajouta : — Vous avez recueilli une jeune parente? m'a-t-on dit. Est-elle catholique?

— Oui, monsieur le curé, dit Bréchart, nous la recommandons à votre paternelle direction.

— Comme aussi à vos soins, docteur, dit vivement Laugère; elle n'est pas dans un état brillant, brillant...

Au salon, où on les introduisait, le curé et le docteur trouvaient Mme Sabattet et Élie Maraval. La conversation, d'abord générale, roulait sur l'aventure de Martine et le scandale permanent des pêcheurs d'Ysclet.

On changea de sujet quand Mlle de Kervo parut, amenant Adrienne qu'elle présenta aux visiteurs. Maraval en profita pour attirer à l'écart le docteur Fagalde et l'entretenir de Mme Sabattet.

— Vous voudrez bien rester à dîner avec nous, messieurs? dit celle-ci, et elle insista avec trop de bonne grâce pour qu'ils osassent refuser.

Elle sortit pour donner des ordres à Françoise; comme elle revenait, Maraval la pria instamment, quand elle aurait montré Adrienne au docteur Fagalde, de se

prêter elle-même à l'examen. Elle ne cacha pas sa répugnance; sans offenser en elle une vaine pudeur, cette curiosité lui était pénible.

— Vous me l'avez promis, dit Maraval d'un ton sérieux, tenez votre parole.

— C'est-à-dire que vous m'avez tant harcelée... Eh bien, soit : au moins ensuite vous serez rassuré et me laisserez en paix!

Son air affectueux démentit la vivacité de sa réplique. Maraval attendit avec une angoisse le verdict de son confrère et s'empressa de l'emmener dans son cabinet de travail, un vaste capharnaüm-laboratoire bondé de livres, de casiers surchargés d'herbes, de fioles de cristal, avec des petites cornues dans les coins.

— Eh bien?

— La jeune fille, dit M. Fagalde, fait de l'anémie, vous le savez comme moi. Je prescrirai un traitement de fer et d'arsenic, au besoin de la viande crue, mais nous n'en viendrons sans doute pas là : aucun organe n'est menacé, et je ne vois là que des accidents passagers; du repos, des soins, le grand air l'épanouiront peu à peu.

— Et Mme Sabattet?

— Que pensez-vous de son état vous-même?

Maraval, avec une émotion contenue, hasarda :

— Le mal de Bright?

— Oui : si rien n'aggrave l'évolution de la néphrite interstitielle chronique vers l'urémie, la constitution de la malade peut résister des années; je prescris, vous l'approuverez sans doute, le régime déchloruré et lacté, le vin de Trousseau, les ventouses scarifiées; enfin, en cas d'asthémie cardiaque, la digitale.

— Mais cet état vous paraît-il inquiétant?

— Avec une nature qui a tant donné d'elle-même, et que le système nerveux seul soutient, oui, je ne crois

qu'à des périodes d'arrêt; néanmoins le stade fatal peut comporter des années.

M. Fagalde ajoutait quelques observations sur le rythme du cœur; ce bruit de galop, c'est bien cela dont Maraval s'était alarmé. Du moins, la certitude qu'il n'y avait point de danger immédiat le consolait-elle un peu; il la surveillerait de si près, avec une vigilance si dévouée, que rien ne lui échapperait des progrès du mal. Malgré tout, cela le soulageait de « savoir » et aussi que son diagnostic fût confirmé. Cependant combien il eût préféré, dût son humilité s'accroître, s'être trompé! Ainsi, la maladie ne guérirait pas. Elle couverait sournoise, gagnant, reperdant, regagnant du terrain jusqu'au jour...

Maraval ferma les yeux, comme pour ne pas voir se lever ce jour là...

L'abbé Hourcade disait à Mme Sabattet :

— Ma visite, madame, je vous l'avouerai sans détour, est intéressée.

Elle le regardait avec une sympathie paisible; depuis vingt ans il disait la messe et les vêpres à l'église de Géglosse, vieil édifice délabré aux réparations duquel elle avait plus d'une fois contribué. Il exposa des détresses que sa pauvreté ne lui permettait pas de secourir : un couple de vieillards infirmes vivant de la charité publique, en pleins bois, dans une masure si décrépite qu'elle s'écroulerait un matin sur eux; puis la veuve d'un résinier que son fils, à moitié fou, battait et assommerait peut-être si on n'obtenait pas son internement dans un asile.

— Ce n'est pas, dit-il, que les habitants de Géglosse aient le cœur dur. Les Basses-Landes sont certainement, au point de vue de la moralité, un des meilleurs dépar-

tements de France : ainsi mes vieux Philémon et Baucis reçoivent de temps à autre de celui-ci, de celui-là, un morceau de confit, une salade, un quignon de pain; mais on ne pensera pas à étayer leur bicoque et c'est pourquoi je m'adresse à vous.

— Vous avez raison, dit Mme Sabattet. Et pour le fou, M. Despeyron fils n'a-t-il pas les pouvoirs nécessaires, ou le préfet de Mont-de-Marsan?

— Si, dit l'abbé Hourcade, mais la crainte des députés rend les pouvoirs administratifs d'une prudence extrême. M. le sous-préfet de Dax... Ah! madame, en province les choses les plus simples sont souvent les plus compliquées : tout est intérêts, relations, pouvoir électoral...

Et s'arrêtant court, à une idée subite :

— Mais au fait, vous savez la nouvelle? M. Despeyron, le père, n'est plus ministre.

— Vraiment, en êtes-vous sûr, comment cela? demanda Laugère impétueux...

— Je ne sais pas, dit l'abbé Hourcade, je ne m'occupe guère de politique. Il y aurait eu interpellation, hier, à la Chambre, et ce matin trois des ministres ont porté leur démission à M. Loubet qui l'a acceptée : il paraît que depuis quelques jours un remaniement ministériel était prévu.

Mme Sabattet revoyait l'ardente, l'inquiète figure de Pierre Esbros : quel coup pour ses plans ambitieux! Quels regrets il devait éprouver en voyant se rompre sous lui le marchepied qui l'élevait au-dessus du vulgaire et l'approchait du pouvoir!

— Pierre Esbros, dit-elle, viendra peut-être, plus tôt qu'il ne pensait, revoir le pays...

— Vous le connaissez, madame? demanda le curé. J'ai beaucoup apprécié son pauvre père, le fermier qui

planta les beaux sûriers qui entourent vos pelouses. Je redoute pour Esbros le fils les tentations de Paris : ce jeune homme porte au front le signe des orgueilleux et des violents.

— Vous croyez?... dit-elle pensive.

Les deux médecins rentraient au salon, Iribarne vint annoncer que madame était servie.

XIII

Le lendemain, presque toute la « Colonie » attendait le courrier avec impatience, sauf Mlle de Kervo, qu'absorbait la recuisson des confitures d'orange, et le colonel, dont l'esprit religieux se désintéressait des contingences, parce que d'avance il les acceptait toutes. Ni Mme Sabattet, ni Laugère, ni Maraval n'étaient parvenus à cette sérénité; aussi commentèrent-ils avec vivacité *la Petite Gironde* qui, en grosses manchettes, annonçait « La dislocation du ministère » et expliquait le désaccord survenu entre le Gouvernement et le Parlement au sujet de la Haute-Cour. La démission de Despeyron, qu'avaient accompagnée celle du ministre de l'Instruction publique et celle du ministre du Commerce, ouvrait une crise regrettable. On prévoyait les difficultés d'un replâtrage, et on se livrait à des conjectures sur les successeurs.

— Nous ne sommes plus menacés; voilà les beaux plans de Pierre Esbros à terre, dit Maraval.

— Leur exécution n'est sans doute que retardée, dit Mathieu Bréchart; il est rare que ceux qui sèment récoltent; mais le bon ou le mauvais grain lève toujours, et il ne manque pas de gens pour profiter de la moisson.

— Vivons sur le présent, dit Laugère, et puisque nous ne pouvons rien, sinon attendre les événements, jouissons du répit dont le destin nous fait la grâce.

— Il nous faut enfin régler le sort de la petite Mar tine, dit Mme Sabattet.

Le curé et le docteur Fagalde avaient, rapporta Iribarne, trouvé les Soubeyre fort surexcités; ils avaient ramené leur fille d'Ysclet où elle vagabondait sur la plage avec des garnements et des drôlesses à cheveux courts, toute la jeunesse effrontée de la prolifique tribu de pêche. Rodko et ses camarades étant en mer, Honorine et Narcisse n'avaient pu s'en prendre qu'à Martine qu'ils avaient ramenée avec quelques soufflets et bourrades, sanglotante et révoltée. Ils accueillirent d'autant mieux les offres de Mme Sabattet que l'abbé Hourcade les avait sermonnés :

— Emmenez-la, j'en deviendrais folle! cria Honorine.

— Et dites qu'on lui serre la vis! appuya Narcisse.

Honorine cependant accompagna Mme Sabattet à Dax, où l'ouvroir de Saint-Onuphre recueillit la jeune fille munie de bons conseils et d'un trousseau. Elle manifesta un désespoir si repentant qu'Honorine en revenant dit :

— Hé bé! Il ne faudrait pas tout de même qu'elle s'en fasse malade!

Elle ajouta, mortifiée :

— C'est toujours pas faute qu'elle ait eu notre bon exemple! Mais elle ne veut faire qu'à sa tête!

Et elle se plaignit des difficultés de la vie : pour bien faire, il leur faudrait, l'été venu, loger des familles qui ne regarderaient pas à l'argent...

— Tant que ce pays restera sans ressources et sans voyageurs!... maugréait-elle, laissant voir combien ses

intérêts et ceux de la « Colonie » étaient antagonistes.

Elle ajouta :

— Et ça va nous coûter gros, de bâtir!

Elle éprouvait déjà le regret de n'avoir pas obtenu plus, et laissait deviner l'acheminement habituel de l'obligé vers l'ingratitude.

Trois jours après, on distingua sur leur petite plage quelque chose de blanc et de rouge... C'étaient des amas de moellons et des tas de briques que Jean-Baptiste, le bouvier, déchargeait avec lenteur tandis que ses bœufs maigres, couleur de café au lait, couplés sous le joug et coiffés d'une peau de mouton, attendaient le geste rituel dont, abaissant son aiguillon, il crierait pour les remettre en marche : « Aoû! Choanne! Aoû! Martinn! » Bientôt des hommes, qui paraissaient de loin des pygmées, s'agitèrent, creusant les fondations et élevant des murs : les travaux commençaient.

L'hiver s'écoula, les jours grandirent, on n'alluma plus les lampes qu'à cinq heures. Février fut doux et pluvieux; une trame de mousseline liquide s'appliquait aux grandes vitres des bow-windows, ou bien, en traits transversaux, les longues gouttes claquaient sur les toits, au glouglou des gouttières pleines. De vastes feux flambaient dans les cheminées.

Les hôtes de la Maison-Blanche conformaient leurs occupations au mauvais temps qui rendait plus agréable le « home ». Le colonel se livrait à des travaux de menuiserie; ou bien il sciait le bois à brûler qu'Iribarne fendait à la hache. Quand il pleuvait trop pour que, sous son vieux macfarlane, il allât trotter sur Maroc, il s'enfermait dans sa chambre, méditant des lectures pieuses ou résolvant des problèmes de géométrie. Maraval classait ses herbiers et se livrait à des nomenclatures savantes. Guy Laugère écrivait d'un jet un Essai sur *le*

Rôle du Tyran dans la Démocratie. Mme Sabattet, lorsqu'elle ne s'occupait ni de sa filleule, ni de sa maison, s'adonnait à de grandes lectures ; après les *Origines de la Révolution* de Taine, elle se jetait dans l'étude sur le moyen âge de Michelet.

Adrienne, elle, vaguait en une atonie morale qui était aussi loin de la tristesse que de la gaieté. Une seule chose la galvanisait : la musique, qui, deux ou trois soirs par semaine, faisait vivre le *Faust* de Schumann ou des fragments d'opéras anciens : le *Don Juan* de Mozart, l'*Alceste* de Glück, ou encore *le Roi des Aulnes* ou *les Deux Grenadiers* de Schubert chantés par M. Laugère. Mlle de Kervo se contentait de tourner les pages pour Mme Sabattet assise au piano ; les trois autres messieurs, avec elle, pratiquaient cette musique de chambre qui exige une entente complète de goûts et un sens délicat de l'harmonie : Laugère jouait passablement du violon, Bréchart de l'alto et Maraval de la flûte. Les yeux brillants d'Adrienne exprimaient l'émotion qu'elle ressentait. La lecture aussi la remplissait de rêveries fantasques et prolongées : elle avait pleuré sur la chaste mort de Virginie et le désespoir de Paul ; certains contes d'Andersen où le surnaturel des fées et des princesses investies d'un charme violente la réalité, l'obsédèrent. Il lui arrivait de passer des journées sans penser à sœur Agnès, et elle oubliait le couvent, qui revivait pourtant dans ses rêves. Les travaux manuels ne l'ennuyaient pas, mais elle ne pouvait coudre longtemps sans avoir des éblouissements. Ses parents d'élection s'attachaient à elle : pour Constance et Dorothée, c'était déjà de la tendresse, mais la première ne voulait pas, et la seconde n'osait trop la montrer.

Maraval suivait avec une attention soutenue l'effet des traitements prescrits. Il y avait tant de ressources dans

la jeunesse d'Adrienne qu'il ne s'inquiétait pas outre mesure; il n'en était pas de même pour Constance Sabattet; et bien qu'il se fût abstenu d'alarmer ses compagnons, ils épiaient comme lui des traces de fatigue sur son visage ou d'affaissement dans sa démarche. Mais elle ne laissait rien voir de ses mauvaises heures.

Au surplus, le régime rigoureux institué par le docteur Fagalde semblait lui faire du bien.

— Oh! oh! dit un jour Laugère après le déjeuner en dépliant *le Temps,* voici du nouveau et qui nous intéresse tous.

Il lut :

« Le poste de gouverneur général de l'Indo-Chine qui, à peine vacant, suscitait de nombreuses compétitions, est décidément confié à M. Despeyron, sénateur des Basses-Landes, qui s'embarquera vendredi prochain à Marseille; il a déjà constitué sa maison civile et militaire. Son fils, M. Jacques Despeyron, sous-préfet de Dax, et M. Pierre Esbros, son ancien chef du secrétariat particulier au ministère de l'Intérieur, l'accompagnent. »

— Bon voyage! fit M. Bréchart, cependant que Maraval constatait :

— Voilà un beau champ d'activité et de rapport. Le morceau est gros et le dédommagera de n'être plus ministre.

— Être proconsul, dit Laugère, vaut mieux en effet. Là-bas, liberté complète. Il est vrai qu'il y a quelques risques : la fièvre, l'anémie pernicieuse; et Despeyron m'a paru assez surmené, bouffi et emphysémateux. Mais c'est un bourgeois prudent, au point de ne pas s'accorder de vices et de s'abstenir d'imprudences. Il n'est pas spécialement cupide, ni débauché : il aime le pouvoir pour le pouvoir. C'est une manière d'idéaliste, comme pourraient l'être Homais et Sancho Pança.

Mme Sabattet, amusée du portrait, dit :

— Nous ne reverrons donc pas de sitôt sur les bords du lac Pierre Esbros. Il serait cependant intéressant de connaître le drame qui se joue dans cette âme ambitieuse.

Maraval répliqua, avec un fin regard :

— Il faut nous résigner à l'ignorer. Les confidences qu'il vous a faites, dans des circonstances particulières, ne sont pas de celles qu'il doit aimer à renouveler, si même il ne les regrette pas : hypothèse plausible, avec son orgueil.

Bréchart, fronçant ses rudes sourcils, dit :

— Ces postes de grande colonisation ne devraient-ils pas être confiés à des administrateurs spécialisés dans la connaissance de la langue, du caractère et des ressources de ces pays? Que peut en savoir ce gros homme? Quelles sympathies, quels désirs de réforme ou de progrès apportera-t-il envers ces races dont nous cherchons à nous faire craindre, plutôt qu'aimer et respecter?

— Oui, dit Mme Sabattet songeuse, il y aurait de si belles choses à accomplir, en taillant dans le neuf, en n'important pas la routine vieillotte des bureaux, et toutes nos tracasseries légales ou policières. Qui sait, Pierre Esbros se passionnera peut-être pour cette œuvre qu'il y aurait honneur à tenter?

— A l'en supposer capable, il s'y briserait, dit le colonel, j'ai assez vécu là-bas pour le savoir.

L'Illustration quelques jours après montrait, en un instantané pris sur la passerelle du bateau, Despeyron, l'air commun et paterne, avec des paupières en poche, des joues molles, un crâne chauve et la barbe longue. Sa femme, lourde et puissante, ses deux filles, point jeunes et un air décidé de déesses Raison, son fils Jacques l'entouraient, avec Pierre Esbros un peu en

retrait, dont la photographie rendait bien la figure altière et le regard incisif.

— L'abbé Hourcade a raison, dit Bréchart, ce beau ténébreux porte au front l'orgueil et la violence; néanmoins sa physionomie a quelque noblesse. Mais pourquoi s'étaye-t-il sur ces politiciens vermoulus? Pourquoi prétend-il arriver si vite? Une belle destinée veut une vie entière.

— Soyons indulgents à sa jeunesse, dit Mme Sabattet, il se juge comme il juge les autres, j'en suis sûre.

— Cela ne l'excuse pas, dit Bréchart.

— Il tranche tellement, plaida Laugère, à côté de ceux qui l'entourent. Voyez comme il leur semble supérieur!

On s'aperçut alors de la présence d'Adrienne qui écoutait dans son coin, et que Mlle de Kervo, sur un clin d'œil de son amie, emmena au jardin.

Le lendemain arriva une lettre dont la signature causa à Mme Sabattet de la surprise et un certain plaisir; elle ne prêtait pas son intérêt ou sa sympathie au hasard, pas plus qu'elle ne les retirait sans motifs :

« A bord du *Cambodgien,* le 1er mars 1901.

« Madame, je ne sais si vous accordez l'honneur d'un souvenir à l'entretien que vous voulûtes bien me consentir, il y a quelques semaines, dans l'express de Dax à Paris. J'en ai, moi, conservé une si persistante impression et suis resté sous l'empire d'une séduction si vive, que je me risque à vous offrir ici mes hommages et mes adieux, avant de m'expatrier loin de France, loin de ce merveilleux petit pays où votre haute charité s'exerce dans un repos que, j'espère, personne ne trou-

blera plus. Je ne me serais peut-être pas risqué à me rappeler aussi importunément à vous, si je ne pensais que mon départ, dans le sillage de M. Despeyron, ne dût être pour vous, ainsi que pour messieurs vos amis, un gage de sécurité. Je ne crois pas que les plans que nous avions mis debout et qui vous préoccupaient, puissent se réaliser maintenant que nous ne serons plus là pour les animer d'une volonté et d'un effort constants. Il m'est consolant, il m'est doux d'espérer que, grâce au tour que prennent les événements, vous n'aurez plus à entretenir, envers le modeste agent d'exécution que j'étais, une hostilité qui eût coûté, je le devine, à votre générosité d'âme, et qui, l'eussé-je méritée, m'eût été particulièrement pénible.

« La vie nouvelle qui s'offre à moi n'est pas celle que j'avais souhaitée; c'est à Paris que je voulais réussir; mais on peut, mais l'on doit se rendre partout utile; la charge assumée par M. Despeyron sera assez lourde pour exiger toute l'intelligence et toute l'énergie de ses collaborateurs. Et puis, n'est-ce pas un beau rêve pour moi que de connaître ces terres exotiques qui agrandissent et complètent si glorieusement le patrimoine de mon pays? N'est-ce pas un noble rôle que celui qui nous permettra d'y faire pénétrer de plus en plus notre civilisation, nos idées, le clair rayonnement de l'âme française? C'est, sur une bien plus vaste échelle et dans des conditions d'une complexité autrement riche et neuve, ce que j'avais, je veux dire : ce que M. Despeyron avait résolu de faire pour le littoral de Gascogne.

« Je serais heureux si je pouvais croire que vous ne jugez pas téméraire ou déplacé ce besoin que j'éprouve, dans ma solitude morale, de me confier ainsi à vous, à vous qui êtes de la race élue, supérieure aux faiblesses et aux vanités du monde. Daignerez-vous penser quel-

quefois, madame, à quelqu'un qui vous respecte et vous admire, et ne pas oublier entièrement

« Votre très respectueux et dévoué

« Pierre Esbros. »

Cette lettre laissa chez Constance Sabattet un prolongement indéfinissable. Indifférente aux flatteries vulgaires, elle acceptait sans déplaisir d'avoir inspiré à ce demi-étranger une part de sympathie toute spirituelle : car, malgré sa fidélité jalouse à ses compagnons, elle gardait un cœur trop vivant encore pour ne pouvoir y laisser place à des formes d'amitié nouvelle, surtout quand une grande différence d'âge et d'expérience lui permettait d'y associer un élément presque maternel. N'avait-elle pas senti s'éveiller en elle, pour Adrienne, toute une flore de sentiments dont elle n'eût pas soupçonné auparavant la complexe sensibilité? Elle montra cette lettre à Laugère, pour qui elle n'avait pas de secrets : il approuva fort les intentions du jeune homme et l'instinct délicat qui lui avait dicté ces lignes.

Une autre âme ne devait pas rester insensible à l'évocation de ce « beau ténébreux » : celle d'Adrienne. Fut-ce le vague des allusions, et en même temps la précision des jugements qui sollicitèrent sa curiosité ; fut-ce ce mystère dont s'enveloppent ceux qui partent, et dont on ne sait s'ils reviendront ; fut-ce l'inexplicable attrait dont résonnent certains noms? Pierre Esbros prit pour elle une existence à la fois imaginaire et réelle ; surtout lorsque, profitant d'un instant où on ne s'occupait pas d'elle, elle eut contemplé dans *l'Illustration* son portrait discerné sans peine, car il était bien impossible de le confondre avec le visage vulgaire et mafflu des deux

Despeyron! Cette image, dont le principal caractère était l'audace et la fierté, devait se fixer en elle et la poursuivre de cette obsession confuse que notre mémoire attache à certains ordres de faits ou à certaines qualités d'êtres, sans autre raison que de les sentir parés d'un charme obscur et d'un prestige inexplicable.

Pour Bréchart, pour Maraval, pour Mlle de Kervo, le souvenir de Pierre Esbros ne les avait intrigués que dans la mesure où il inquiétait l'avenir tranquille de la Maison-Blanche; il cessa donc de les occuper et s'effaça peu à peu.

Le printemps s'annonçait, une dentelle verte sortait des bourgeons dépliés; les après-midi devenaient chaudes : l'étang Bleu reflétait le soleil pris aux mailles d'un filet incandescent. Le pollen couleur de soufre des pins crevait et volait dans l'air; les pignes neuves tendaient leurs cônes verts et compacts. De petites bruyères blanches fleurirent. Il fit bon alors, par le serpentement vert de la haute dune ou par le chemin creux de la combe, d'aller jusqu'à la grande plage. Les pins peu à peu s'espaçaient, on marchait sur le « soutrage » que leurs aiguilles fanées amoncellent et l'on atteignait la pente des sables. Leurs vagues énormes et immobiles mamelonnaient un pays de cendre. Sur leur surface lisse, les pas marquaient comme dans la neige. On arrivait jusqu'au mur croulant de la dune côtière sans avoir pressenti l'Océan, sinon pas son grondement âpre ou son murmure berceur : brusquement, il s'étalait, courant en longs rouleaux blancs.

Adrienne, éblouie par la réverbération, mettait sa main au-dessus de ses yeux; elle éprouvait une griserie devant l'infini du ciel et l'infini de la mer; à perte de vue s'étendait la grève : un paysage élémentaire, immense et nu, que solennisait la sourde menace de cet

Océan, dont les hautes marées se traçaient par une ligne de varechs et de roseaux ou des épaves dont l'eau avait usé la couleur. Le ciel et la mer semblaient se confondre. On distinguait parfois, au large, la fumée d'un navire; et il semblait, à voir la monotonie des vagues déferlant sans trêve, l'aride sauvagerie des sables et le froid cristal du firmament, que la notion du temps fût abolie et qu'on pût rester là, à vivre immobile et sans pensée, des heures d'éternité.

XIV

L' « hôtel Soubeyre » dressait, sous les échafaudages, l'exhaussement de ses murs et les charpentes de son faîtage; on voyait s'agiter les ouvriers, fourmis blanches ou brunes. Adrienne, à qui Laugère avait prêté sa lorgnette, s'écria :

— Tiens, des soldats!

— Non, fit-il après examen, ce sont les pantalons rouges des pêcheurs et pêcheuses d'Ysclet. Que viennent-ils faire ici?

— L'odeur de l'absinthe les attire, répliqua M. Bréchart.

Non seulement les Soubeyre, malgré leur promesse à la conclusion du prêt, offraient souvent un coup de trop aux maçons et aux charpentiers ; mais le frère d'un cabaretier d'Ysclet, Bascloux, dit la Loupe, venait d'élever une baraque de planches et de torchis à cent mètres plus loin, dans un repli du lac; il y tenait une buvette. Des résiniers, le bouvier, Cotiche, le facteur, les ouvriers, par curiosité d'abord, puis par plaisir s'attablaient en plein air, devant les verres toujours remplis. Les

Soubeyre, furieux de cette concurrence déloyale, en accusaient l'entrepreneur Soubrac de Biarritz, le créateur des hideux petits chalets d'Ysclet-Plage. Jaloux sans doute de ce qu'ils ne s'étaient pas adressés à lui, ou ayant certaines idées de « derrière la tête », il avait dû se constituer le bailleur de fonds de Bascoux et participait sans doute aux bénéfices. Un dimanche, des chants avinés apportés par le vent s'étaient fait entendre. La « Colonie » en gardait un souvenir pénible.

— Pourtant Pierre Esbros et Despeyron ne sont plus là, murmurait Mme Sabattet.

Maraval dit :

— Leurs idées ont pris corps.

— Il faudrait intervenir, reprit le colonel, et couper court.

— Mais comment?

— Le tapage public est interdit; et il y a une loi sur l'ivresse.

— Mais garde champêtre, maires et préfets se gardent bien de l'évoquer. L'ombre redoutable du député ou du sénateur protège le marchand de vin, dit Maraval, qui, en sa qualité de médecin, savait mieux que personne les dangers croissants de l'alcoolisme, le péril national dont la France souffre et mourra peut-être, si on n'enraye pas le fléau, avec son cortège de dégénérescences et de crimes.

— Les Soubeyre entendraient encore raison, dit Mme Sabattet; on ne peut leur faire grand blâme de stimuler le travail de leurs ouvriers.

— Avec l'alcool qui leur casse les jambes, dit Bréchart.

— L'hôtel achevé, ils s'en iront.

— La mauvaise habitude sera prise, répliqua le colonel; le pire qui puisse arriver, c'est que l'étang

Bleu devienne un centre d'excursions et de promenades populaires. Le jour où à Géglosse un voiturier ingénieux organisera un service de va-et-vient entre le petit train et l'hôtel Soubeyre, — ajoutez-y un peu de réclame verbale ou même de publicité dans les feuilles locales, — et ce n'est pas un ou deux cabarets seulement qui entacheront ce pays...

Laugère proposa :

— Il faudrait sonder ce Bascoux; qui sait si une offre d'argent?...

— Non, dit Maraval, il nous ferait chanter!

— Mais le maire, dit le colonel, pourquoi lui a-t-il permis de s'installer? L'abbé Hourcade, qui est au mieux avec lui, a dû cependant lui signaler le danger.

— Mon cher ami, dit Laugère, s'il faut en croire Narcisse, ou plutôt deviner à travers ses réticences, M. Vincens, homme faible et cacochyme, aurait les mains liées par Soubrac qui veut sa part des rives du lac afin d'y bâtir, non des chalets de bon goût comme le ferait Destribats, mais des cages à lapin et d'affreux petits cubes multicolores.

— Il serait étrange, dit Mme Sabattet, que nous dussions regretter que l'intervention de Despeyron et de Pierre Esbros ne se soit pas réalisée : eux, au moins, nous auraient protégés. Sur de bas intérêts de lucre et des convoitises grossières, que pourrons-nous?

— Je verrai le maire, dit le colonel.

— Tiens, fit Maraval, les pantalons rouges se réembarquent. Il y a loin d'ici à Ysclet : on ne les reverra pas de sitôt. Oh! Mais c'est une véritable manifestation : tous les ouvriers abandonnent le travail et se groupent pour assister à leur départ. Que de poignées de main! Que d'effusions! C'est touchant!

Il offrit la lorgnette à Mme Sabattet qui la repoussa.

— Merci, je ne suis pas curieuse de ce genre de spectacle.

Avec ensemble, les bateaux démarrèrent; on en comptait cinq et un couple dans chaque, hommes ou femmes, on ne savait, tant de loin ils se rssemblaient sous le maillot bleu sombre et la culotte rouge descendant jusqu'au genou. Des voix s'élevaient, traînantes et bizarres, en couplets empreints de cette tristesse propre aux chants populaires; Constance Sabattet et ses amis eussent apprécié une telle mélopée si elle ne s'était pas terminée en haro de clameurs et en rires brutaux.

— Ils ne rament pas vers le courant, dit Laugère, on dirait qu'ils viennent sur nous! Oui, ma foi!

— Pour peu qu'ils soient éméchés, dit Bréchart, il vaut mieux que notre amie rentre, et que vous la reconduisiez, Élie, avec cette enfant.

— Rentrons tous, dit Maraval, s'ils ont des intentions pacifiques, il est inutile de paraître les...

— Laissez-moi seul, dit Bréchart, s'ils ont quelque chose à nous dire, j'aviserai.

— Je reste avec vous, dit Laugère, pourquoi auraient-ils de mauvaises intentions?

Maraval reconduisit Constance Sabattet et Adrienne à la maison.

— C'est Rodko qui dirige la flottille, reprit Laugère; ces gaillards-là se servent sur le courant de coquilles de noix qui ne tiendraient pas la mer; ce sont des caisses à bords plats plutôt que des canots : mais... oui... je n'ai pas la berlue, c'est une femme, et même une belle femme, qui rame pour Rodko! Elle se retourne... Parbleu! C'est cette Iane que la justice... N'avons-nous pas su qu'elle avait bénéficié d'un non-lieu?... Rodko avait raison de dire que Despeyron la tirerait de prison.

— Peuh! les jurés l'auraient peut-être acquittée :

nous devenons tellement sentimentaux, dit le colonel, étouffer un nouveau-né dans le sable : bagatelle!

— Quelle brute splendide que cette fille!... murmura Laugère. On dirait une Salomé barbare! Elle a l'air de la reine de la tribu, comme Rodko en est le roi.

— Ils ont la mine, surtout, passablement patibulaire! déclara le colonel.

D'un élan égal, les rames courtes s'abaissaient et se relevaient; déployés en ligne de bataille, quatre canots arrivaient de front; le cinquième, celui de Rodko et de sa maîtresse, les précédait. Lui se tenait debout. Laugère et Bréchart le virent sourire, montrant ses dents de loup et écarquillant des yeux fourbes... Ils « nageaient » droit vers le ponton. Le colonel se retourna : silencieusement Iribarne venait de se placer derrière lui, accompagné de Janus qui grondait.

— Paix, Janus! dit Bréchart. Il ne fallait pas te déranger, Pierre.

Le serviteur ne répondit rien; il savait ce qu'il faisait et faisait ce qu'il voulait. La tribu d'Ysclet à ses yeux était le rebut des hommes, et il les croyait capables de tout.

— C'est vous, Rodko, qu'y a-t-il? cria Laugère.

— On veut vous parler, répondit le pêcheur.

— N'abordez pas ici, intima le colonel, c'est notre plage.

Rodko hésita, puis d'un geste large et dédaigneux indiqua aux quatre bateaux un pieu planté à quelque distance : le fond d'ailleurs y était bas et plus propice à l'accostage. Dans l'à-droite que firent les barques, on vit les faces boucanées de ceux qui les montaient; tignasses courtes des femmes, longues crinières des mâles, les vieux sans âge et les jeunes déjà flétris, semblables à des vieux. Il y avait là trois femmes et cinq hommes

dont un borgne à qui une mâchoire prognathe faisait un masque de bête menaçante.

Rodko dit un mot à sa compagne, qui donna un adroït coup de rame : avant qu'on eût pu s'y opposer, il sauta d'un bond sur le ponton et, saisissant au vol la corde armée d'un grappin que la femme lui jetait, s'amarra, comme pour une prise de possession du sol.

Bréchart allait se fâcher, et Iribarne faire respecter la volonté de son maître; quant à Janus, sur un geste, il eût pris l'assaillant à la gorge. Laugère intervint, d'un ton de calme reproche :

— Eh bien, Rodko, eh bien...

— Je ne fais point de mal, maugréa le pêcheur avec astuce, évitant de regarder M. Bréchart; si vous me voyez ici, m'sieur Laugère, c'est d'abord pour vous montrer que ce qu'on a dit sur Iane, c'était faux, puisque la voilà libre comme l'air, à cette heure.

La fille venait de s'élancer sur la berge; elle regarda Rodko d'un air de félin soumis, et dévisagea ensuite en souriant Laugère et le colonel. Celui-ci avec dégoût soutint le regard, et son expression fut si parlante que la belle Iane dut la première détourner les yeux : « Oui, pensa-t-il, voilà bien la meurtrière paisible, l'animale musclée et salace, la guenon de Nòd de l'Écriture. »

— Eh bien, dit Laugère, avec un sérieux triste, si sa conscience ne lui reproche rien, tant mieux pour elle! Que vouliez-vous encore, Rodko?

— C'est rapport aux canots à pétrole : j'ai dû arraisonner mes camarades. Ils ne voulaient rien entendre : mais si vous leur répétez ce que vous m'avez dit, ils voudront bien aller pêcher au large.

— Soit, dit Laugère, appelez-les.

— Va, Pierre, emmène Janus, ordonna le colonel tenant à marquer que six hommes, — il ne comptait pas

les femmes, cependant robustes, — ne lui faisaient pas peur.

Iribarne s'éloigna à regret, tirant par le collier Janus qui grondait.

— Il mord, votre chien? demanda Rodko ironique.

— Si vous voulez en tâter, mon garçon, dit le colonel, vous n'avez qu'à atterrir ici sans permission!

Rodko eut une singulière torsion de bouche, où le défi hargneux déguisait l'embarras; lui aussi sentait peser sur lui, bien qu'il la bravât, l'autorité de M. Bréchart. Aussi fut-ce à Laugère qu'il s'adressa :

— Parlez-leur, m'sieur.

Silencieuse, la tribu aux jambes nues s'était approchée sur le sable : elle formait un demi-cercle oppresseur autour d'eux. Tandis que Laugère, avec une bonne volonté un peu nerveuse, exposait l'organisation de la pêche, telle que ses amis et lui l'entendaient, M. Bréchart étudiait ces visages marqués par tous les stigmates du vice et de la misère. A côté du borgne prognathe, qui semblait le second de Rodko, se tenait un long et maigre gaillard au museau de brochet, dont les lèvres, les paupières et les narines palpitaient régulièrement comme les ouïes des poissons. Une des femmes, aux cheveux ras et blancs, semblait, ravinée de rides, avec des yeux et un sourire extraordinairement jeunes, une échappée du sabbat; une autre, huileuse et de peau sombre, semblait née de l'amour fantastique d'un phoque et d'une gitane. Tous écoutaient Laugère avec une attention rusée, méfiante chez le borgne, hébétée chez d'autres. Après d'assez longs palabres où M. Bréchart intervint, ils firent entendre qu'ils consentaient, et Rodko, leur porte-voix, déclara solennellement :

— C'est chose entendue! Nous causerons avec vous, quand vous voudrez, des arrangements à prendre : reste

à espérer qu'avec les machines à pétrole nous prendrons plus de poisson que dans nos vieilles barques.

Des rires orgueilleux et narquois l'approuvèrent. Rendez-vous fut pris à la mairie d'Ysclet, pour signer l'acte : Laugère et Bréchart voulant, par un relatif apparat, impressionner cette gent paresseuse et indocile.

— A vous revoir, dit Rodko avec un salut théâtral, et tandis que pêcheurs et pêcheuses se bousculant couraient aux bateaux, il remit le pied sur le ponton et embarqua, sans s'occuper d'Iane qui, décrochant le grappin, sauta à son tour et saisit les rames.

Laugère, secrètement humilié, le colonel, assombri, virent la flottille défiler à la queue-leu-leu, en silence, Rodko seul debout, à l'avant. Quand ils se furent éloignés, ils entonnèrent le même chant qu'à leur venue, suivi des mêmes clameurs et des mêmes rires agressifs; puis le silence, un silence impressionnant, tomba sur le lac et remplit le paysage.

Avril et mai resplendirent. Un jour on cessa d'entendre les derniers coups de marteau donnés dans l'hôtel Soubeyre. Il brillait au soleil de l'éclat de ses vitres et du ton grenat tout neuf des volets. Les peintres retirèrent enfin leurs échelles. Comme s'il n'eût attendu que ce moment pour plier bagage, Boscoux la Loupe ferma sa cahute et s'en fut, ayant chargé sur un haquet ses paniers de bouteilles. Le manque de clients décidait de ce départ que les démarches du colonel n'avaient pu obtenir. Les Soubeyre, du coup, redevinrent souples et empressés :

— Il faut bien, dit Honorine, que l'ouvrier boive un peu, sans ça le travail lui paraîtrait trop dur!

Et Narcisse renchérissait :

— Ce n'est pas chez nous, bien sûr, mais chez *l'autre*, qu'ils allaient se soûler!...

Les hôtes de la Maison-Blanche purent croire à une alerte sans lendemain. On ne vit plus reparaître les pantalons rouges de la tribu. Laugère avait échangé avec Rodko, le borgne prognathe et l'homme à tête de brochet des signatures; mais il eut la mortification de les voir se couvrir d'un représentant, le sieur Arcomie, homme d'affaires, ancien premier clerc de notaire à Toulouse, et sur qui couraient de louches histoires.

Bellâtre gras, des bagues au doigt, une cravate sang de bœuf au cou, il courait en auto de Dax à Bayonne, un jour à Mont-de-Marsan, le lendemain à Saint-Jean-de-Luz, toujours affairé, riche, disait-on, très coureur et collectionnant les conquêtes faciles. La belle Iane l'avait fort allumé, et c'est pour les beaux yeux de la drôlesse qu'il prenait en mains les intérêts de la tribu. Pour en finir, Laugère avait accordé de nouvelles concessions : cet homme de si haute valeur manquait de sens pratique. Toutes les entreprises aventureuses de la « Colonie », tous les bienfaits mal placés lui revenaient de droit. Mais ses amis, à son retour, évitèrent de le décourager. Puisque les pêcheurs consentaient à travailler, il n'y avait plus qu'à leur fournir les canots à pétrole. Laugère à cet effet s'entendit avec des constructeurs de Bordeaux.

Juin amena de rayonnantes journées chaudes; Mme Sabattet allait mieux; on la vit, dans la roseraie, soufrer les jeunes pousses et retirer les gourmands. Adrienne s'était enfin acclimatée. Elle voyait revenir ses forces et sa gaieté. Elle aussi participait au travail de la sève, des feuilles, des fleurs, des fruits : elle se dépouillait de sa terne enveloppe. Son jeune corps avait perdu sa gaucherie de pensionnaire; sa maigreur s'étoffait, un sang neuf animait la pulpe délicate de ses traits.

Ses trois « oncles » s'occupaient maintenant de la

faire travailler, par séances courtes, et d'après un plan d'éducation qui, évitant les notions fragmentées et inutiles, mettrait en son cerveau de l'ordre et de la clarté. Maraval, du premier coup, guidé par son instinct scientifique, avait su éveiller la curiosité d'Adrienne, intéresser sa réflexion. Ce ne fut pas sans une vague crainte qu'elle commença les leçons d'arithmétique et de géographie que le colonel lui donnait, à l'aide du tableau noir et de la craie, faisant appel à la mémoire combinée des yeux et de la main; mais cette crainte même donnait de la saveur à l'heure passée ensemble, et une simple approbation la faisait rougir de plaisir. Guy Laugère, d'abord trop plein de son sujet, prompt à s'échapper en digressions, se restreignit à écrire des résumés qu'il commentait ensuite et qui, reproduits par elle, lui apprenaient en même temps à bien écrire. Les progrès d'Adrienne s'accentuèrent. Elle suivait, grâce à Mlle de Kervo et à Françoise, des cours pratiques de ménage. Adoptée par tous, elle avait pris son rang, tenait sa petite place; elle gravitait elle aussi, tournée avec une gratitude tendre, vers le beau visage de Constance Sabattet.

XV

Journal d'Adrienne Curzal.

« 15 août 1901.

« Dois-je relater mes pensées sur ce bel album à fermoir que marraine m'a donné en me conseillant d'y copier les phrases qui m'auraient le plus frappée dans

mes lectures? Elle m'a dit : « Ce sera votre bréviaire « intime : n'y mettez que ce qui vous semblera beau. » Comment ai-je l'audace d'y risquer mes griffonnages, alors que je ferais mieux d'y relire des vers de Victor Hugo, une réflexion de Michelet, une maxime d'Épictète, une page de Loti et d'au res citations qui, si souvent, me font du bien à méditer et me redressent, quand la paresse ou la rêverie ou le spleen m'envahissent. Mais puis-je même prononcer ces mots misérables, quand j'ai le bonheur de vivre auprès d'êtres aussi supérieurs que marraine, ma tante Doro et mes oncles Guy, Élie et Mathieu?

« Avoue-le, Adrienne, si tu gâtes ce bel album de ta chétive prose, c'est parce qu'il te donne l'illusion d'un confident, parce qu'en tournant la clef de la petite serrure, tu as l'impression qu'il ne te trahira pas. Est-ce mal? Je me le suis demandé plus d'une fois... Je ne voudrais pas que marraine pût penser que je manque de confiance; aussi lui ai-je demandé la semaine dernière :

« — Me blâmeriez-vous, marraine chérie, si j'écrivais pour moi seule, sur l'album que vous m'avez donné, les idées qui me viendraient à l'esprit?

« Elle m'a regardée avec sa bonté habituelle :

« — Non, mon enfant, chacun de nous a droit à son jardin secret; c'est à nous d'y faire pousser et s'épanouir des fleurs qui sentent bon!

« Comme elle est jolie et délicate, cette réponse! Mais me délivre-t-elle de tout scrupule? Je ne sais trop, car ce que je confie à ce papier, ce ne sont pas les belles pensées d'autrui; c'est mon pauvre petit moi, qui n'est intéressant que pour moi; c'est ce que je voudrais et ce que je n'ose avouer en toute liberté à marraine, tant on a de mal, quand on a vécu pendant des années seule avec soi-même, à s'extérioriser. Quel mot prétentieux!

Tant pis! Il rend ce que je veux dire. Ce n'est pas de franchise que je manque, non, c'est d'un certain courage à me montrer telle que je suis. A parler des autres, j'ai peur de paraître indiscrète, et à parler de moi j'éprouve une timidité insurmontable. Puisque, comme dit marraine, chacun a droit à un jardin secret, voici le mien.

« Déjà l'été, et il y a un peu plus de sept mois que je vis ici en famille : je ne puis croire que le temps ait marché si vite. Tant de choses se sont écoulées et un tel changement s'est fait pour moi! Combien, les premiers mois, je me sentais dépaysée et perdue entre le couvent que je ne regrettais pas, et la Maison-Blanche que je n'aimais pas encore. Il est si difficile de connaître les personnes avec qui on est en rapports constants. J'ai eu l'impression de tomber de la lune, dans un milieu qui me faisait l'effet d'être à la fois très uni et très divergent. Comment exprimer cela? Il me semble que c'est par le cœur que ceux qui m'entourent tiennent ensemble, bien qu'ils aient des manières de voir très dissemblables.

« D'abord j'ai été très frappée de voir avec quelle politesse et quelle bonne grâce tous écoutaient l'avis de leur compagnon, même si ce n'était pas le leur. Ce qui m'a émue aussi, c'est la vénération que tante Doro et mes oncles ont pour marraine. J'ai été très étonnée de remarquer qu'elle ne pratique pas la religion comme mon oncle le colonel. Quand je vais avec lui à la messe le dimanche, c'est tantôt marraine, tantôt tante Doro qui nous accompagnent, ou à défaut d'elles oncle Élie ou oncle Guy. Mais aucun, malgré sa tenue parfaite, n'apporte, je le sens, la même ferveur que mon oncle Mathieu. Il est le seul aussi à parler de religion. On ne le contredit jamais, on l'écoute avec respect, mais j'ai

bien cru sentir à la longue que l'on ne partageait pas sa foi.

« Cela a été pour moi un grand étonnement, car je ne pensais pas qu'on pût faire le bien si on ne se pliait pas rigoureusement à tout ce que l'Église ordonne. Mon premier mouvement a été d'en ressentir du chagrin ; je me disais que cette tiédeur devait être coupable et je ne pouvais me l'expliquer. A la réflexion, je me suis dit que Dieu, qui est la Toute Justice et qui lit dans les cœurs, ne pourrait se montrer sévère envers des êtres aussi irréprochables que ceux qui exercent sur moi et autour de nous leur si grande bonté. Je me rendais compte qu'ils avaient une grande liberté d'esprit, puisqu'ils respectaient les sentiments intimes qu'ils pouvaient me supposer... N'ai-je donc plus la foi pour que je parle ainsi? Je ne l'ai plus avec la même adoration pour les divins mystères... Comme la tendresse que je vouais à sœur Agnès, ma piété s'est refroidie. D'abord, j'en ai éprouvé un grand tourment ; et puis j'ai considéré la sérénité de marraine et celle de ma tante Doro, la paix de conscience dont mes oncles Guy et Élie semblent jouir ; et j'ai pensé que puisqu'ils ne pouvaient mal faire, sans doute je n'étais pas coupable de ne plus croire comme auparavant, malgré l'exemple de conviction inébranlable que je sens chez mon oncle Mathieu et le respect que je porte à M. l'abbé Hourcade, mon confesseur.

« Un jour, j'ai demandé à marraine :

« — Croyez-vous qu'on aille en enfer si l'on ne remplit pas tous ses devoirs de religion?

« Elle a hésité à me répondre :

« — Pourquoi me demandez-vous cela?

« J'ai beaucoup rougi :

« — Parce que, sauf mon oncle Mathieu, personne

ici, si ce n'est Françoise et les Iribarne, ne les remplit complètement; seule avec mon oncle le colonel, j'ai communié à Pâques.

« Marraine m'a dit :

« — Ma chérie, j'ai pris l'engagement devant lui de ne jamais vous parler la première de ce sujet et de vous laisser former toute seule votre jugement.

« J'ai insisté :

« — Mais justement, marraine, j'ai besoin, pour le repos de mon esprit, que vous répondiez à ma question?

« — Puisque vous me demandez ce que je pense, je vous dirai que je ne crois pas à l'enfer.

« — Ni au paradis?

« — Ni au paradis non plus.

« J'ai été confondue par ces paroles et je me suis écriée étourdiment :

« — Mais alors quand vous faites le bien, vous n'avez pas l'espoir d'une récompense; vous ne faites pas le mal pour ne pas encourir un châtiment?

« Elle m'a regardée avec ses beaux yeux lumineux qui semblent savoir tant de choses, et n'a pu s'empêcher de sourire :

« — Est-ce que ce n'est pas mieux ainsi? Je crois que nous devons faire le bien pour nous-mêmes, et d'une façon désintéressée. Mais, Adrienne, je ne considère pas que ceux qui pensent autrement que moi, comme votre oncle Mathieu, soient du tout dans l'erreur. A mes yeux, cet ordre de vérités est inconnaissable; ceux qui croient sont heureux, parce qu'ils ont une certitude.

« — Mais s'ils se trompent?

« — Leur erreur est noble, et elle guide leur vie dans le devoir.

« — Mais vous aussi, marraine, vous vivez pour le devoir?

« — Chacun fait ce qu'il peut et chacun croit ce qu'il veut. La tolérance, mon enfant, est une des plus sûres vertus.

« — Mais si vous vous trompiez, marraine, s'il y avait un purgatoire et un enfer!

« — Ma chérie, espérez-vous résoudre en trois mots ce que depuis des siècles les plus grands philosophes n'ont pu éclaircir? Tout ce que je puis vous dire, c'est que je crois à l'harmonie du monde, je crois que les fins auxquelles l'univers tend sont justes, je crois que nous devons chercher la beauté, la bonté, la vérité, la justice sans nous flatter de les atteindre. La morale me sert de religion.

« Et elle a ajouté :

« — Ne vous pressez pas de décider sur ces graves matières : observez, méditez, lisez, instruisez-vous : votre conviction mûrira d'elle-même, à son heure.

« J'ai demandé :

« — Est-ce que vous priez? Est-ce que vous avez obtenu des grâces?

« Elle m'a répondu :

« — Non, je ne crois pas qu'un Dieu puisse condescendre à nos vœux et à nos instances. Selon moi, l'ordre de la nature s'oppose à une intervention qui serait un perpétuel miracle. Mais je vous le répète, Adrienne, je ne prétends pas avoir raison. Nous reparlerons de cela plus tard, voulez-vous?...

« J'ai cru comprendre qu'elle serait désolée de peiner mon oncle Mathieu et de paraître avoir manqué à l'impartialité qu'elle a promise. Cette délicatesse de sa part m'a beaucoup touchée.

« Il est aussi un ordre de préoccupations qui malgré moi me trouble, je pense souvent à ce que ma situation ici a d'exceptionnel et d'anormal. Sans doute la géné-

rosité de ma nouvelle famille suffirait à expliquer qu'ils aient adopté une orpheline; mais je pressens qu'il y a autre chose. On ne m'a jamais parlé de mon père, on m'a dit qu'il est mort alors que j'étais trop petite pour me souvenir de lui; mes souvenirs d'enfant sont vagues et ma mère y montre une figure presque toujours absente. Je me revois dans un appartement du quartier Pereire où j'occupais une petite chambre sur la cour, le plus souvent seule, avec un gros chat roux appelé Migri pour compagnie. Les servantes changeaient constamment et je ne devais aller ni au salon, ni à la salle à manger, ni dans la chambre de ma mère. Elle avait, elle, toujours l'air de sortir ou de rentrer, un chapeau sur les cheveux, une voilette qui sentait l'œillet sur sa figure que je trouvais à la fois charmante et glacée. Elle m'embrassait distraitement et à peine si je la revoyais de la journée. La servante m'emmenait jouer au parc Monceau, où je restais sagement assise sur une chaise; j'avais l'impression de ne pas ressembler aux autres enfants. Je me souviens que tantôt je portais une toilette neuve, et tantôt des robes trop courtes et du linge décousu. Il me semble que personne ne prenait soin de moi. J'étais encore très petite quand ma mère m'a conduite au couvent de Tours; c'est là que pour la première fois j'ai vu Mme Sabattet, que j'appelle marraine, bien qu'elle ne le soit pas plus que Mlle de Kervo n'est ma tante, et que le colonel, le docteur et M. Laugère ne sont mes oncles.

« Quels liens ont pu rapprocher dans le passé ma mère et marraine, visiblement si opposées de nature? C'est ce que je n'ai pu deviner. D'où vient l'intérêt que marraine m'a témoigné? Ce ne pouvait être par sympathie pour ma mère, et qu'avais-je, moi, pour mériter la sienne? J'ai toujours cru démêler, lors de ses visites

espacées, quelque chose d'actif et de réfléchi dans sa manière de suivre mon développement, et comme un plan arrêté qui faisait ressortir douloureusement pour moi l'indifférence de ma mère... Quand je pense à mon enfance, j'ai toujours froid au cœur.

« Combien d'idées folles me sont venues pour trouver un fil conducteur dans tout ce que je sentais de trouble et d'incertain autour de moi? Devais-je croire que ma mère n'était pas ma véritable mère? Je ne voudrais pas manquer de respect à sa mémoire, et cependant je me sens tellement plus attirée vers marraine. D'autre part, impossible de supposer que je puisse être sa fille; ce serait une imagination absurde. Dois-je croire qu'un de mes oncles me porte un intérêt motivé? Mais là encore, que d'invraisemblances! Que l'un d'eux soit mon père, je ne puis le croire; d'ailleurs seul mon oncle Élie n'a pas été marié, mais il n'est plus jeune du tout et certainement ce n'est pas, malgré l'affectueuse protection qu'il me témoigne, un sentiment paternel qu'il a pour moi. Que des liens de famille me rattachent à Mlle Dorothée, cela n'est pas non plus admissible. L'évidence est que cette famille d'amis qui m'a recueillie m'est étrangère. Alors, d'où viennent ces soins, ce dévouement particuliers? Je n'ai jamais osé reposer là-dessus de questions à marraine. Sans doute est-il des choses qu'à mon âge je ne puis comprendre. Cependant, je voudrais tant savoir!... Comme Psyché qui prit, malgré la défense, un flambeau pour contempler de nuit son époux et découvrir l'Amour, je voudrais, dussé-je me brûler les doigts avec la cire ardente, pénétrer ce qu'on me cache...

« L'amour, ai-je dit... Là encore, je devine un étrange mystère. L'amour, c'est le mot que confidentiellement prononçaient les grandes, au couvent. Et ce mot

ne s'appliquait pas à l'amour divin, mais à l'amour terrestre. Pourquoi est-ce que le souvenir de Pierre Esbros me poursuit? Il ne me connaît pas, je ne sais rien de lui; il est peu probable, si éloigné, que nos routes se rencontrent jamais. Je souhaiterais seulement que celui qui viendra lui ressemble. Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de visages plus fiers et plus séduisants que le sien. Mais à quoi vais-je songer? Adrienne, dont sœur Basilice, la maîtresse d'étude, disait que tu étais « partie en voyage » quand tu n'écoutais pas sa leçon, suivras-tu toujours la « folle du logis » ? Si peu que tu saches de la vie, ignores-tu que les jeunes filles pauvres sont rarement recherchées pour leurs beaux yeux, à supposer même que tu aies des beaux yeux? Ne te permets pas de vœux trop ambitieux, ma petite, et tâche, en attendant, de faire honneur à messieurs tes oncles et à leur enseignement; dis-toi aussi que pour les points de broderie, Mlle de Kervo n'est qu'à demi satisfaite et que tu dois étudier ta sonate, si tu veux que marraine te dise qu'elle est contente de toi, ce qui est ta meilleure récompense.

« Celui qui viendra, plus tard... je voudrais me l'imaginer. Sera-t-il blond ou brun, grand ou de taille moyenne; de quelle couleur seront ses yeux? Et sa voix, je suis si sensible au charme de la voix... Assez rêvassé, « Adrienne la romanesque », comme t'appelait par raillerie Mlle de Satenay, la cadette, cette rousse si moqueuse. Relis plutôt quelques-unes des belles pensées que ton album contient.

« Est-ce un avertissement? Je viens de le rouvrir au hasard et je tombe sur cette phrase des « Proverbes » de la Bible et que marraine citait l'autre fois : elle est émouvante, cette pensée, et je veux qu'elle me serve de règle :

« Garde ton cœur plus que toute autre chose qu'on « garde, car c'est de lui que procèdent les sources de la « vie... »

XVI

Trois années passèrent, tissées de joies et de peines inévitables, mais qui virent la Maison-Blanche conserver son recueillement immuable. La vie s'y déroulait harmonieuse et profonde, vouée aux mêmes pensées et aux mêmes occupations, purifiées d'idéal. La maladie de Mme Sabattet parut rester stationnaire; le docteur Fagalde en exprima sa satisfaction. Guy Laugère termina son grand ouvrage : l'*Organisation de la société moderne;* puis, constatant certaines lacunes et concevant de nouveaux développements, il se résolut à le refondre entièrement.

Mlle de Kervo avait souffert d'un zona cuisant. Et le colonel renonçait aux bains de mer, qu'hiver comme été il prenait à la pointe du jour dans la mer sauvage, depuis que, paralysé d'une crampe, il avait eu toutes les peines du monde à regagner la plage, dont les courants l'éloignaient. Iribarne vit arriver de Buenos-Ayres, à l'automne de la première année, la compagne et les enfants de son frère mort. On les avait, sur le désir de Mme Sabattet, hébergés quelques jours; l'impression n'avait pas été mauvaise, malgré l'allure un peu libre de Rosita Combrès. Les deux garçons, qui, au dire de Pierre, rappelaient trait pour trait leur père, semblaient deux vigoureux jeunes chiens, avec leurs cheveux noirs frisés, leur museau avancé, de grands yeux bruns et des dents blanches affamées; la fillette, Mercédès, était une

blonde gracieuse, déjà coquette. Iribarne avait décidé du sort de ses neveux. Jacques, l'aîné, qui avait quatorze ans, serait apprenti forgeron à Saint-Irénée et deviendrait mécanicien ; le cadet, Jean, apprenti menuisier aux grandes scieries de Magescq. Ainsi les garderait-il, point trop loin, sous sa coupe. Rosita Combrès, après avoir traduit avec exubérance sa gratitude envers le désintéressement des Iribarne, réalisa son ambition en prenant, à Bayonne, un petit commerce de fruits et primeurs d'Espagne, auquel sa fille l'aiderait. Gratiane, dont la jalousie injustifiée avait jeté un froid dans ses rapports avec sa belle-sœur de la main gauche, la vit partir sans regrets.

Mme Sabattet, à qui ces nuances n'avaient pas échappé, dit à M. Bréchart :

— Cette femme est encore assez belle et trop vivante pour ne pas se refaire un foyer. Pourvu que Pierre, en renonçant entièrement à l'héritage, n'ait pas à regretter de s'être montré si généreux.

Le colonel eut une de ces moues par lesquelles il refusait de se prononcer : cela regardait Iribarne, et s'il avait libéré sa conscience, n'était-ce pas l'essentiel?

Maraval, indulgent comme toujours, dit :

— Elle n'a pas l'air méchant, elle semble avoir une bonté facile...

— Qui, jointe au tempérament qu'annoncent ses œillades incendiaires, la mènera peut-être loin, dit Constance.

— Que les enfants tournent bien, dit Laugère, ce sont eux les plus intéressants !

— Nous aiderons notre brave Pierre dans sa tâche, dit Mme Sabattet .

A la fin du premier été, les trois canots à pétrole commandés par Laugère pour les pêcheurs arrivèrent

de Bordeaux, longeant la côte et conduits par des mécaniciens. Leur remise aux mains de Rodko, du borgne prognathe et de l'homme à tête de brochet, s'accompagna d'une certaine solennité, le jour de la fête du pays, avec le concours des autorités et de l'orphéon d'Ysclet : discours, pétards, réjouissances, applaudissements des baigneurs, nombreux cette année-là. La tribu pendant huit jours ne dessoûla point afin de consacrer cette date mémorable. Elle consentait enfin à prendre la mer, et les trois canots étaient revenus lourds à chavirer sous le poids d'une pêche miraculeuse. Stimulés par ce premier succès, Rodko et les siens étaient repartis et leurs premières sorties avaient été aussi heureuses; alors, se trouvant momentanément riches, ils avaient repris leur existence ancienne, aggravée d'orgies plus crapuleuses au cours desquelles l'homme à la tête de brochet se fit une mauvaise affaire en frappant du poing un douanier dans la figure. Coût : six mois de prison, et cette fois Despeyron n'eut pas « le bras assez long » pour intervenir. Le canot, inutilisé, fut détérioré par un coup de mer qui le jeta contre la jetée du petit port. Les deux autres équipes sortirent avec moins d'entrain, prétextant tantôt que le poisson s'effarouchait, tantôt qu'il manquait; ce n'est qu'à force d'instances qu'on obtint de Rodko et de son acolyte le borgne qu'ils consentiraient de temps en temps à utiliser ces canots rapides qui leur économisaient le temps et la fatigue, mais contre lesquels s'entêtaient leurs préventions de brutes.

— Des sabots à mécanique, répétait Rodko avec dédain, des sabots et pas autre chose!...

Laugère avait parlé contrats, engagements : il avait vu alors surgir, souriant, prêt à lancer assignations et huissiers, le défenseur de la tribu, l'agent d'affaires

Arcomie, qui, avec une nonchalance affectée, jouant l'homme du monde, répétait :

— Croyez-moi, monsieur Laugère, persuasion vaut mieux que contrainte. Vous n'obtiendrez rien que des ennuis si vous molestez mes clients; et tout mon bon vouloir conciliateur ne servirait à rien le jour où Rodko se fâcherait.

Laugère dut reconnaître la vérité de ce propos peu consolant; ses amis, qui avaient redouté son échec, se gardèrent de lui faire remarquer qu'en voulant moraliser par le bien-être les pêcheurs et les pêcheuses, il avait atteint le but contraire. Refrénés jadis par la misère et sobres faute d'argent, ils s'adonnaient plus furieusement à leurs instincts alcooliques, luxurieux et sauvages. La seconde année, les gendarmes intervinrent : deux camps s'étaient formés, et il y avait eu bataille; le borgne y reçut, sans qu'on pût découvrir l'agresseur, une bouteille cassée qui lui arracha la joue.

Le colonel eut lui aussi sa tristesse : son vieux cheval Maroc s'usait; il traîna avec une boiterie, puis devint cornard. M. Bréchart, qui le ménageait beaucoup, dut renoncer à ses services. Il n'eut pas le cœur de s'en séparer; Maroc, remplacé par une vigoureuse jument irlandaise, prit ses invalides et connut dans un enclos la douceur d'être au vert et de sentir le soleil réchauffer ses vieux membres. Il frémissait de plaisir quand son maître lui apportait un morceau de pain ou de sucre.

— Nous vieillissons tous deux, mon pauvre Maroc! disait le colonel en lui flattant l'encolure.

Un matin, Pierre trouva le cheval couché dans son box et déjà froid. M. Bréchart ne montra pas son chagrin, mais il en eut.

L'hôtel Soubeyre posséda la première année quelques clients inoffensifs : une famille d'Orthez avec les grands-

parents, les parents et quatre enfants en convalescence d'oreillons; gens timides et vieillots, tremblant pour leur santé, portant des foulards aux heures les plus chaudes, et ne s'éloignant pas de la petite plage sur laquelle, assis sur des pliants, ils restaient interminablement, exposant au soleil, qui ses rhumatismes, qui sa sciatique. L'an d'après, leur calme fut troublé par des Anglais aux gros rires et à l'indépendance tout insulaire, grands mangeurs, grands marcheurs qu'on rencontrait partout, sur les dunes, sur la plage et dans les pinèdes.

Bascoux la Loupe rouvrait pendant six mois sa cahute et versait l'apéritif, l'absinthe et le mêlé-cassis aux résiniers et aux ouvriers des nouvelles constructions. Car une société s'était constituée entre Destribats, l'entrepreneur de Bayonne, Soubrac, de Biarritz, et l'agent d'affaires Arcomie, pour faire connaître l'étang Bleu et y attirer du monde, en construisant des villas et une route autour du lac.

Ce fut pour la « Colonie » un coup rude autant qu'imprévu. Les explications et les doléances qu'apporta à la Maison-Blanche Destribats, firent comprendre aux solitaires que les « temps étaient venus ».

— Comment, disait Mme Sabattet à l'entrepreneur, géant grisonnant et d'assez bonne figure, malgré ses yeux rusés, et qui, gêné, tournait son béret entre ses doigts déformés d'ancien maçon, comment, vous en qui nous avions confiance, avez-vous pu vous mettre avec ce Soubrac et cet Arcomie?

— Eh oui, madame, bien sûr! C'est grand malheur que M. Despeyron soit au diable vert et n'ait pas gardé la haute main sur l'entreprise, car lui me l'aurait réservée. Mais voyez, j'ai eu de grosses pertes d'argent et des procès ruineux (un hôtel bâti par lui s'était

effondré, aux environs d'Anglet). Soubrac est riche, Arcomie est cousu de billets de banque; il a bien fallu que je marche avec eux.

— Mais comment le maire, qui ne devait traiter qu'avec vous, a-t-il consenti à aliéner le pourtour du lac en faveur de la société?

Le géant parut de plus en plus embarrassé :

— Soubrac est son cousin; le fils de M. Vincens a fait faillite à Paris; pour le sauver, Soubrac a prêté de l'argent; il se rembourse, voyez-vous.

— Mais Arcomie, dit Laugère, et dans son ton perça quelque rancune, où prend-il donc l'argent qu'il vous apporte?

Le géant cligna de l'œil, avec un sourire où l'admiration primait l'hostilité :

— Arcomie sait s'en faire confier : ah! il est malin, celui-là!

Destribats avait ajouté, d'un haussement d'épaules un peu brusque :

— Et puis, qu'est-ce que vous voulez! C'est comme ça... Alors vous ne voulez pas profiter de notre offre d'acheter des terrains?

— Non, dit Mme Sabattet, ce que nous avons nous suffit.

— Eh oui, dit l'entrepreneur, mais vous seriez peut-être bien aises, des fois, qu'on ne bâtisse pas trop près de chez vous? Et j'avais décidé Soubrac à vous faire une grande faveur en vous laissant à un franc le mètre carré.

— Nous n'avions payé il y a huit ans que vingt-cinq centimes, dit doucement Maraval.

Il se représentait, comme les autres, la mâchoire de dogue, les petits yeux porcins de Soubrac, le bizarre mufle carnassier que cette double expression lui faisait :

et il évoquait aussi Arcomie, toujours souriant, bouffi comme un mal blanc, du haut de sa cravate ponceau.

Destribats avait un petit ricanement, l'entrepreneur reparaissait :

— Un franc parce que c'est vous, mais dans trois mois, ce sera deux francs le mètre, et, n'ayez pas peur, nous arriverons vite à le vendre cinq francs et plus !

Il s'en allait d'un pas lourd et mou de pachyderme.

— Voilà donc les ennemis de notre repos ! avait dit Mme Sabattet désolée.

Que la spéculation, le lucre vulgaire, car ce n'étaient même plus les grands travaux d'utilité générale que s'était proposés Pierre Esbros, vinssent enlaidir et vulgariser ce paradis, c'était une épreuve amère pour ces êtres qui n'avaient pratiqué que le désintéressement et qui n'employaient leur argent qu'à soulager les douleurs et les misères.

— Il est dit, conclut Mme Sabattet avec un sourire mélancolique, que nous regretterons Pierre Esbros.

— Et même Despeyron, dit Laugère.

Bientôt trois maisons s'élevèrent sur les bords de l'eau, l'une destinée à un ingénieur de Paris, les deux autres à des locataires éventuels. Grâce au goût de Destribats, ces constructions ne déparaient pas la vue. Mais déjà Soubrac allait bâtir au nord du lac deux bicoques dans le genre de celles qui enlaidissaient si affreusement Ysclet-Plage. Une compagnie électrique éclairerait bientôt Géglosse et le lac d'Osques. Un cabaret nouveau s'ouvrit et disputa aux Soubeyre exaspérés leur clientèle : il possédait un jeu de tonneau, de boules, et un phonographe dont les refrains d'opérette le dimanche, quand le vent portait, venaient mourir jusque sur la plage de la Maison-Blanche.

Les « messieurs » et Mme Constance, ainsi que les

appelait Honorine Soubeyre, en les désignant comme des originaux à la curiosité bavarde de leurs voyageurs, les messieurs et Mme Constance avaient du moins, pour les consoler de cette invasion progressive, un grand bonheur : ils voyaient Adrienne dépasser leurs espérances.

Ils s'en félicitaient sans orgueil, mais avec un attendrissement grave et plein de douceur :

— Vous voyez, Constance, disait Laugère, vous avez bien fait d'écouter votre cœur : la place d'Adrienne était ici.

— Elle s'est fait aimer de tout le monde, renchérit Mlle de Kervo.

— C'est votre œuvre, mes amis, répondit Constance émue, c'est vous qui jour à jour avez façonné son esprit : que ne vous doit-elle pas? Que d'horizons vous avez déployés devant elle : l'enseignement du passé, les vues sur l'avenir; sans avoir suivi la filière des classes, sans examens, elle est assez instruite, s'entend au ménage, aime les livres, la musique et la nature.

— Vous y avez contribué plus que nous tous, dit Maraval.

M. Bréchart murmura :

— Mais elle n'a plus la foi. Oh! je ne vous en accuse pas, mon amie, ni vous, Élie, Guy, ni vous, Mlle Dorothée : vous avez tenu notre pacte; mais elle a respiré, malgré tout, un autre air, d'autres idées que celles du couvent.

— Mon cher Mathieu, dit Mme Sabattet, si cette force que donne la foi lui manque, votre exemple et le nôtre lui en donneront peut-être une autre. Adrienne a le sens du devoir, du bien, du juste.

Le colonel secoua la tête, il n'était pas convaincu. Mais il reconnaissait que l'éducation de la jeune fille

avait porté, sur tous les autres points, de bons fruits...

— Qui sait, dit Maraval, répondant au vœu secret de tous, si notre expérience ne lui servira pas? Que peut-elle souhaiter de mieux qu'une existence paisible, loin des vanités et des tentations du monde?

Bréchart, qui jugeait qu'on n'avait peut-être pas réussi à sarcler dans le cœur d'Adrienne le romanesque, la fleur obstinée et vivace, dit :

— L'expérience, mon ami, reste incommunicable. On l'achète très cher et on ne la transmet pas : c'est une monnaie sans valeur. Mais je me loue pleinement, ainsi que vous, d'avoir accueilli Adrienne comme notre enfant.

Oui, ils pouvaient se réjouir : ils avaient créé une intelligence, développé un libre corps, donné la santé morale à ce clair et charmant visage. Adrienne, avec sa grâce de jeune nymphe à la fois rustique et raffinée, possédait, sous sa réserve et des silences qu'elle ne parvenait pas à vaincre, une âme digne de la leur.

Elle avait dix-huit ans. Déjà! Et elle était désirable.

QUATRIÈME PARTIE

XVII

Cet été-là fut particulièrement chaud. On entendait craquer les aiguilles de pins; les « pignons », cuits de sécheresse, tombaient sur le sol comme des fruits mûrs. Il ne soufflait un peu de fraîcheur qu'à l'aube et les nuits même étaient tièdes. Tout le jour, la touffeur de la lande donnait l'impression d'un incendie couvant à ras du sol. Accablés, les résiniers qui entaillent au « hapchot » les troncs et recueillent dans des pots de terre la résine coulant des longues blessures fraîches, dormaient sous les arbres, affalés.

L'étang Bleu, irisé de tous les bleus, s'illuminait en féerie changeante. Certains jours, l'eau était si calme qu'on voyait s'y doubler, inversés, les pins et les sûriers, l'hôtel Soubeyre et les villas neuves. Au sud, là où s'amorce le courant, Soubrac bâtissait un hôtel qui jouirait du confort moderne. Les Soubeyre pâlissaient à cette menace. Cependant leurs affaires, pendant les vacances, prospéraient : une clientèle se formait. Un photographe avait pris des vues du lac, et l'on vendait à Géglosse des cartes postales représentant leur hôtel sur deux faces : lac et forêt. Ils attiraient, par des fournis-

seurs intéressés, des baigneurs d'Ysclet; on venait en excursion déjeuner chez eux, se baigner dans le lac. Ils avaient acheté une carriole et deux mules, construisaient un garage pour les automobiles de passage. Ils voulaient s'élargir en achetant du terrain.

Deux servantes trimaient à leur service, et le gnome aux yeux malins, Thomassou, le fils de Mme Jacolle, la préposée à la gare de Géglosse. Honorine, toujours impérieuse et aussi vive de geste et de langage, portait des corsages de couleur et des bas de fil d'Écosse; un sautoir d'or descendait de son cou sur sa gorge rebondie. Cet air de patronne endimanchée contrastait avec la simplicité de Narcisse, resté fidèle à sa vieille veste de lainage bleu et les pieds nus dans des sabots. Elle s'occupait des clients de l'hôtel, lui de la buvette où, sous une tonnelle de lattes, les petites gens s'arrêtaient pour boire.

La conduite de Martine, chez les sœurs de Saint-Onuphre, avait fini par leur donner satisfaction, après des premiers mois terribles. Elle ressemblait, disait la sœur Saint-Paul, à un chat enfermé dans un sac; ses révoltes scandalisaient l'ouvroir, au point qu'on la menaça de renvoi. Un jour, s'étant sauvée, elle marchait à pied toute une nuit jusqu'à Mont-de-Marsan d'où la gendarmerie l'avait ramenée. Honorine en faillit faire une maladie. Une autre fois elle avait voulu mettre le feu au dortoir, par vengeance contre une camarade. Peu à peu cependant, elle s'était assouplie. On lui avait inculqué un maintien convenable, une piété apparente, et la façon de tenir ses yeux baissés avec modestie. On ne voyait plus traces du démon, et on pouvait la croire exorcisée.

Les Soubeyre parlaient d'elle avec une négligence où perçait leur orgueil, car elle était devenue très jolie...

— Té, ça va! répondait Honorine aux questions. Elle est grandette à présent, et bien raisonnable!

Bien que l'éducation de Martine ne leur coûtât rien, elle et son mari s'avisèrent qu'elle leur économiserait, par sa présence, la seconde servante, qui était lente à l'ouvrage.

Mme Sabattet avait dit :

— Vous ne redoutez pas de la replacer dans ses anciennes conditions de vie? Ne vaudrait-il pas mieux, puisqu'elle est devenue une bonne couturière, lui chercher un emploi à Dax ou à Bayonne?

— Jésus-Marie! avait répondu Honorine, vous ne voudriez pas que nous nous séparions toujours de notre enfant!

— Alors, mariez-la bientôt; dans deux ans elle pourra très bien, forte et vigoureuse comme elle est, supporter les fatigues de la maternité.

Sans enthousiasme, Honorine répondait :

— Si elle trouve épouseur qui en vaille la peine! On a le temps, pas vrai?

C'est ainsi que Martine, à ces dernières vacances, revint chez ses parents. Mais elle ne se plut à aider sa mère ni à la cuisine, ni aux soins ménagers. Elle libellait les notes des voyageurs, en leur coulant des œillades et des sourires, d'un air innocent.

Déçue, Honorine la chargea de l'entretien du linge; mais cela ne prit qu'un temps. Bien souvent, Martine rêveuse laissait tomber son aiguille; elle regardait alors le lac, s'intéressait aux promeneurs; parfois, sous prétexte de surveiller la servante, elle entrait dans les chambres, fouillait le linge des dames dans les armoires, respirait leurs flacons d'odeur, s'en versait une goutte dans la paume des mains, se regardait aux miroirs, puis, de nouveau rassise sur sa chaise et une serviette à

ourler sur les genoux, elle bâillait d'ennui, à mourir. Sous sa dissimulation de sagesse, des expressions équivoques sortaient, comme une bouffée d'orage, de ses traits séduisants. Au bout de quelques mois, son allure s'émancipa et l'on vit ses vêtements s'adapter à sa démarche et coller expressivement sur son corps. De l'ancienne Martine, véritable petite bohémienne, de la pensionnaire étriquée et façonnée à la règle par l'ouvroir, naissait un être composite, à la fois vif et retenu, éteint ou brillant selon la minute, et qui de ce contraste tirait un charme irritant.

Arcomie, qu'on voyait souvent arriver dans une minuscule auto-baignoire, ne se montra pas insensible; mais elle le jugea déplaisant; et d'ailleurs, il ne courtisait les filles que pour le mauvais motif.

Un jour, elle déclara que ce n'était pas la peine de lui avoir fait apprendre un métier si elle ne l'exerçait pas. Elle voulait échapper à la surveillance familiale; grâce à la protection de Mme Sabattet, elle put faire des journées de couture, chez la femme du maire à Géglosse, chez la mère du lieutenant de gendarmerie à Saint-Irénée. En ce moment elle travaillait à la Maison-Blanche, sous la direction de Mlle de Kervo.

On l'y avait bien reçue : Laugère, confiant comme toujours, la déclarant tout à fait changée à son avantage; Mme Sabattet, qui voyait en elle une de ses bonnes œuvres, essayait de l'induire en confiance et restait surprise par cette âme mouvante qui se dérobait dans le silence.

M. Bréchart seul n'augurait pas bien de cette attitude. Depuis la mort de son vieux cheval d'armes, il restait taciturne et absorbé; son visage rude se renfrognait encore malgré l'évident effort qu'il faisait pour rester au diapason de sérénité aimable de la « Colonie ». La crise

chez lui remontait à plus haut : il n'avait pu complètement approuver l'éducation d'Adrienne; il souffrait, plus qu'il ne le laissait voir, de ce qu'elle inclinait à une certaine liberté d'esprit et semblait s'éloigner de la foi rigoureuse où, de plus en plus, il s'enfonçait avec une piété rongée par le scrupule. Sûr de détenir la vérité, il ne se consolait pas de l'aveuglement de son entourage et en voulait comme d'une trahison à Adrienne, la plus jeune et celle qui aurait dû être la plus docile. S'il admettait que ses vieux amis justifiassent, par leurs mérites et leurs vertus, la clémence du Dieu terrible à l'heure du Jugement, il tremblait pour l'avenir d'une jeune fille à qui manquerait ce frein indispensable : la croyance.

Son amertume s'augmentait à son propre examen de conscience. Convaincu que la grâce seule sauve la créature, M. Bréchart subissait les affres dont fut bourrelé un Pascal, et tous ceux que le principe de la grâce suspendit par un fil, anxieux et terrifiés, au-dessus de l'abîme. Depuis des années, Mathieu Bréchart ne faisait plus de sa vie qu'une préparation à la mort. Pour obtenir du divin Juge le pardon de ses fautes, il multipliait les oraisons et les mortifications. Ne pouvant augmenter ses aumônes, il se retranchait le superflu et presque le nécessaire; il portait la nuit un cilice. Ces austérités ne l'apaisaient pas. Toujours l'obsédait l'accablante menace : serait-il séparé de l'ivraie comme le bon grain, serait-il des élus et non des réprouvés?

Ce jour-là, Martine, dans la lingerie, piquait des torchons à la machine; la porte s'ouvrit, Adrienne venait coudre à côté d'elle. Les deux jeunes filles se sourirent, mais d'un sourire bien différent : celui d'Adrienne exprimait une cordialité simple; celui de Martine, bien qu'onctueux, la méfiance et la jalousie, faute de savoir préciser

des sentiments qui oscillaient entre la sympathie et une animosité confuses. La vue et la présence d'Adrienne éveillaient en elle des aspirations inassouvies, le regret de ne pas être, comme elle, choyée, riche sans doute, promise à un avenir agréable. Martine lui en voulait aussi de paraître heureuse et de l'être, alors qu'elle avait envie de crier le dégoût et la lassitude qui lui noyaient le cœur.

— Eh bien, Martine? dit la jeune fille en voyant sa compagne immobile et regardant sans la voir l'étoffe qu'elle piquait.

L'autre eut un petit sursaut, et le ronron rapide de la machine à coudre bourdonna dans la pièce :

— A quoi pensiez-vous donc?

Elle ne répondit pas tout de suite; puis, mollement :

— Sait-on?... à des choses...

— Mais encore?

— Vous tenez à le savoir?

— A moins que vous ne préfériez ne rien me dire.

Martine hésita entre ses bonnes dispositions et ses mauvaises, et se refermant :

— Je n'ai pas l'habitude de raconter ce que je sens.

— Oui, dit Adrienne, n'est-ce pas, c'est difficile? On voudrait, on ne sait, on n'ose...

Toujours sur le qui-vive, mais avec plus de bonne grâce, Martine dit :

— Mais vous, est-ce que vous ne désirez rien d'autre?

— D'autre, quoi?

— Eh bien, que votre existence d'à présent? Moi, je voudrais sortir de ma peau comme les couleuvres; je voudrais laisser père, mère, mes vieux habits, mes vieilles idées, toute la défroque, quoi, et partir!

— Partir pour où?

— Partir!...

Sur ce mot, qu'elle accentua âprement, Martine se tut et, après avoir tiré l'étoffe, elle coupa le fil, d'un petit coup de ciseau si sec qu'elle sembla trancher du coup la trame de sa vie présente.

Adrienne la contempla avec une attention pensive : ces mots, chez elle, répondaient à d'obscures sollicitations de l'inconnu vers l'au delà du lieu et du moment. Sans doute elle ne pouvait désirer un bonheur plus grand que celui dont elle jouissait; et cependant elle pressentait bien que son existence ne s'écoulerait pas toujours semblable : quelqu'un viendrait... il se produirait un événement... Certes, il lui serait doux de ne pas quitter sa marraine, ses oncles, sa tante Doro; cependant l'idée qu'il ne lui arriverait jamais rien l'eût épouvantée.

Elle n'était plus l'adolescente ingénue qui notait ses impressions sur l'album à fermoir, et l'image de Pierre Esbros s'effaçait de sa mémoire; même en la revoyant par hasard, comme elle rangeait sur un rayon de la bibliothèque du salon de vieux numéros de *l'Illustration*, le portrait lui avait semblé lointain, ainsi que les fleurs sèches des herbiers de l'oncle Élie qu'elle l'aidait à classer; la forme persiste, mais vide; la couleur s'est atténuée, le parfum s'évapore.

Elle dit à Martine, dont la lourde chevelure rousse reprenait les anciens frisons et dont la nuque vigoureuse se penchait sur les mouchoirs qu'elle s'était mise à marquer :

— Vous n'avez que seize ans pourtant, Martine?...

L'autre releva la tête, comme si une mouche l'eût piquée :

— Et alors, croyez-vous que toutes les filles n'ont pas le même âge? La malice leur vient plus tôt qu'aux garçons, allez!

Adrienne la considéra si formée, si femme déjà et la pressentit plus avertie qu'elle-même de la réalité :

— Qu'est-ce que vous rèvez donc, Martine?

L'enfant répondit, comme tout à l'heure.

— Sait-on?... Des choses... Tenez, je voudrais aller à Paris, voir les gens, les lumières, les magasins, entendre les voitures, me perdre au milieu de la foule... et puis que l'*on* me parle, que l'*on* me prenne par la main, et que je suive la voix qui me parle, parce que de la suivre ça serait plus fort que moi; tenez! mon cœur bat quand j'y pense.

— On vous prendrait par la main? Qui : on?

Martine regardait dans le vague, sans répondre. Adrienne demanda, doucement :

— Vous n'aimez donc plus ce coin de terre où vous êtes née?

Martine lui jeta un regard de souffrance irritée :

— Autrefois, j'aimais tant ce pays!... En ai-je fait des escapades!... Je me coulais entre les brandes et les genêts, je mangeais les mûres quand j'avais faim et soif, ou bien je me blottissais dans la fourche d'un vieux corcier, qui trempe ses racines au bord du lac, et j'y restais des heures, les pieds dans l'eau. On disait alors que j'étais une sauvagesse; c'était vrai, et peut-être bien que c'était là mon vrai caractère. Mais on me l'a changé, alors je ne sais plus... J'avais des goûts de la campagne, à présent j'ai des goûts de la ville; mais pas Mont-de-Marsan, pas même Bordeaux qu'on dit si grand : Paris, oui, Paris, parce que là, personne ne me retrouverait plus!

— Et vous n'auriez pas peur?

Martine haussa légèrement les épaules et s'absorba dans son travail. Adrienne éprouvait un léger trouble devant cette nature qui la déroutait, l'attirait cependant par l'obscur tourment auquel elle la sentait en proie. L'aurait-on vraiment, en voulant l'adapter aux nécsssités

de l'éducation, si bien dépaysée qu'elle ne se retrouvait plus, en désaccord entre son passé, le présent ingrat et un avenir plein d'embûches?...

— Bon, fit Adrienne d'un gentil ton d'aînée, cela s'arrangera... Un jour un brave garçon vous demandera en mariage, et vous vivrez avec lui paisible avec de beaux enfants sur vos genoux...

Martine secoua la tête :

— Ce n'est pas mon lot, mademoiselle; ce sera bien sûr le vôtre; mais pour moi, j'ai le pressentiment que ça finira mal!

Et elle ne voulut plus rien dire.

XVIII

Maraval, qui allait à bicyclette porter à la poste de Géglosse le courrier, alourdi par la correspondance de l'hospice de Montrouge et de la fondation des filles-mères, venait de demander à Laugère ses commissions et frappait à la porte de Mathieu Bréchart.

Il le trouva, l'air las, un livre pieux en mains, dans cette chambre nue et blanche, qui le touchait et l'attristait toujours, comme le signe d'un renoncement complet aux joies, même modestes, de l'intérieur organisé selon le plaisir des yeux et la commodité du travail. A lui, Élie, il fallait l'empilement des livres, l'air de capharnaüm de son cabinet en désordre; dans cette pièce monastique, il se serait rétréci et figé.

— Je vais à Géglosse, Mathieu, puis-je quelque chose pour vous?

Le colonel secoua la tête :

— Rien, merci.

Maraval lui prit affectueusement la main; il remarquait bien que les paupières de Bréchart se creusaient et que les pommettes ressortaient plus durement sur le teint tacheté de jaune.

— Vous n'êtes pas souffrant, Mathieu?

— Pourquoi le serais-je?

— Je ne sais pas. Votre hygiène me semble moins bonne depuis que vous ne montez plus à cheval.

— Je fais de grandes marches à pied.

— C'est vrai, mais ne vous fatiguent-elles pas?

— Non, et puis quelle importance cela aurait-il?

— Votre régime est devenu ascétique, c'est un demi-jeûne.

— On mange toujours assez.

— Vous méprisez trop votre corps, Mathieu.

— C'est qu'il est de boue périssable.

Maraval soupira d'impuissance; certes, il n'était pas épicurien : sobre par sagesse, spartiate dans ses mœurs, mais sachant goûter, innocemment, les petits plaisirs. Il remarqua que la chaise de Bréchart tournait le dos à l'admirable spectacle des arbres et du lac, à la lumière, à la vie, comme s'il eût préféré contempler le plâtre des murs et le crucifix noir où saignait le Christ aux mains à demi fermées.

— Au revoir, alors...

Le colonel le retint :

— Notre amie m'a paru avoir ces jours-ci mauvaise mine. Elle ne se plaindra pas, je le sais!

— Mais, dit Maraval, touché de le voir, lui qui ne se souciait pas de lui-même, s'alarmer pour leur chère Constance, son état a dépassé nos espérances; il comporte toujours, malheureusement, une possibilité d'accidents.

M. Bréchart dit :

— Oui, nous sommes tous mortels. Mais elle, ce serait trop cruel qu'elle parte la première.

Il ajouta aussitôt :

— Au reste, cela dépend d'un plus puissant que vous, si bon médecin que vous soyez. Je prierai pour elle, puisque je suis seul ici à le faire.

Maraval ne releva pas l'allusion, il la sentit pourtant et s'éloigna, un peu triste. Le sentiment religieux, qu'il respectait tant chez Mathieu, ne s'imposait pas à lui : qu'y faire? Lui aussi, comme savant, acceptait la loi dure, la maladie, la mort. Lui aussi s'y était préparé, mais avec une paix de l'âme qu'il eût souhaitée à son vieil ami. Il démêlait bien l'ampleur du drame secret qui torturait ce déclin d'une noble existence ; ce n'est pas la mort que craignait Bréchart, il l'avait affrontée; il l'avait sentie sur son visage, dans l'haleine de feu des combats, dans le souffle empesté des cadavres; ce qu'il redoutait, c'était le prolongement de la mort, une reddition de comptes que suivrait peut-être une éternité de supplices. Maraval ne pouvait comprendre ces terreurs : pour lui, tout finissait avec lui-même. Et ce grand repos, qu'il ignorerait alors, d'avance lui semblait doux.

Franchie la grille, il prit la route du Nord, qui, par le chemin de « soutrage », rejoignait la route en promenoir que Destribats, pensant être agréable à la « Colonie », avait fait commencer de leur côté. Plane et large, elle évitait à Maraval le chemin du Sud, tout en montées et en descentes, raviné de grosses racines. Il vieillissait donc, lui aussi, qu'il acceptât cet avantage, payé d'ailleurs par l'ennui de voir cette belle route claire, entre la mer et l'extrémité de la lande, contourner leur propriété, pour rejoindre ensuite le tour

du lac. Soubrac avait bien essayé d'obtenir passage sur le bord de l'eau, isolant ainsi la Maison-Blanche de sa plage et de son ponton, amenant sous ses fenêtres les encombrantes promenades de gens d'été; mais, malgré sa brutale insistance, Constance et eux-mêmes avaient tenu bon et gardé leur libre accès au lac.

Il se rappela, en passant devant les vilaines petites maisons sises à la pointe ouest de l'étang, le coin délicieux d'autrefois : cinq ou six sûriers énormes, tordus et crevassés sous leur écorce de liège, frissonnant de leurs feuilles légères à la moindre brise. A la place, il apercevait une terre pelée, des linges séchant sur des cordes, des détritus jetés à même le bois; dans les trois petites maisons s'entendaient des bruits discordants et des voix vulgaires. Que serait-ce quand le lac, d'un bout à l'autre, ne serait plus qu'un grand village?

Autrefois, il avait, à cet endroit même, recueilli des plantes rares, venues là on ne sait comment. Plus rien n'en subsistait que la malpropreté des hommes. Il pensa à ses herbiers, il pensa à Adrienne, grande fleur vivante, qu'il se plaisait à nommer « le Lis des Dunes ». Ne ressemblait-elle pas à ce lis de la solitude et des sables? De songer à elle et aux plantes qui étaient pour lui une joie des yeux, il oublia l'impression pénible que lui firent Jean-Baptiste, le bouvier, et Cotiche attablés chez le marchand de vins et déjà éméchés. Il oublia l'agacement que lui causaient l'hôtel Soubeyre et son jardin bariolé de robes claires : un arrivage de gens d'Ysclet, communs et conquérants. Est-ce que le travail et la méditation ne devaient pas le consoler de tout? N'allait-il pas réunir ses observations de botaniste dans un traité de thérapeutique où il ferait prédominer les naturelles vertus de la plante contre les formules chimiques, les spécialités d'usines pharmaceutiques qui,

dans un jargon barbare, masquent des remèdes trop souvent incertains?

Les plantes, il ne les aimait pas seulement parce qu'elles sont belles, diverses, et qu'elles offrent, comme des êtres animés, un visage et presque une âme, mais parce qu'elles sont bonnes, même les vénéneuses, même les plus dangereuses, pour qui sait régler leur emploi. Il les aimait sous leurs noms populaires, « l'arbre de vie », ce thuya dont les feuilles servent de sudorifique, « l'herbe aux puces », un plantain dont le mucilage combat les affections des yeux, et celles même qui n'ont point d'application médicale, « l'arbre à glu » qui est le houx épineux, « l'herbe à éternuer » ou ptarmique; « l'arbre de la sagesse », appelé aussi le bouleau blanc. Les plantes! Bien peu qui n'apportassent, en baumes ou en électuaires, leur aide amicale à la souffrance, que ce soient les racines de psychotria, l'ipécacuana des officines ou le salep dont la gelée donne des forces aux malades, l'armoise qui expulse les vers et la salicaire qui arrête le flux de ventre. Toutes, oui, toutes, petit peuple innombrable, mourant et ressuscitant de saison en saison, faisaient alliance avec l'homme pour l'aider et le secourir, depuis les tisanes bienfaisantes, tilleul, camomille, feuille d'oranger, jusqu'aux infusions et aux teintures dosées : l'aconit précieux contre le rhumatisme, la belladone calmant la toux, la digitale qui régularise le cœur, la lobélie qui apaise l'asthme, la colchique d'automne et la gentiane qui combattent, l'une la goutte, l'autre les scrofules.

A la poste, Maraval fit partir le courrier; justement celui de la « Colonie » venait d'arriver, un paquet que la receveuse lui remit dans une grande enveloppe et qu'il attacha au guidon de sa bicyclette : il y avait, dit-elle, des revues et des journaux avec des lettres, dont l'une pour lui.

Il pédalait sans se presser, une pointe de migraine aux tempes et, malgré son optimisme, en proie à une de ces fatigues morales et physiques, qui atteignent parfois les plus courageux.

Sans être absolument inquiet de l'état de Constance Sabattet, il se rendait bien compte qu'elle lui cachait ses malaises, souvent douloureux. Il réentendait le mot de Bréchart : qu'elle partît avant eux était une supposition trop cruelle pour qu'il pût la supporter. Il se demanda s'il ne préviendrait pas le docteur Fagalde, et en même temps l'inutilité probable de cette intervention le peina : que pouvait-on faire de plus? Et justement de ne rien pouvoir ravivait en lui les plus pénibles souvenirs de sa vie; la science ne doit-elle pas lutter jusqu'au bout, ingénieusement tenace? Une Constance Sabattet incarnait des siècles de perfectionnement; combien faudrait-il d'années à la nature pour créer à nouveau une telle supériorité intellectuelle et morale?...

Était-il égoïste à lui de constater qu'elle lui tenait lieu de tout et était le lien rare et unique qui l'attachait au goût de la vie? Hors d'elle, il serait aussi seul au monde que le naufragé dans l'île déserte. Il n'avait plus de parents; à Mathieu et à Guy se bornaient ses amitiés : il n'avait pas un foyer personnel, il ne possédait pas la compagne avec laquelle on a créé une descendance. Marie-Olga... Fantôme des brumes, sa fille... et l'autre, la chère âme aujourd'hui vieillie, morte peut-être, sa compagne furtive, Eurydice arrachée à son amour et disparue dans un Érèbe où il n'avait pu, comme Orphée, descendre et la reconquérir... Il se rappela que la receveuse lui avait signalé dans le paquet une lettre à son adresse. Qui pouvait lui écrire? L'éditeur peut-être auquel il s'était adressé pour la publication de son traité sur les plantes? Si cependant?... Pourquoi ne pas regarder?

Il s'arrêta au revers d'un fossé, dénoua la courroie et ouvrit le paquet. Entre *le Temps* et une lettre de l'économe de la fondation des filles-mères, son nom sur une enveloppe bleue le frappa et aussi l'écriture. Les années passent, mille sensations s'oublient, et tout à coup, à un faible indice, une émotion singulière nous bouleverse : il nous semble voir sortir de l'ombre les plus grandes émotions de notre vie. Ses doigts frémirent en saisissant l'enveloppe; elle portait des timbres de Melbourne, Australie; elle contenait, ainsi qu'une autre enveloppe, jadis, un cartonnage dur. Il ouvrit, avec un tremblement d'anxiété et d'espoir. Le destin allait-il enfin soulever son voile? Celle qu'il avait aimée vivait donc encore puisqu'elle avait tracé son nom; avec quels sentiments, dans quel but? Elle pensait donc encore à lui?... Il fut presque déçu de trouver, comme jadis encore, un portrait et rien de plus, un portrait de petit garçon de quatre ans, à en croire la date inscrite au revers, un petit garçon appelé Henri et dont il ne put méconnaître la ressemblance avec lui-même, un petit garçon dont il était, en dehors des législations officielles, l'aïeul.

Son émotion fut si vive qu'il lui vint un éblouissement; son cœur battit, tumultueux. Quoi, ne saurait-il rien d'autre? Quelle cruauté ou quelle pitié lui faisait parvenir cette image? Était-ce pour lui donner le regret du bonheur qu'il ne posséderait jamais? Était-ce pour le consoler dans la misère de son abandon?

De même qu'il s'était su le père d'Olga-Marie avec un bouleversement fait d'orgueil et de douleur, de même la vue de ce petit-fils, si doux avec son visage rieur, ses grands yeux, ses boucles qu'on devinait blondes, ranimait en lui les passions éteintes : il n'avait pas connu sa fille, il ne l'avait pas vue grandir, il n'avait pas formé

son cœur ni son esprit; resterait-il aussi étranger à cet être né de la chair de sa chair, ignorerait-il ce bonheur d'automne et bientôt d'hiver, de se pencher, aride et blanchissant, vers cette fraîcheur?

Maraval sentait ses yeux se remplir de larmes : comme il s'était vengé, celui qui l'avait privé de ces joies, privé des devoirs qu'elles comportaient; celui qui, fort de la loi, lui avait ravi non seulement la femme qu'il adorait, mais ce sur quoi, mari, il n'avait aucun droit, le fruit de cette femme et le fruit de ce fruit! Maraval éprouva, dans un égarement de révolte et de désespoir, l'horreur des spoliés, des vaincus, des souffletés, de ceux qui durent se ployer sous les fourches caudines, de ceux que le pied des barbares victorieux foula. Le plus affreux était le mystère, le supplice de ne rien savoir et de ne pas comprendre : supplice si raffiné qu'il ne pouvait l'attribuer qu'à la vengeance de l'homme, dictant impérieusement à l'épouse usée et docile cet envoi, afin que lui, Élie, se dît : « Il est dans le vaste monde des êtres qui m'appartiennent au nom de l'amour, et dont jamais je ne verrai luire le sourire émouvant, dont jamais, jamais je ne sentirai les larmes de tendresse couler sur mon visage! » Mais non, ce sadisme dans la haine était improbable; seule, celle qu'il avait aimée avait pu lui adresser ce témoignage qu'elle vivait, bien que morte pour lui, et survivait à travers sa fille d'abord, son petit-fils ensuite : Olga-Marie, Henri!... deux noms, deux dates, et toute une vie blessée de femme, et toute sa vie à lui manquée, désolée, flétrie...

Dans le silence et la solitude, Maraval, brisé, courbaturé comme après une chute, resta là, immobile, contemplant avec une sorte de stupeur morne, attendrie pourtant, ce visage d'enfant. A quoi bon supposer, imaginer, chercher à percer l'invisible?... Que saurait-il de

plus?... Il ne se remit sur pied qu'en entendant grincer, au loin, un chariot.

Il roula une centaine de pas avec effort, car il gravissait une côte, et tout à coup il n'eut que le temps de sauter à terre comme s'il chavirait : une douleur poignante venait de l'étreindre au côté gauche, pénétrante comme un coup de couteau, constrictive comme si une main brutale lui eût écrasé le cœur. Suffoqué, il se sentait saisi d'une angoisse mystérieuse et profonde : sa vie allait-elle s'arrêter? Arc-bouté, pétrifié, incapable de réagir, il attendait la mort... S'écoula-t-il des secondes ou des minutes, il ne sut : la douleur s'apaisait, la suffocation cessa, l'univers qui avait disparu de son champ mental redevint lumineux, odorant, tangible, et l'éblouit par sa présence multiforme : il revit la route, il revit le fossé, il revit les pins, il revit le sous-bois roux, toutes choses connues autrefois, longtemps auparavant, comme s'il se réveillait après des années, tant la sensation de coupure avait été radicale. Oui : il se rendait à Osques et il était bien lui-même... Une indicible inquiétude, indépendante de sa volonté, persistait en lui. Il marcha lentement, en poussant sa bicyclette; un engourdissement paralysait son bras gauche.

Il reprenait de plus en plus conscience de lui-même; seule persistait l'incertitude de savoir si le spasme terrible allait revenir ou s'il était éloigné... Lui, tellement circonspect devant un diagnostic, n'hésita pas une seconde. Bien que, dans son état préalable de santé, rien ne l'eût averti, de cela même que le mal était venu foudroyant, il discerna toute sa tragique signification : c'était bien l'*angor pectoris,* définie par Schmidt : *Dolor est torquens atque lancinans, interdum etiam premens, cum constrictione pectoris*... L'angine de poitrine! Il en reconnaissait tous les symptômes, il en prévoyait la

marche, parfois capricieuse, mais sûre. Le terme seul restait en suspens. La violence de l'accès ne lui permettait même pas d'espérer des retours fréquents et atténués. Il analysa son cas avec la lucide impartialité qu'il eût apportée vis-à-vis d'un autre. Qu'il conclût à une angine de poitrine essentielle ou qu'elle accompagnât une lésion du cœur ou de l'aorte, le péril n'était guère moindre et la condamnation moins formelle.

Devant cet inévitable qu'aucune volonté humaine, aucun soin même n'empêcheraient ni ne retarderaient, il eut la sensation du condamné dont le pourvoi est rejeté. Une association d'idées fixa dans son cerveau la maxime de La Rochefoucauld : « Le soleil et la mort ne se peuvent regarder fixement. » Cependant, sans bravade, avec une fermeté tranquille, il regardait fixement la mort. Pourquoi la craindre? Ignorait-il qu'elle dût venir? L'échéance se rapprochait, voilà tout. Sans doute il eût aimé de vivre encore, bien qu'à certaines heures il se sentît très misérable, parce que l'homme a le goût de la vie quand même et que pour lui elle s'accompagnait de joies limpides : le travail, la réflexion, l'intimité grave, et cette douceur de voir s'épanouir, mieux que sa nièce, cette fille d'élection, Adrienne, blanc lis des dunes. Oui, la sentence le saisissait à l'improviste; n'importe, il ne se révoltait point : un peu plus tôt, un peu plus tard, c'est tout un!...

Il se scrutait à fond, avait-il peur?... Non, le grand repos l'attendait : il ne jouirait plus du soleil, de la nature, des êtres, mais il ne souffrirait plus de l'imperfection de la vie et de sa propre imperfection. L'idée d'un lendemain ne le troubla point, car se fût-il trompé et eût-il des comptes à rendre, il ne redoutait pas un Dieu de colère. Non que ses remords lui fissent grâce : entre les mille petites infractions à la morale pure que

les saints eux-mêmes n'évitent pas, il avait commis deux crimes et ne se les pardonnait pas. Il avait fait souffrir et il avait tué. Par lui, une femme avait traîné, aux mains de son bourreau, une vie d'humiliation et de souffrance; mais, s'il avait transgressé les lois sociales, il n'avait pas violé du moins les lois naturelles : il les avait respectées jusque dans la ferveur téméraire de son amour et les suites vivantes qui en avaient été le gage. Par lui aussi, un homme, un malade confié à ses soins, avait expiré : de cela, moins encore s'absolvait-il. Hélas, il appartenait à ces âges encore ingrats d'ignorance et d'erreur où le médecin le plus consciencieux peut de bonne foi se tromper : un jour, certainement, la science lumineuse éclairerait les diagnostics les plus douteux; déjà les rayons X plongeaient dans la chair opaque, lisaient un organisme comme un livre. Oui, il avait fait le mal, mais peut-être avait-il payé une rançon assez dure, peut-être s'était-il racheté par tant d'années d'apostolat et de dévouement aux malades, aux pauvres, peut-être l'adoption en commun d'Adrienne lui serait-elle comptée; car cela c'était leur œuvre, leur chef-d'œuvre et il y avait sa modeste part.

Il respira profondément; l'angoisse était partie, son bras gauche pesait moins; il éprouvait cette sorte d'excitation que donne une tasse de café fort.

S'il remontait sur sa bicyclette? Il irait lentement... la route descendait à peine : plus d'effort à fournir et, après l'hôtel Soubeyre, elle courait neuve et lisse. Le mouvement des pédales ordonna sa pensée : oui, c'était ainsi!... Il s'effacerait comme s'étaient effacées des milliards de formes humaines, avant lui.

Si l'animal lui-même montre dans ses yeux la tristesse de sa fin, il était excusable d'avoir éprouvé un regret; du moins constatait-il qu'aucune terreur, venue

de l'arrière-fond ancestral, ou des images représentatives brusquées par cette secousse, ne l'obsédait. Son âme resterait intacte jusqu'à la fin, et aucune dégradation physique ne décomposerait, lambeaux par lambeaux, son corps. Il souffrirait, mais il mourrait d'un coup : égoïstement, il pouvait s'en réjouir, si ne le poursuivait la pensée du chagrin qu'il laisserait à ses fidèles amis. Pour lui, il avait assez vécu, ayant dépassé la mesure commune et rempli son œuvre. Il se survivrait dans celle qui avait envoyé les messages consolateurs; il se survivrait dans sa fille et son petit-fils qui ignoraient son nom et même qu'il existât; il se survivrait dans tous ceux qui l'avaient aimé. Que pouvait-il réclamer de plus? Et n'était-ce pas une générosité des circonstances que le signe de sa survie terrestre et l'annonciation funèbre se fussent produits presque en même temps?

Il ne souffrait vraiment plus, à peine un peu de gêne dans le bras. Il faisait moins ardent, l'air se rafraîchissait; le lac encadrait son vaste miroir entre les arbres d'un vert décoloré par l'excès de lumière. Des gens en costumes de flanelle blanche, des femmes en robe claire le croisaient. Il ne s'indigna même plus de la laideur des bicoques de Soubrac; qu'importait tout cela devant la définitive réalité? Comme il faisait beau, quelle pureté dans l'air; suavité de l'eau, majesté des grands arbres, grâce salutaire des plantes : tout ce qui respire, vit, croît et se recrée de la mort pour revivre!...

Maraval éleva vers la nature une action de grâces. Il la remercia de l'avoir apaisé si souvent, si souvent consolé. Et que dirait-il de ceux qui là-bas l'attendaient, ses amis toujours si affectueux, si prévenants pour l'homme simple qu'il était, ces cœurs fiers et justes, ces grandes âmes : Bréchart, si loyal; Guy Laugère sou-

levé de nobles rêves; Mlle Dorothée, diamant dans sa gangue épaisse; et Constance, la plus pure et la meilleure; enfin Adrienne, la dernière venue, aube du jour, cher printemps de la vie!... Avait-il su assez les remercier, les chérir, les seconder? Car tous avaient été pour lui des frères secourables et aimants, même les plus humbles : Françoise attentive à ses bons plats, Iribarne et Gratiane, avec leur silencieux dévouement, et Janus aussi, le chien fidèle, et les donneuses de lait, la Roussette et Noiraude, aux mufles doux et aux gros yeux paisibles. Allons, Élie Maraval avait eu son lot, son large et heureux lot. Au-dessus des laideurs sauvages, des appétits de proie, de la médiocrité parfois sinistre du monde, il avait entrevu, grâce à la Maison-Blanche, la lueur de la grande fraternité humaine. Qu'il ne se plaignît pas! Qu'il sût bénir sa destinée; car malgré tout il avait été privilégié, et pourrait, quand l'heure sonnerait, prendre avec résignation sa place entre les pins sombres, près du président de Saubusque, dans l'enclos vert où volètent les pigeons familiers.

Élie Maraval roulait maintenant sous la pinède, un calme spiritualisé se faisait en lui; l'holocauste accepté, il allait sans dévier au-devant de Celle dont on ne voit jamais le visage et dont on sent seulement s'abattre sur la nuque la main inévitable.

XIX

Ce jour-là, Mme Sabattet et Laugère causaient ensemble au salon. Maraval dans la salle de travail entretenait Adrienne de la chimie organique; le co-

lonel était sorti avec Janus pour une longue promenade.

— Alors, chère amie, le break ira chercher demain à la gare le jeune Vierne. Et vous voudrez bien lui offrir à déjeuner?

Il s'agissait du fils d'un de ses anciens collègues en Sorbonne, jeune homme de l'âge d'Adrienne, surmené par ses études, et qui, sous la surveillance de la « Colonie », prendrait pension pour un mois à l'hôtel Soubeyre. Son frère aîné, ingénieur de mérite, devait venir à la fin de son séjour passer une semaine auprès de lui et le ramener.

— Cet enfant, dit Mme Sabattet, s'il ne connaît personne ici, ne s'amusera guère.

— Il se liera avec la famille anglaise de la grande villa des Iris : les Rumford. On y racole les bons marcheurs et les joueurs de tennis, depuis que les Soubeyre en ont organisé un sur la plage; le père et la mère sont de braves gens, les deux filles sont sympathiques. Ce seront là des rapports honnêtes et agréables pour ce garçon. Au reste, s'il ne vous déplaît pas, nous pourrons l'accueillir quelquefois et l'emmener même faire une ou deux excursions, comme celle du phare de Cozan que nous avons toujours remise?

— C'est vrai, dit Mme Sabattet, on devient casanier en vieillissant; on s'attache à son *home* comme l'huître au rocher. Mais pourquoi souriez-vous?

— Parce que... N'est-ce pas votre avis que nous devons penser, je ne dis pas aujourd'hui ni demain, mais dans un an peut-être, à marier Adrienne?

Elle se récriait :

— Quoi! A peine avons-nous eu le temps de la voir fleurir, et vous la voyez déjà nous quittant?... Imaginez-vous le vide qu'elle laissera?

— C'est justement pour la garder auprès de nous que j'ai ourdi cette ténébreuse intrigue en facilitant la venue du petit Paul Vierne et surtout celle de son grand frère.

Elle le regarda, troublée :

— Vous penseriez?...

— Henri Vierne a, je le sais, d'excellentes qualités et un bel avenir...

— Il nous l'enlèverait!... Ah! Guy, pourquoi ne m'avez-vous pas consultée?...

— Parce que je voulais vous faire la surprise, mais oui, attendez, la surprise! Car Adrienne ne nous quitterait pas; si mon espoir se réalise, elle restera dans ce pays, à quelques kilomètres à peine; nous pourrions la voir constamment...

— Ce M. Vierne ne compte pourtant pas se faire ermite comme nous?

— Non, mais il accepterait aux forges du Têts-sur-Adour, qui sont, vous le savez, une des plus grandes aciéries, le poste d'ingénieur en second. Et comme il a une certaine fortune...

— Je ne puis me faire, dit Mme Sabattet, à la pensée qu'Adrienne...

— Si cependant c'était pour son bonheur, dit Laugère...

— Mais elle est si jeune...

— Dans cette solitude, y avez-vous songé, l'occasion viendra difficilement la chercher?

— Rien ne presse.

— Et son état civil? Il y a des parents ombrageux, des gens à idées arrêtées; elle ne pourra entrer que dans une famille d'esprit très large : ce serait le cas; mon vieux compagnon d'Université, Sylvain Vierne, est une rare intelligence; de plus il est veuf. Point de belle-mère gênante...

Elle ne put s'empêcher de rire :

— Vous avez pensé à tout; mais qui vous dit d'ailleurs que ce jeune homme, comme tant d'autres, ne cherche pas la grosse somme? Nous ne pourrons, sans faire tort à nos pauvres, assurer à Adrienne qu'une dot modeste.

— Henri Vierne serait désintéressé, je m'en porte garant; d'ailleurs, cette mise en présence ne lui laissera supposer aucune arrière-pensée. Que risquons-nous? Si Adrienne et lui se conviennent, ils pourront prendre le temps de s'étudier; sinon, bonsoir!

Constance Sabattet répondit avec mélancolie :

— Vous avez peut-être raison, mon ami. Mais je ne savais pas que je me sentirais si mère : j'en éprouve d'avance la méfiance possessive, la jalousie irraisonnée, peut-être même la coupable vanité; Adrienne nous fait à tous si honneur, que je m'étais laissée aller à penser qu'elle méritait un bonheur rare et difficile. Et je songe à tout ce qui nous manquera quand nous ne jouirons plus de sa grâce tendre et de sa jeunesse.

Laugère répondit

— Nous jouirons de la savoir heureuse.

Et il ajouta, pensif :

— Oui, c'est fatal, vous vous êtes confondue en elle de tout ce que vous lui avez donné : vos souffrances anciennes, vos préventions vaincues, cette lente conquête d'un cœur, cette formation d'un esprit... Elle est votre fille autant que si vous l'aviez faite.

— Plus! dit Constance... Je ne puis vous blâmer puisque vous avez voulu si bien faire, mais... Enfin! laissons venir les choses.

Il la sentait peinée, inquiète, et songeait que le bien même n'est pas aisé à faire...

— Adrienne, reprit-il, ne vous a jamais plus interrogée?

— Sur quoi?

— Sur le secret de sa naissance, qu'elle devra un jour connaître?

— Non, elle me fait confiance jusqu'à sa majorité ou son mariage.

— Elle doit soupçonner qu'elle n'a avec vous aucune parenté?

— Elle le sait, en effet...

— Vous ne pourrez lui avouer que sa mère a eu une vie déréglée?

— Quel besoin qu'elle le sache?... Elle n'y a même aucun droit.

— Mais elle voudra savoir qui est son père?

— Je le lui dirai.

— Quoi, que son père était votre mari?

— Il le faudra bien.

Guy Laugère la regarda avec une admiration et une tendresse infinies :

— Chère, si chère et loyale Constance, comment ne vous aimerait-elle pas davantage encore quand elle saura?...

Mme Sabattet l'interrompit :

— Il y a quelqu'un à côté!...

Derrière une draperie tombante, un petit boudoir communiquait avec le salon.

Guy Laugère cria :

— C'est vous, mademoiselle Dorothée?

On ne répondit pas. Il alla soulever la tenture et dit :

— Non, personne.

Adrienne, entrée après sa leçon avec Maraval, s'était arrêtée en entendant les dernières répliques; elle ne put douter qu'on parlât d'elle : que faire? Paraître, et leur infliger l'embarras, la crainte qu'elle n'eût entendu et compris? S'éclipser, emportant en elle la vérité surprise?

Elle n'avait pas été maîtresse de ce mouvement de fuite · sa pudeur, violée par l'inattendue révélation, où se combattaient et la décevante et pourtant allégeante certitude de voir l'énigme enfin résolue. Elle éprouvait ce soudain désarroi qui suit un coup frappé sur l'âme; étourdie, elle revenait à elle sans se reconnaître.

Elle se réfugia dans sa chambre sans s'être aperçue qu'elle avait monté en hâte l'escalier. Elle essaya de coordonner ses pensées. Elle n'avait pas rêvé, c'est bien la voix de son oncle Guy qui disait : « Elle voudra savoir de quel père elle est née? » Et c'est bien la voix de sa marraine qui répondait : « Je le lui dirai. » — « Quoi, que son père était votre mari?... » Que se confiaient-ils donc auparavant? Est-ce de sa mère qu'ils parlaient?... Sa curiosité s'avivait de tout ce qu'elle ignorait, et elle se reprochait ce qu'elle avait involontairement entendu.

Son père, voyons, c'était bien cela qu'ils avaient dit, son père était donc ce baron d'Auves dont, elle le savait par tante Doro, Mme Sabattet ne daignait plus porter le nom. Elle rapprochait dans son souvenir sa mère, Louise Curzal, de cet homme qui appartenait à une autre épouse. Il y avait eu entre eux une union dont elle ne pouvait, dans son ignorance, préciser l'immoral sens, mais que, assez avertie pour le comprendre, elle devait juger coupable et désastreuse. Combien, trompée, délaissée, sa marraine avait dû souffrir, que de larmes avait dû lui coûter cette naissance? Par quelle abnégation sublime avait-elle pu s'intéresser à l'enfant d'une rivale et de son propre époux? Par quelle bonté surhumaine l'avait-elle adoptée, lorsque la mort de sa mère la laissait seule au monde?... Oui, M. Laugère avait eu raison de dire : « Comment ne vous aimerait-elle pas davantage encore quand elle saura?... »

Elle eut une envie folle de courir se jeter dans les

bras de la noble femme et de lui dire sa gratitude poignante... Elle ne sut quoi la retint : Curzal, voilà donc pourquoi elle ne portait que le nom de sa mère. Comment son père l'eût-il reconnue en effet?... Un opprobre pesait sur sa venue au monde, et elle en avait eu l'intuition, et elle souffrait, moins de honte et d'humiliation personnelles, que de la douleur qu'elle avait dû causer!

Adrienne, fille illégitime du baron d'Auves!... Elle répéta : « Mon père... » avec une stupeur pénible... Car savoir qu'elle était sa fille ne lui révélait rien de lui-même. L'avait-il accueillie, dédaignée, ignorée?... L'ombre cachait le passé. Elle ne savait rien, ne se souvenait de rien.

Qu'allait-elle faire? Interroger Mme Sabattet, lui confesser ce qu'elle avait entendu? Certainement, fidèle à sa promesse et devant cet imprévu, sa marraine, trop franche pour biaiser, lui dirait tout... Mais jamais, non, jamais maintenant, Adrienne n'oserait lui parler la première. Elle aurait eu trop peur de voir une souffrance creuser ce beau visage, et il lui en coûtait d'approfondir ce qui appartient aux morts. Entre tous les sentiments incertains qu'elle pouvait porter à ce père qu'elle n'avait pas connu, perçait le respect obscur de la créature envers son créateur. Elle devait la vie à cet homme et ne pouvait ni ne voulait le juger, au fond de ces ténèbres où il y avait eu de la souffrance, de l'amour, du désespoir...

La porte s'ouvrit, Mme Sabattet entra et la vit chavirée. Elle pressentait tout; elle ouvrit ses bras :

— Mon enfant! écoutez-moi...

— Non, ne me dites rien... et laissez-moi vous aimer comme ma véritable mère!

Constance Sabattet l'étreignit contre son cœur. Quand elle la sentit plus calme, elle parla : Adrienne, innocente et irresponsable, ne devait pas souffrir parce qu'elle

même avait souffert. Et puis c'était si loin... Tout ce par quoi une pénétrante délicatesse peut rassurer des scrupules douloureux, elle sut le dire. Adrienne, dont elle tenait la tête penchée sur ses genoux, doucement pleurait en lui baisant les mains.

Mme Sabattet conclut avec une tendre autorité :

— Regardez vers la vie, ma chérie, et l'avenir !...

XX

On était parti de très bonne heure; l'excursion au phare de Cozan étant longue, il faudrait déjeuner en forêt. La journée s'annonçait splendide. Sur la prière d'Adrienne, on avait emmené Martine, à qui elle trouvait les traits tirés, de l'inquiétude et de la fatigue; cette excursion au grand air la distrairait.

Sauf Guy Laugère roulant à bicyclette auprès du jeune Paul Vierne, le reste de la « Colonie » tenait dans le break conduit par le colonel; quarante-deux kilomètres à fournir par Brunehaut, la jument irlandaise. M. Bréchart n'était pas fâché de la tenir en main pour ce dur parcours, et, avec Janus galopant en éclaireur, il goûtait une de ces joies simples qu'il avait connues autrefois, à trotter sur Maroc dans la sylve solitaire. Maraval, depuis son accident, ne se risquait plus aux courses fatigantes.

En face de lui, le charmant visage d'Adrienne contrastait d'une façon vive avec la figure accentuée, la chevelure rousse et crépue de Martine. Mme Sabattet et Mlle de Kervo se faisaient vis-à-vis dans le fond. Parfois les cyclistes les dépassaient, ou bien, les laissant en arrière, s'arrêtaient pour souffler au revers d'un talus.

Paul Vierne, arrivé pâlot et qui avait déjà repris des couleurs, rayonnait de jeunesse et de plaisir ; il venait par instants s'accrocher d'une main à la voiture, tout en pédalant. Blond, à peine un duvet aux lèvres, les yeux verts, mince et un peu maigre, il avait l'allure racée d'un jeune Anglais, avec un charme de finesse française... Arrivé depuis huit jours, il avait plu à tous et trouvé grâce même devant la sévérité de M. Bréchart.

— Son frère Henri, avait dit Laugère à son amie, lui ressemble, avec la maturité en plus. Ils ne sont pas pour rien les fils de Sylvain Vierne. Henri est très lettré et très musicien. Il ne sera point dépaysé au milieu de nous.

— En attendant, avait-elle dit, Paul Vierne est très gentil.

On l'avait adopté très vite. Traversant en barque l'étang Bleu, il venait déjeuner ou passer quelques heures à la Maison-Blanche. Guy Laugère n'y voyait qu'avantages, puisque c'était frayer la réception d'Henri Vierne, en la justifiant par des rapports déjà établis.

Adrienne regardait avec envie le jeune homme filer avec une légèreté d'oiseau, ou s'emballer à une descente. Elle eût aimé monter à bicyclette ; et Mme Sabattet y aurait consenti si elle n'eût craint le blâme formel de M. Bréchart, ennemi des sports qui rapprochent la femme de l'homme, et y voyant une sorte d'indécence. Peut-être en d'autres temps, Guy Laugère et Maraval se fussent-ils joints à elle pour le raisonner, mais ne devait-on pas des égards à son rigorisme, depuis qu'on le sentait plus absorbé et plus soucieux? Par une contradiction, il n'eût pas proscrit l'exercice du cheval, mais Maraval le déconseillait ; si bien qu'entre ces deux interdictions, aussi peu motivées, jugeait-elle, l'une que l'autre, Adrienne se résignait. Mais la vue de Paul Vierne lui donnait un regret.

On dépassait Saint-Irénée, sa vieille place aux grands platanes écorcés; on longeait les prairies grasses d'humidité qu'irrigue une petite rivière de rouille, surplombée d'un pont de pierre. Brunehaut, dont le poil se mouillait à peine, tirait énergiquement. Pour l'alléger, au bas d'une grande côte, les jeunes filles descendirent, et aussi Mlle de Kervo qui dit :

— La brave bête m'en saura gré!

De fait, Brunehaut n'eut plus à tirer grand'chose : Constance Sabattet ne pesait rien et M. Bréchart, mettant aussi pied à terre, marchait d'un côté de la jument et Janus de l'autre.

Guy Laugère s'écria d'un ton radieux :

— Ce parcours est de toute beauté!

On longeait de hautes dunes couvertes de pins, dévorées d'arbres et de broussailles; à peine un sentier serpentait-il dans cet enchevêtrement de forêt vierge; une éclaircie taillée à la hache montrait, de loin en loin, des ronds noircis; des charbonniers y avaient converti en charbon, sous un amas de sable, leurs rondins de bois symétriques. Les dunes s'abaissèrent, étalant à perte de vue des sous-bois où les fougères réfractaient la lumière, puis des landes à demi rases, de larges brousses remplies de courts arbustes rugueux et d'ajoncs pleins d'épines.

Il ajouta :

— Vous ne regrettez pas de ne pas rouler avec nous, Élie?

Maraval sourit :

— Un peu, mais il faut savoir se faire une raison.

De la crise qui l'avait si brutalement averti, il n'avait parlé à personne. Interroger un confrère, le docteur Fagalde ou un autre. A quoi bon? On ne lui dirait pas la vérité. Et cette vérité s'imposait à lui en signes aussi clairs que ceux que tracèrent des doigts de feu sur la

muraille, devant Balthazar, dernier roi de Babylone : *Manè, Thécel, Pharès*. Seul le premier : « Tes jours sont comptés » s'appliquait clairement à lui : car qu'il eût été pesé à la balance du jugement et déclaré trop léger, en vérité il l'ignorait; et il ne laissait point derrière lui non plus de royaume à partager. Quand sonnerait l'heure suprême? Mystère! Son destin était tapi en lui, sournois. L'homme le plus brave ne se fait pas, en un jour, à une telle certitude. Il eût voulu avoir la divination des bêtes, qui s'éloignent des habitations et des hommes, vont se terrer en un coin pour y mourir. L'idée d'infliger à ses amis une brusque et terrible émotion lui était insupportable.

Laugère repartait en avant, seul; Paul Vierne, descendu de sa bicyclette, marchait à côté d'Adrienne et de Martine. A cet âge indécis où la séduction féminine est si forte, il ne pouvait rester insensible au contact d'Adrienne. Combien elle l'emportait sur miss Muriel et miss Gracy Rumford, de la villa des Iris, dont il avait fait connaissance et avec qui il jouait au tennis! Certes, elle était délicieuse, la liberté garçonnière de leur accueil; il lui semblait les avoir toujours connues tant elles l'avaient de suite mis à l'aise. Mais, avec Adrienne, il éprouvait quelque chose de plus rare et de plus nuancé, et à quoi la contrainte même donnait du prix. Martine éveillait en lui des sensations différentes et dont il eût plutôt rougi; l'attrait qu'elle exerçait ne touchait ni l'esprit, ni le cœur, mais l'instinct. Elle lui faisait même un peu peur.

— Si Henri peut venir avec une auto, dit-il, rien ne nous sera plus facile que d'explorer tous les étangs, ou de rayonner jusqu'en Espagne. Henri est un chauffeur hors ligne.

L'admiration avec laquelle il parlait de son frère était

touchante. Il le considérait comme un jeune héros de la force et de l'intelligence...

— Il aimera tout de ce pays, dit-il avec une fougue juvénile; Henri n'est pas comme les autres, il n'est ni snob ni mondain. Tout ce qui est simple, vrai, beau, lui plaît.

Il épiait Adrienne en disant cela, cependant que Martine, maussade, regardait fixement devant elle, un peu dédaigneuse de ces expansions naïves. Elle n'était pas heureuse : elle se déplaisait chez les siens et à la Maison-Blanche s'ennuyait. Tantôt elle eût voulu redevenir la sauvageonne des bois, tantôt, vêtue de robes élégantes goûter à Paris une vie de luxe et de plaisir.

Au haut de la côte, Paul Vierne, avec un regret léger, vit Adrienne remonter dans le break, et se lança à pleine allure, dans une griserie d'espace et de soleil. Il eût voulu triompher d'un obstacle, vaincre un péril, et qu'elle le sût. Ce n'était point par vanité d'étonner, mais ambition de lui inspirer quelque chose de plus que leur cordiale camaraderie. Paul Vierne, avec la soudaineté des passions de son âge, se découvrait chaque jour plus amoureux d'Adrienne, amoureux sans espoir et sans attente d'un lendemain, amoureux parce que, dans ce radieux décor, elle était la jeunesse et la vie.

Élevé par un père d'une grande délicatesse de sentiments, il portait d'instinct aux femmes un culte chevaleresque. Auprès d'Adrienne, il vivait l'enchantement de la minute, quêtant un regard ou un sourire de sympathie.

Comme Henri se plairait dans ce milieu d'élite, où les êtres prenaient un si savoureux relief! Mais si Henri allait s'éprendre de la jeune fille! Si elle aussi l'aimait!... Une petite douleur lui pinça le cœur, une involontaire jalousie l'attrista : ombre furtive, aussi rapide que celle

qui rase le sol entre deux flambées de soleil. Si Henri s'éprenait d'Adrienne, ne serait-ce pas un grand bonheur? Et lui, Paul, que pouvait-il souhaiter de mieux sinon de la voir entrer dans leur famille, et de vivre à côté d'elle, dans une belle et pure tendresse de frère et sœur?

On atteignait Saint-Pierre-du-Marensin, le dernier village avant le phare; on y acheta du pain et des canettes de bière. Puis l'on s'engagea dans la route encaissée qui s'élève en circuits jusqu'à la dune de Cozan, une des plus hautes du littoral et que domine le phare. On l'aperçut émergeant des cimes, comme une grande cheminée blanche. Les bâtiments bas, sur une aire de terre battue, l'entouraient en quadrilatère.

Quatre douaniers vivaient là, solitaires, alternant les heures de veille et les heures de guet dans les dunes, se distrayant de l'ennui par d'interminables parties de cartes, la culture d'un petit potager, la lecture de livres que la « Colonie » leur renouvelait de temps à autre.

Guy Laugère connaissait le gardien-chef. Obligeant, le vieux douanier ouvrit la porte d'une écurie où, à côté des deux mules qui servaient aux réapprovisionnements, la jument se reposerait devant un râtelier garni de foin, à l'abri des mouches. Il indiqua aussi un hangar en plein air, qui abritait une table de bois et des bancs.

— Ces dames pourront visiter le phare? demanda Laugère.

— Bien sûr, monsieur Laugère!... Vous n'aurez qu'à grimper, mon collègue vous montrera les appareils.

Guy Laugère désignait le phare à ses compagnons. A côté du sémaphore tendant ses antennes mobiles et ses vergues, la tour blanche se dressait sur un bloc de maçonnerie : un petit escalier de fer étroit partait d'une salle ronde et montait en spirale le long des parois.

Au premier étage débordait une galerie en couronne cerclée d'une main courante de fer; au-dessus, quelques marches exhaussaient la cage de verre à pans coupés où, dans une odeur d'huile, tournait le mécanisme qu'éclairent d'énormes lampes projetant sur la mer, la nuit, un double feu blanc. Mme Sabattet écoutait les explications du gardien avec une attention animée. Mlle de Kervo restée en arrière les rejoignait essoufflée, et ensuite Maraval qui avait monté très lentement. Tandis que Guy Laugère et son amie s'entretenaient avec le gardien, Adrienne et Paul Vierne, accoudés à la galerie de pourtour, jouissaient de la vue grandiose. Tout autour du phare et jusqu'au fond de l'horizon, sous un ciel d'un bleu presque vert, l'immense forêt de Gascogne, compacte et sombre, se pressait, déferlait, en flots innombrables de verdure qu'ondulait la houle des cimes. L'œil ne perçait pas cette densité massive, sauf entre l'échappée, que la perspective rendait lointaine, de la grève et de l'océan d'un bleu semblable au ciel. Une odeur puissante de résine montait, embaumée, de la terre et des pins; le silence, la solitude et la clarté donnaient un aspect mystérieux au fût d'ombre violacée que le phare projetait sur le sol; les tuiles des bâtiments, éblouissantes de lumière, aveuglaient comme des tisons rouges. Adrienne, éblouie par cette splendeur, sentait se poser sur elle, plein d'admiration, le regard de Paul Vierne.

Il murmura :

— N'est-ce pas que des moments semblables donnent l'illusion d'une vie supérieure? Je ne croyais pas qu'on pût y trouver tant de joie...

L'éclat des yeux du jeune homme fut si vif qu'elle rougit, sentant bien, confusément, de quel enthousiasme tendre il l'enveloppait. Elle y trouvait, dans l'innocence de son cœur, ce plaisir que l'instinct de toute femme

éprouve à sentir qu'elle plaît, qu'on la distingue et qu'on la préfère. Le sentiment qu'elle lui rendait ne portait pas un nom précis : ce n'était pas encore l'amitié ; ce ne pouvait être l'amour, et c'était pourtant quelque chose de captivant, comme l'ébauche d'émotions plus profondes qu'elle connaîtrait un jour.

Elle se retourna ; Martine, immobile auprès d'eux, les guettait avec une souffrance obscure qu'irritait leur entente. Elle demanda :

— Croyez-vous qu'on se tuerait, si l'on se jetait de si haut?

Et, suspendue à la barre de fer, elle fit mine de se couler par-dessous ; l'instinctif secours que lui portèrent les jeunes gens la fit rire.

— N'ayez crainte, dit-elle, pour s'estropier, grand merci!... Si encore on était sûre d'en finir d'un coup!

— Ce n'est pas sérieusement que vous parlez? dit Paul Vierne, agacé et un peu agressif.

Elle le regarda dans les yeux, provocante :

— Il faut bien rire!

— Regardez là-bas, sur la mer, dit Adrienne, un canot à moteur... Les pêcheurs d'Ysclet, sans doute?

— Rodko, bien sûr! dit Martine qui, la main en abat-jour, regardait fixement dans la direction indiquée.

— Qui est Rodko? demanda Paul Vierne.

— Un homme inquiétant, dit Adrienne, un bohémien de la mer! Mon oncle Guy, qui le connaît et pour cause, vous donnera force détails sur lui et sa tribu... Venez-vous, Martine?

Martine derrière eux resta un moment seule, fascinée par la barque que l'on voyait peu à peu grossir et croiser devant la plage. Puis, avec un soupir et un haussement d'épaules, elle descendit aider à déballer les

paniers et à mettre le couvert. Le colonel avait déjà fait la corvée de l'eau dans des cruches de grès vert, prêtées par le gardien-chef.

Tout le monde avait faim; on fit honneur aux poulets en gelée et à la salade russe savamment préparée par Françoise. On en était aux fruits quand on vit se détacher sur le ciel et s'avancer délibérément Rodko, bras nus et jambes nues, insoucieux du soleil. Il portait sur la tête une large corbeille d'osier couverte de feuilles; il sourit à toutes dents, salua de la tête les assistants et, sans parler, soulevant le feuillage, découvrit un bar énorme, scintillant et nacré, tout palpitant encore.

— La belle pièce! s'écria Laugère; mais vous arrivez trop tard, mon brave! Nous avons fini.

— De loin, dit Rodko, je voyais du monde, et comme du poisson si gros, c'est rare près de la côte...

— Eh bien, je vous l'achète, dit Laugère qui, le tirant à part, débattit le prix et pria les douaniers d'accepter, en remerciement de leur hospitalité, ce présent qui les émerveilla. Laugère s'enquit de la pêche, des canots; Rodko en profita pour se plaindre : « Ça se détraquait toujours, ces machins-là, et ils donnaient bien du mal pour rapporter peu de poisson! »

— Dites, Rodko, que vos goûts de paresse. à vous et à vos compagnons, ont repris le dessus et que vous ne sortez en mer, comme auparavant, que lorsque la faim et la soif vous y forcent.

— On est de pauvres gens! riposta le pêcheur; et de son air fourbe et narquois il regardait, avec une insistance de connaisseur, le va-et-vient des jeunes filles s'employant à desservir et à refermer les paniers de provisions.

— Si nous voulons voir en revenant l'étang de

Brex, dit M. Bréchart, il sera temps bientôt de partir.

Martine cependant s'emparait des cruches vides et allait les reporter dans la cuisine du gardien-chef. Rodko, pour y porter le poisson, la suivit.

— Je n'aime pas la façon dont ce drôle vous regardait, Martine et vous, dit Paul Vierne à Adrienne, il a l'insolence d'un pirate.

— Mais c'en est un, dit-elle. Tout ce que marraine a tenté pour civiliser ces gens-là a échoué : les vêtements et les provisions qu'on leur donne ils les revendent; l'argent, ils le boivent; les meilleures paroles n'ont aucune prise sur eux. La misère leur a gangrené le cœur.

Paul Vierne répondit :

— Le colonel amène Brunehaut; permettez que je l'aide à atteler.

Il s'élança, vif et charmant; Adrienne revint vers Maraval, tante Doro et sa marraine. C'est vrai que Rodko l'avait regardée avec un aplomb choquant. Mais pourquoi Martine ne revenait-elle pas?

Elle se mit à sa recherche, l'aperçut qui, derrière un mur, causait avec Rodko : penché contre elle, enfonçant son regard dans le sien, il lui parlait avec autorité; elle l'écoutait, domptée.

— Martine! cria Adrienne d'une voix alarmée.

Martine, tressaillant, quitta brusquement Rodko et accourut, empourprée.

— Vous connaissez donc cet homme? dit Adrienne avec peine et surprise.

Martine eut un étrange pli de bouche :

— Qui est-ce qui ne connaît pas Rodko?

Et tout le temps du retour elle resta lointaine.

XXI

Septembre s'achevait.

Bien qu'Henri Vierne ne fût attendu que pour le lendemain, une trompe d'auto résonna sur la route du bord de l'eau. Grise de poussière, une soixante-chevaux stoppa devant la grille et un homme jeune, au visage énergique, demanda si son frère, M. Paul Vierne, n'était pas là?

— Oui, justement, répondit Gratiane.

Mais déjà, de la véranda, Paul s'écriait :

— Voilà Henri!

Guy Laugère et Mme Sabattet échangèrent un regard de complicité :

— Il est le bienvenu, dit-elle, amenez-le-nous vite.

Adrienne pensa : « Voilà donc celui que marraine et oncle Guy voudraient me voir épouser... » Comment l'avait-elle su? Intuition de jeune fille; et n'avait-elle pas entendu certaines allusions au visiteur attendu? Puis le soin inaccoutumé qu'avait pris Mme Sabattet de lui conseiller, pour la venue d'Henri Vierne, une certaine robe de linon bleu et blanc qui convenait délicieusement à son teint. Peut-être aussi l'atmosphère d'adoration dont l'entourait le jeune Paul; et enfin parce qu'elle arrivait, comme une belle plante, à l'heure d'épanouissement où les vierges rêvent de l'amour, où ce mot éveille leur sensibilité confuse, l'instinct qui frémit et l'âme qui s'exalte. Elle était à la fois amusée et touchée du mal que ses protecteurs se donnaient, eux si francs d'ordinaire, pour conserver à leur petit complot un air d'innocence.

Paul Vierne, rentrant, présenta son frère avec un gracieux orgueil et quelque héroïsme aussi, car si Henri plaisait à Adrienne, — et de cela il ne doutait pas plus que de voir Adrienne lui plaire, — il allait être, lui, bien que le premier en date, relégué à son rang de cadet. Il n'en faisait pas moins belle contenance.

Henri Vierne s'excusa de se présenter en négligé de voyage; mais il venait enlever son frère pour le conduire à Bordeaux où ils retrouveraient leur père.

— Quoi, s'écria Laugère démonté, vous ne resterez pas quelques jours dans ce pays? Nous nous faisions une fête de vous le montrer?

— C'eût été un grand plaisir pour moi, dit Henri Vierne, mais mon temps est malheureusement compté.

Adrienne vit la désolation de Paul Vierne, et elle eût voulu pouvoir le consoler. Il ne s'attendait pas à leur séparation si prompte; elle l'atterrait.

— Mais si votre père vient à Bordeaux, pourquoi ne pousse-t-il pas jusqu'ici? demanda Laugère.

— Peut-être le pourra-t-il après mon départ, dit Henri Vierne.

— Vous partez? Comment?

— Oui, après-demain; je m'embarque pour l'Amérique.

— Mais je croyais...

Et la figure de l'oncle Guy marqua un tel désappointement qu'Adrienne en fut attendrie pour lui, malgré le mal qu'elle eut à ne pas sourire : le château de cartes de son bonheur, tel qu'ils l'avaient si ingénieusement édifié, patatras, s'écroulait! Au surplus, il dégageait une cordiale sympathie, ce M. Henri; avec moins de grâce que Paul, mais plus de fermeté.

— Je pensais, dit Laugère mélancoliquement, que vous accepteriez le poste d'ingénieur aux aciéries de

Têts-sur-l'Adour; votre père du moins semblait... il m'avait écrit...

Henri Vierne répondit :

— Oui, l'offre m'avait tenté, mais les avantages qui me sont offerts dans une grande usine de Chicago ne permettent vraiment pas d'hésiter à un homme qui, comme moi, a sa carrière à faire.

— Une entreprise américaine? demanda Mme Sabattet qui, plus vite que Laugère, prenait son parti d'une fatalité à laquelle on ne pouvait rien, et dont cependant elle éprouvait la déception, car — outre qu'Henri Vierne ne lui déplaisait point — elle s'était faite à l'espoir si doux, quoique incertain, de voir Adrienne mariée rester dans le pays et menant, non loin d'eux, une vie simple et saine conforme à leur idéal.

— Américaine, non, madame, l'usine que je dois diriger est française; elle a beaucoup à faire pour lutter contre les rivalités allemandes qui tiennent une énorme place aux États-Unis. Assurer notre prestige, faire triompher notre industrie, c'est encore accomplir, à l'étranger, œuvre nationale. Mon patriotisme et mes intérêts y trouvent leur compte.

— Et vous resterez lontemps? demanda Laugère, qui voulait garder un espoir quand même.

— Dix ans, quinze ans peut être : c'est une expatriation.

— Mais votre père?...

— Il en est très peiné, mais il me comprend.

Adrienne rencontra le regard de Paul, qui avait des larmes dans les yeux.

Sollicité de prolonger au moins de quelques heures son séjour, Henri Vierne, ajournant son départ au lendemain, accepta de revenir dîner à la Maison-Blanche; une demi-heure après, son auto ronflait, ramenant Paul avec lui à l'hôtel Soubeyre.

Adrienne n'eut pas besoin d'assister au conciliabule que tinrent sa marraine et l'oncle Guy pour en deviner le sens.

— Je suis désolé, répétait Laugère, désolé et furieux Un plan si bien combiné! Car quelques jours, j'en suis sûr, auraient suffi pour qu'Adrienne fasse sa conquête; elle l'aurait fait d'autant mieux que, ne se doutant de rien, elle se serait montrée à lui dans toute sa grâce spontanée.

— C'est regrettable, en effet, dit Mme Sabattet, mais en compensation, pardonnez-moi cette joie égoïste, nous la garderons plus longtemps auprès de nous.

— Nous ne l'eussions pas perdue, dit Laugère : la proximité des Forges, ce poste d'ingénieur réalisaient des conditions uniques... Ce jeune émigrant ne soupçonne pas ce qu'il perd.

— Et d'ici à demain il n'aura pas le temps de s'éprendre de notre chère grande fille.

— On a vu des coups de foudre plus soudains, dit Laugère...

— Oh! l'amour, chez les jeunes hommes d'aujourd'hui, est plus sage que de notre temps. Avez-vous remarqué le ton de résolution positive de M. Vierne?

— A travers le prisme de l'amour, Henri se serait persuadé que ses intérêts le fixaient dans ce pays.

— Il est heureux, dit Mme Sabattet, qu'Adrienne ne se doute de rien; et puisqu'il doit partir de toute façon, mieux vaut qu'elle n'ait pas le temps de le trouver trop séduisant. Consolez-vous, mon pauvre ami.

— Si encore, dit Laugère, Paul avait six ou sept ans de plus!

Mme Sabattet répondit :

— Oui, il est déjà bien gentil, mais ce n'est encore qu'un enfant. Dites-vous d'ailleurs, mon cher Guy, que

peut-être Henri Vierne et Adrienne ne se seraient pas convenus du tout.

— C'est impossible, s'écria Laugère impétueux, Adrienne est irrésistible!

Mme Sabattet eut un franc rire :

— Voilà ce que j'appelle le véritable esprit de famille!

— Mais, fit-il obstiné, qui sait? Il n'a peut-être pas engagé sa parole : s'il pouvait encore rompre son contrat?...

Constance secouait la tête avec doute.

A cette ouverture, aussi bien, Henri Vierne, étonné, ne laissa aucun espoir : les traités étaient signés. Mme Sabattet détourna la conversation, de peur que plus d'insistance parût indiscret. On se promena dans le jardin et dans le parc; c'était une de ces journées lumineuses qui semblent ne pas vouloir finir. Henri Vierne, à qui son frère avait parlé avec admiration des solitaires de l'étang Bleu, apprécia ce calme paradis. Mais autre chose était de savourer quelques heures de détente ou de s'enliser dans un labeur monotone, en province. Pour lui les aciéries de Têts n'offraient qu'un pis-aller, son départ pour un pays neuf et une activité triple répondant beaucoup plus à ses goûts. Cela ne l'empêchait pas de trouver délicieuse Adrienne; Paul lui en avait parlé avec un enthousiasme d'admiration dont, grand frère, il avait souri.

— Vous habitez, madame, dit-il, un coin de terre prestigieux.

— Vous ne l'avez pas vu, dit Constance Sabattet, lorsque nous l'avons découvert : sa poésie douce et sauvage était alors incomparable. Aujourd'hui la civilisation nous menace. Si vous revenez nous voir dans quelques années, vous ne reconnaîtrez plus rien de ce qui subsiste encore ici de solitude et de beauté.

Elle désignait les villas se mirant dans le lac, les barques où des habitués de l'hôtel ramaient plus ou moins adroitement, et la voile blanche du canot des Rumford qui semblait, dans l'air pur, une grande mouette blanche posée sur l'eau.

— Quand je pense, dit Laugère, que nous nous étions indignés des projets de Despeyron et de Pierre Esbros! Ils n'auraient jamais toléré les hideuses bicoques que Soubrac fait déjà foisonner comme des champignons bariolés, à la pointe du lac!

— Despeyron, dit Henri Vierne, l'ancien ministre?

— Oui, actuellement gouverneur général de l'Indo-Chine...

— Je doute qu'il le soit encore dans quelques jours.

— Pourquoi donc?

—N'avez-vous pas vu les journaux? Depuis une semaine une campagne violente est menée contre lui!

— Le *Temps* n'en parle pas, dit Laugère.

— Ni la *Croix*, fit le colonel.

— Ils en parleront, dit Vierne; hier, en quittant Paris, j'ai lu dans le *Matin* une charge à fond contre Despeyron et son entourage. Le mot de scandale est prononcé : on parle de concussions, de malpropres histoires d'argent.

Mme Sabattet s'enquit avec vivacité :

— Met-on en cause d'autres que lui?

— Mais, il me semble que le nom de Pierre Esbros a été prononcé, et aussi celui de Jacques Despeyron.

Mme Sabattet, inquiète, précisa :

— Que disait-on au juste?

— A vous dire le vrai, madame, je ne sais trop : l'affaire semble assez embrouillée. Mais le *Matin* ne doutait pas que le Gouverneur général ne fût rappelé afin de fournir des explications.

Le colonel fronça ses rudes sourcils; la chose en soi n'avait rien qui pût le surprendre, ni d'y voir mêlé Pierre Esbros; un sentiment de justice d'autre part retenait son jugement avant que la cause fût éclaircie. Maraval, indécis, se taisait. Seuls, Mme Sabattet et Guy Laugère, favorables à Pierre Esbros, se refusaient à le croire coupable. Et s'il était compromis, se demandait Constance Sabattet, ne pouvait-on l'attribuer à un coup de Jarnac de ses patrons politiques, ayant tout intérêt à rejeter sur lui la responsabilité de leurs fautes, et à se sauver en le perdant?

Pierre Esbros, un scandale, des malversations... ces mots ressuscitaient chez Adrienne l'image effacée du jeune homme, et cette obscure sympathie romanesque dont, à travers ses souvenirs et les propos de sa marraine, elle auréolait cette figure heurtée et si peu banale.

— Croyez-vous, demanda-t-elle à Mme Sabattet, comme elle l'embrassait à l'heure du coucher, que ce M. Esbros ait quelque chose de grave à se reprocher?

— Je suis sans nouvelles de lui depuis bien longtemps; après m'avoir annoncé son départ, il ne m'a écrit qu'une seule fois pour me dire son enthousiasme de ces pays si vieux et si nouveaux, et avec quelle ardeur il se dévouait à sa tâche; mais ses patrons me sont trop suspects pour que je l'accuse sans preuves.

XXII

Adrienne eut du mal à s'endormir et se réveilla vers une heure du matin. Une insomnie lucide fit revivre en elle les impressions complexes de ces derniers jours.

Elle revoyait l'émoi de sa marraine en apprenant la campagne de presse déchaînée tout à coup contre Despeyron, dénonçant le Gouverneur général de l'Indo-Chine comme coupable de collusion et de concussion; de louches histoires de compagnies financières et un marché concernant une ligne de chemin de fer qui rappelaient, en petit, le scandale de Baïhaut-Panama.

On attaquait violemment non seulement Despeyron, mais son entourage. Pourquoi la hantise tenace s'imposait-elle à elle de ce Pierre Esbros qu'elle n'avait jamais vu, sinon à travers le portrait de *l'Illustration,* et qui cependant n'était pas pour elle un étranger, tant elle avait pensé à lui? S'il était injustement accusé, comme il devait souffrir! Mais serait-ce possible que l'on pût commettre la lâcheté d'entraîner un innocent dans sa propre chute? Peut-être n'était-il pas irréprochable? Et alors elle devait le plaindre... Mais s'il était l'homme qu'il paraissait, et que Mme Sabattet semblait croire, certainement il n'avait rien commis de vil. Des histoires d'argent, ce qui accouple un homme distingué aux spéculateurs véreux et aux financiers voleurs; non, elle ne devait pas le croire!

N'était-ce pas singulier qu'elle songeât ainsi à lui, alors qu'il ignorait même qu'elle existât? Ne serait-il pas surpris, si par un de ces phénomènes de télépathie qu'admettait l'oncle Guy, dans ses soucis et son amertume elle lui apparaissait, vision consolante, comme l'aube d'un meilleur jour après une nuit d'angoisse?... Elle évoqua les centaines et les centaines de lieues qui les séparaient. Le connaîtrait-elle jamais?... Pierre Esbros, ce nom et cette physionomie l'intriguaient de leur énigme... Le mystère de sa propre existence lui apparut. Qu'il y avait loin du couvent à cette Maison-Blanche où elle était aimée, choyée, traitée comme une

enfant d'élection par ces nobles êtres... Serait-ce là toute sa destinée?... Ne connaîtrait-elle pas autre chose? Si, l'amour viendrait certainement la prendre et l'emmener par la main! Mais quel visage aurait-il? Et quelle âme? Serait-ce pour le bonheur, un foyer chaud et tendre, un compagnon chéri, de beaux enfants, une vie harmonieuse que rempliraient, comme ici, les humbles tâches ménagères et la pensée en travail, les grands livres, la haute musique, tout ce qui élève le cœur et l'esprit?... Ou bien devrait-elle, comme sa marraine, comme ses oncles, connaître les épreuves, les traverses, les douleurs? En tout cas, heureuse ou malheureuse, jamais elle n'oublierait le rayonnement de sa vie actuelle, la ferveur de tendresse et de vénération qu'elle portait à ceux qui l'entouraient.

Un bruit léger, dans le grand silence, la fit tressaillir, non de peur, car jamais l'idée, en ce pays sans voleurs et sans crimes, ne lui en serait venue, mais avec l'étonnement qu'à cette heure quelqu'un entr'ouvrît doucement une des portes de la maison. Ce ne pouvait être Iribarne faisant une ronde de précaution; il était parti la veille pour Bayonne, appelé par dépêche auprès de sa belle-sœur, Rosita Combrès, inquiète de la santé de sa fille. Il avait emmené Janus, qu'un tesson de verre avait blessé au pied d'une plaie envenimée. Elle prêta l'oreille; sûrement quelqu'un marchait sur le gravier. Elle courut à la fenêtre. Derrière les volets entre-bâillés, elle reconnut une silhouette : Martine!

La lune éclairait à plein le jardin; une clarté élyséenne baignait, de rayons bleuâtres, les massifs de fleurs et les grands chênes-lièges dont le feuillage léger s'argentait dans l'ombre diaphane. Pourquoi Martine sortait-elle ainsi de la maison? Elle s'arrêtait court et semblait hésiter. Allait-elle au-devant de quelqu'un? Un

remords ou un excès de prudence allaient-ils la faire revenir sur ses pas? Non, Adrienne la vit tressaillir et attendre, immobile et comme pétrifiée, un homme qui, sur la pointe des pieds, venait à elle. Les cheveux longs, le pâle visage sur lequel jouait la lumière... Adrienne reconnut Rodko. Il mit la main sur l'épaule de Martine qui ne se débattit point, il lui serra la taille de l'autre bras et l'entraîna doucement vers un coin d'ombre; là, il lui renversa la tête en arrière, et penché sur sa bouche, but un interminable baiser.

Atteinte dans son instinctive pudeur, Adrienne, toute angoissée, se recula dans la chambre; quand elle voulut regarder de nouveau, elle ne vit plus ni Martine ni Rodko : ils s'étaient confondus parmi le noir des arbres, ou bien ils se cachaient derrière le hangar. En proie à un trouble dont la violence l'étonnait, Adrienne fouilla en vain du regard les alentours de la maison : plus rien .. que devait-elle penser? Ce rendez-vous était certainement le premier, car les jours précédents, Janus n'eût pas toléré sans aboyer l'intrusion du pêcheur. Pour que Rodko fût venu, juste le jour où la Maison-Blanche n'était pas gardée, il fallait qu'il sût pouvoir se risquer sans crainte d'éveiller personne. Martine et lui s'étaient donc concertés. Aujourd'hui même, probablement. Cotiche, offrant à la cuisine une brochette de petits oiseaux, avait parlé bas à Martine; et elle avait donné un prétexte pour retraverser le lac avec lui, sans doute afin d'aller retrouver Rodko, qui avait dû lui intimer de le rejoindre...

Adrienne s'interrogea : que devait-elle faire? Cette malheureuse fille allait se perdre!... A seize ans passés, quelle résistance offrir à la séduction scélérate de cet homme? Aucune; son ignorance de la vie, ses instincts précoces, la crise qu'elle traversait, tout la jetait à un

irréparable malheur!... Avertir sa marraine? Adrienne ne pouvait cependant réveiller la maison, exposer ses oncles ou l'un d'eux à se colleter avec ce dangereux individu?... S'exposer elle-même, elle en eut envie; Rodko à sa vue, ou entendant du bruit, se sauverait sans doute; en cas de danger, elle crierait, on accourrait, l'oncle Mathieu avait son fusil de chasse et Guy Laugère un revolver chargé, à toute précaution, dans sa table de travail.

Elle n'eut pas à agir... déjà, le couple enlacé sortait du bois, se découpant dans la splendeur lunaire. Rodko semblait exiger un consentement que Martine refusait mollement. Il n'allait pas avoir l'audace, pourtant, de l'accompagner jusque dans sa chambre!... Adrienne brusque poussa ses volets, dont le double grincement leur fit lever les yeux; Rodko, voyant se détacher une forme blanche dans le cadre noir de la chambre, bondit en arrière; Martine affolée se précipita dans la maison et referma la porte derrière elle. Stupéfait et déçu, Rodko tendit le poing vers cette porte, esquissa vers Adrienne, qu'il reconnut sans doute, un grand geste de bras équivoque, qui tenait de la bravade ou du baiser lascif lancé au vol. Une autre fenêtre cependant s'ouvrait; à l'autre bout de la maison, la voix forte de M. Bréchart criait :

— Qui va là?

D'un bond, Rodko s'était évanoui dans l'ombre. Adrienne, si émue qu'elle se retenait de respirer, resta sans bouger un long moment; elle attendit quelques minutes, jusqu'à ce qu'un éternuement se fit entendre. M. Bréchart, jugeant inutile de s'enrhumer, refermait ses volets. Allumant un bougeoir, un peignoir noué en hâte, elle descendit sans bruit s'assurer que Martine avait bien refermé la porte; pour plus de sûreté, elle donna un double tour de la clef, qu'elle retira. Mainte-

nant, à moins que Martine ne se sauvât par la fenêtre... Mais où était-elle? Adrienne la trouva, blanche et épouvantée, les yeux fixes comme une somnambule, dans un recoin de l'office, assise sur une caisse; elle semblait attendre que son cœur tumultueux, sur lequel elle appuyait ses deux mains, ne battît plus si fort.

— Que faites-vous là? dit Adrienne avec tristesse, remontez dans votre chambre...

Martine la regarda avec une expression de désespoir et de haine :

— Vous m'espionnez donc, mademoiselle?

— Non, mais je vous ai entendue sortir et je vous ai vue...

— Alors, qu'est-ce qu'il vous faut de plus? Eh bien oui, j'aime Rodko, oui, Rodko m'aime!

— Parlez plus bas, il est inutile que tout le monde sache ce que je suis seule à avoir surpris.

— Voilà qui m'est égal, par exemple! dit Martine avec un gémissement rageur.

— Ne restez pas là, répéta Adrienne avec autorité, montez dans votre chambre. Vous savez bien que je suis votre amie. Nous causerons demain avec calme, si c'est possible.

Martine jeta un mauvais regard sur la clef qu'Adrienne tenait à la main, comme si elle hésitait à s'élancer pour la lui prendre de force; cependant elle se leva, escalada les marches; de la forme mouvante de son corps musclé et rebondi, émanait une séduction animale qui causa à Adrienne le même malaise aigu que, tout à l'heure, la vue de l'homme buvant à pleine bouche ce visage ardent de faunesse.

Adrienne attendit que la jeune fille se fût enfermée brusquement et sans un mot d'adieu. Alors seulement elle regagna sa chambre et se recoucha; mais son

insomnie, exaspérée par ce qu'elle venait de voir et d'éprouver, ne lui permit de s'endormir qu'au matin.

Quand elle voulut, sitôt habillée, retrouver Martine, elle la chercha en vain; la jeune fille avait disparu, profitant, au lever de Françoise, de l'entre-bâillement de la porte de la cuisine. Gratiane ne l'avait pas vue sortir. Adrienne n'hésita plus à raconter à Mme Sabattet la scène de cette nuit. Consternée, sa marraine tint conseil avec ses amis; verraient-ils échouer leurs efforts pour civiliser cette petite et lui donner le goût du travail et d'une vie sage? Leur blâme, comme toujours, se mitigeait de pitié.

— J'avais bien cru entendre du bruit vers une heure du matin, dit le colonel; ce Rodko! En voilà un qui a eu de la chance que Janus n'ait pas été là! Il y aurait laissé sa peau!

— Martine sera retournée chez ses parents! hasarda Laugère.

— Dites qu'elle est allée rejoindre ce bandit, répliqua Maraval.

— Nous devons la sauver, affirma Constance Sabattet; à son âge, elle n'est qu'à demi responsable!

— Vous ne la sauverez pas, dit M. Bréchart, le ver est dans le fruit.

— C'est notre devoir d'essayer, dit Laugère.

Martine n'était pas à l'hôtel Soubeyre; personne ne l'avait rencontrée. On télégraphia à Ysclet, on prévint le maire et le garde champêtre.

Ce fut une matinée agitée. Guy Laugère, qui dès huit heures du matin traversa l'eau pour aller à l'hôtel Soubeyre, trouva Honorine et Narcisse dans une colère si violente qu'elle étouffait leurs inquiétudes. Donnant car-

rière à leur ingratitude, comme si elle pouvait les soulager, les Soubeyre rejetèrent le changement de caractère de leur fille et sa fuite sur l'éducation qu'elle avait reçue à l'ouvroir et sur l'influence de la ville, pour ne pas dire aussi de la Maison-Blanche.

— Elle n'était pas comme ça autrefois, bien sûr, répétait Honorine; ici, elle avait notre bon exemple!

Narcisse renchérit :

— Eh oui, elle n'est pas revenue la même! Je me disais aussi que cette éducation-là ne valait rien pour elle!

— Oubliez-vous donc, répondit Laugère piqué au vif, — car malgré une longue expérience des êtres, il ne se faisait jamais à leur injustice, — à quels instincts fainéants et vagabonds Martine s'adonnait autrefois? Vous ne pouviez la tenir!

— Une bonne claque, dit Honorine, la remettait d'aplomb. Aujourd'hui que c'est une demoiselle, c'est qu'elle vous tient tête! Elle nous méprise, ma parole!

— Vous ne prétendez pas que nos conseils lui ont manqué, ni la sollicitude de Mme Sabattet!

— Oh! des bonnes paroles... tant y a que la coquine s'est ensauvée pour notre honte!

— Nous la retrouverons, dit Laugère.

Honorine, dont la fureur s'affaissa subitement, se mit à sangloter :

— Que je suis malheureuse! N'avoir qu'une fille et devenir la risée des méchants!

Narcisse dit :

— Mule qu'elle est, elle se ferait périr, rien que pour nous faire endêver! C'est que cela ne m'étonnerait pas!...

Honorine se cacha les yeux dans ses mains avec horreur.

— Hé bé! Que dis-tu là! Un tel péché! Faudrait-il qu'on la retrouve noyée? Non, bien sûr, elle est avec ce coureur de filles, ce galvaudeux, ce chien, ce maudit!

— Si c'est vrai, dit solennellement Narcisse, je lui fous un coup de fusil, à Rodko!

— Ce serait pire que tout, dit Laugère; votre fille a dépassé l'âge d'un enlèvement criminel; vous n'avez d'autre ressource que le droit de correction.

— Je la ferai ramener par les gendarmes! cria Narcisse si fort qu'Honorine, effrayée pour le bon renom de l'hôtel et jugeant inutile d'ameuter les voyageurs, lui dit :

— Hé! Allons, ne te monte pas! Tu es comme le lait sur le feu!

— Je la ferai enfermer dans une prison, hurla Narcisse, c'est mon droit!

— Vous la pousseriez à la révolte ou au désespoir, dit Laugère. Le mieux, quand vous l'aurez ramenée, sera de l'envoyer loin d'ici, de la soustraire aux tentations nouvelles. N'avez-vous pas de parents à Paris ou à Bordeaux? Sinon, nous pourrions l'adresser à une œuvre de protection...

— Monsieur Laugère, dit brusquement Narcisse, je vous respecte. Mais voyez-vous, ça ne regarde plus que nous, cette affaire. Je ne veux pas vous rendre responsables de ce qui arrive, mais si notre fille ne nous avait jamais quittés, elle n'aurait pas eu de mauvaises idées dans la tête!

Guy Laugère pâlit légèrement :

— Ce n'est pas bien, Narcisse, ce que vous dites là!

Honorine s'interposa, en femme de tête : elle n'oubliait pas la créance de la « Colonie », la forte somme prêtée pour la construction de leur hôtel et qu'ils devraient rembourser un jour ou l'autre.

— Excusez-le, monsieur Laugère, c'est sa douleur qui parle. Tais-toi, Narcisse, et cours plutôt à Géglosse prendre le train ; tu as juste le temps : dans deux heures tu seras à Ysclet. Et si Martine est avec le sacripant !...

— J'en fais mon affaire ! dit Narcisse avec un grand geste de menace.

Dix minutes après, son béret enfoncé sur les yeux, il lançait au grand trot son attelage de mules. Honcrine s'essuya les yeux avec le coin de son tablier.

— Faut pourtant que l'ouvrage se fasse, dit-elle ; justement la servante qui a une rage de dents, et le petit Thomassou traîne dans le pays. Quand il a une course à faire, celui-là, il prend son temps !

Et elle tourna le dos à Laugère.

XXIII

A l'heure du déjeuner, l'auto des Vierne s'arrêta devant la grille de la Maison-Blanche, leurs valises de voyage arrimées à l'arrière.

Ils prirent part aux soucis de la « Colonie », Paul surtout qui avait subi le charme trouble de Martine. Malgré la distraction de sa course matinale, il était triste et son frère sérieux. L'imminence de leur départ les éloignait déjà. Henri avait le visage grave de l'homme qui suit son idée fixe et refuse de se laisser hanter par la douceur de la halte. Son frère lui avait fait valoir, avec une gentille chaleur d'âme, ce qu'il eût trouvé peut-être en restant : l'amour d'Adrienne et un mariage propice. Henri Vierne l'avait écouté avec un sourire, puis avait haussé les épaules :

— Ce sont là des rêves de ton âge, mon garçon.

— Tu n'es pas si vieux pour te montrer si sage! ripostait Paul, mortifié de ce ton de supériorité.

— Savoir ce qu'on veut et l'exécuter, vois-tu, c'est la seule devise pour réussir. Mlle Adrienne est charmante, elle fera l'enchantement d'un galant homme qui la rendra peut-être plus heureuse que moi.

— Mais justement, se récria Paul désolé, ce ne sera pas toi... Ah! si j'étais à ta place!

Henri le considérait avec une indulgence un peu moqueuse :

— En es-tu si amoureux? Fais-toi une position, et épouse-la toi-même dans cinq ou six ans! Alors votre différence d'âge n'aura plus tant d'importance.

— Si tu crois qu'elle m'attendra! riposta Paul avec une naïve amertume.

— Résigne-toi, mon petit. La vie est faite de non-réalisations pareilles, parce qu'on est trop jeune, ou parce qu'on vient trop tard; un train manqué, une rencontre inattendue, et notre destin change. Rien n'arrive, vois-tu, que ce qui doit arriver. Oui, j'aurais pu m'éprendre de cette jeune fille qui paraît d'une qualité morale supérieure et dont le charme est profond; mais peut-être me serais-je mal contenté d'un labeur paisible dans un coin de province. J'aime la vie, l'action, je me marierai un jour, mais beaucoup plus tard!

Paul Vierne n'insistait plus... Henri ajoutait :

— Allons, il est bon que je t'enlève d'ici et que les vacances touchent à leur fin. Tout ce que tu éprouves est normal; mais dans quelques semaines, tu n'y penseras plus!

Le déjeuner ramena l'entretien sur Pierre Esbros et les accusations dont Despeyron et son entourage étaient l'objet. Le *Temps* et la *Croix*, celui-là en termes mesurés,

celle-ci avec âpreté, reproduisaient les griefs articulés contre le gouvernement général de l'Indo-Chine : abus d'autorité, compromis financiers avec les compagnies étrangères; une certaine histoire de chemins de fer qui, en petit, rappelait la collusion de Baïhaut-Panama. La *Croix* en tirait un habile argument contre la moralité des fonctionnaires républicains; le *Temps,* plus favorable, supposait que l'esprit de parti avait démesurément grossi certains faits, et ne doutait pas que M. Despeyron n'apportât bientôt en France toutes les justifications nécessaires.

— Je crois de moins en moins que Pierre Esbros se soit associé à des actes malpropres, dit Mme Sabattet, plus tourmentée qu'elle ne voulait le paraître.

Henri Vierne, qui ne le connaissait pas personnellement, mais en avait entendu beaucoup parler, dit avec flegme :

— S'il est vraiment ambitieux, comme on me l'a affirmé, et intelligent, il se sera gardé les mains nettes. L'honnêteté est le meilleur des calculs.

— Vous employez, dit Mme Sabattet dont le regard s'éclaira, une de ses expressions habituelles : elle contient une grande vérité. Il n'y a de malhonnêtes gens que les sots.

— Oui, mais il faut tenir compte du milieu, dit Bréchart. Rien de déprimant comme le contact familier des médiocres et des rapaces : la bassesse d'âme est contagieuse.

— Pas pour lui! dit Laugère.

Maraval détourna la conversation; pourquoi préjuger de ce qu'on ignorait encore?... On parla de l'Amérique et des plans d'avenir d'Henri Vierne; il donnait, dit Laugère, un exemple courageux en se faisant si loin une vie d'énergie renforcée.

— Mon mérite n'est pas si grand, dit le jeune homme, Chicago n'est pas le bout du monde, et le monde lui-même est petit.

Mlle de Kervo, qui venait de se lever de table, revint dire tout bas à Laugère que Cotiche apportait un télégramme.

— Concernant Martine, je suppose, dit-il.

Il se leva pour aller trouver le porteur : Cotiche avait toujours son air rusé de braconnier, un peu moins d'aplomb seulement sur ses jambes, depuis qu'il faisait de fréquentes stations à la buvette de Bascoux la Loupe, alternées de visites à l'autre mastroquet; il bafouilla en cherchant la dépêche dans ses poches :

— Il fait soif, m'sieur Laugère, ne trouvez-vous pas?

— Comment pouvez-vous être si altéré? dit celui-ci; c'est depuis que vous ne buvez plus que de l'alcool?

— Une petite absinthe ou deux sans plus, m'sieur Laugère, ça n'a jamais fait de mal à personne!

Guy Laugère se tut, il avait bien assez souvent sermonné Cotiche. Et ce n'est pas Cotiche seul qui commençait à se mal trouver de l'intoxication régulière. Le bouvier Jean-Baptiste, géant à la Goliath, se débauchait lui aussi, la langue pâteuse, l'œil rouge, emporté soudain de fureurs sauvages. Plus d'une fois on l'avait trouvé ronflant ivre dans un fossé, ses bœufs de charroi immobiles sous le joug attendant, avec une majesté paisible, qu'il eût repris ses sens. Quelques résiniers, jadis sobres, devenaient brutaux et paresseux; et on parlait maintenant d'un autre débit qui allait s'ouvrir, près du nouvel hôtel, à l'orée du courant d'Osques!

— Eh bien, fit Laugère impatient, cette dépêche?... Vous l'avez perdue?...

— Sûr que non, m'sieur Laugère... je l'ai pourtant mise là...

Et Cotiche de chercher à nouveau; finalement il la retira de son béret.

Laugère lut, c'était la réponse du maire d'Ysclet :

Pas retrouvé Martine Soubeyre; Rodko en mer, attendons son retour.

Cotiche cligna de l'œil :

— Martine court encore, pas vrai, m'sieur Laugère! Eh bien moi, foi de... de Cotiche, — il eut un hoquet, — je vais vous dire où elle est; je le sais parce que je suis malin...

— Eh bien, où est-elle? demanda Laugère énervé.

— Té! Dans le bateau de Rodko, et ils auront été faire un petit voyage de noces passé la frontière, en Espagne, à Cerda ou à Calla-Rès; y a là des coins de pêcheurs où le vin n'est pas mauvais! Allez donc l'y prendre?...

Il attendit une invitation d'aller s'abreuver à la cuisine, mais Laugère le déçut en disant sévèrement :

— Merci, Cotiche, à une autre fois; et tâchez de ne plus boire d'aujourd'hui.

Le braconnier se mit à rire, sans rancune :

— Y en a que ça rend méchant, comme Jean-Baptiste; moi, pas... ça me rend meilleur : alors pourquoi que je me priverais?

Laugère rentrait dans la salle à manger; il mit ses amis au courant; l'hypothèse de Cotiche parut probable et fit planer une tristesse. Pourquoi le mal était-il ainsi victorieux? Laugère avait encore sur le cœur les reproches des Soubeyre.

— Dans deux ans, dit-il, ce pauvre pays sera irrémédiablement gâté.

Henri Vierne sourit :

— Vous émigrerez comme moi.

— Nous sommes trop vieux, dit Constance Sabattet avec un soupir, cependant que, pour consoler l'intime

détresse de Paul Vierne, Adrienne affectueusement lui souriait.

L'heure du départ vint vite. Guy Laugère, peiné ainsi que Mme Sabattet de l'aventure de Martine, ressentait plus vivement l'échec de ses projets. Fallait-il qu'il fût jeune encore de cœur, pour avoir espéré qu'Henri Vierne se raviserait, la nuit lui ayant porté conseil, et qu'il dirait : « Je ne pars plus. Ce pays et votre voisinage me décident à accepter la place d'ingénieur aux Aciéries de Têts » ? Ce n'est que dans les romans que de telles choses se voient. La valeur évidente du jeune homme, ses qualités et son charme ajoutaient à ses regrets.

Toute la « Colonie » entoura l'auto au moment des adieux. Henri Vierne remercia en fort bons termes de l'accueil que son frère et lui avaient reçu ; Paul, très ému et s'efforçant de faire bonne figure, ne sut que balbutier quelques mots. Henri actionna le moteur, prit le volant, l'auto démarra : en quelques secondes il ne resta plus rien de ces jeunes visages et de cette sympathique rencontre.

Mme Sabattet traduisit l'impression commune en murmurant :

— Comme cela a passé vite!... sans qu'on sût si sa pensée allait spécialement au passage d'Henri Vierne ou aux vacances de Paul, ou à leur double séjour si tôt évanoui dans le passé, avec le souvenir de tout ce qui, en mille sensations de la minute, s'éparpille, s'efface et meurt.

XXIV

Iribarne était revenu de Bayonne soucieux. Interrogé, il répondait laconiquement : sa nièce? Le médecin pen-

sait qu'elle s'en tirerait; une mauvaise grippe. Ses neveux, qu'il avait été surprendre à l'improviste, allaient bien, et leurs patrons se déclaraient satisfaits de leur travail. Il ne trouvait à redire qu'à la tenue de sa belle-sœur; il s'en ouvrit à M. Bréchard quelques jours plus tard.

— Elle veut se remarier, mon colonel, et elle est bien coquette avec les hommes pour une mère de famille.

— Elle ferait mieux, dit celui-ci, de ne se consacrer qu'à ses enfants. Cependant, elle est jeune encore, et mieux vaut le mariage que l'inconduite.

— C'est qu'elle s'est amourachée d'un bellâtre qui sûrement en veut à son argent.

— C'est à toi de lui faire entendre raison, Pierre.

— Les femmes n'entendent pas raison, dit Iribarne, à moins qu'on ne les corrige. Ce n'est même pas ma belle-sœur selon la loi, je ne puis la contraindre.

M. Bréchart eut une moue mécontente; ce qu'il craignait se vérifiait : une loi fatale voulant que le bien que l'on fait tourne souvent en mal et que l'on soit parfois puni plus pour ses bonnes actions que pour ses mauvaises. Moins généreux, Pierre, en gardant l'héritage en totalité ou en partie, eût tenu Rosita Combrès en sa dépendance.

— Alors, résigne-toi, Pierre. Tu auras fait tout ce que tu pouvais.

— Ce n'est pas l'affaire, dit celui-ci, mais Mercédès devient grande, et je ne veux pas qu'elle vive avec cet homme pour beau-père. Il ne me donne pas confiance.

M. Bréchart répondit :

— Si Mme Sabattet veut bien accueillir ici ta nièce, et j'en suis sûr d'avance, c'est toi et Gratiane qui l'élèverez; mais la mère y consentira-t-elle?

— Pour suivre cet oiseau-là, je le crois! Non qu'il soit beau, il est tout plumé sur la tête.

Mme Sabattet décidait avec ses amis que, sitôt rétablie, la jeune Mercédès trouverait hospitalité et éducation à la Maison-Blanche. Les visages graves de Pierre et de Gratiane s'éclairèrent de reconnaissance. L'exemple qu'ils avaient reçu leur servirait; de même que Mme Constance et ces messieurs avaient eu Mlle Adrienne à élever et à aimer, ils aimeraient et élèveraient leur nièce. Iribarne irait, la semaine suivante, s'entendre avec Rosita Combrès. Il ramènerait aussi Janus que le vétérinaire soignait sur place.

On eut des nouvelles de Martine par Arcomie, l'associé de Soubrac et de Destribats. Rencontrant la jeune fille et Rodko à Hendaye dans un cabaret de pêcheurs, il avait eu peine tout d'abord à la reconnaître, avec ses cheveux coupés court en signe de servage, son corps pris dans le maillot sombre et le pantalon rouge des pêcheurs d'Ysclet. Ils s'étaient mis en sûreté de l'autre côté de la Bidassoa et attendaient, pour revenir, que l'esclandre se fût apaisé.

Arcomie en avait profité pour en porter la nouvelle toute chaude à la belle Iane, dont il savait la violence jalouse. Elle ne parlait rien moins que d'arracher à Martine sa peau vive comme on fait aux anguilles; pour Rodko, heureux s'il ne s'en tirait qu'avec un coup de couteau! Arcomie, avantageux et faisant scintiller les bagues de ses doigts boudinés, avait converti Iane à une vengeance plus raffinée : que n'agréait-elle son amour? Il la couvrirait de bijoux... La fille consentante roulait maintenant dans l'auto d'Arcomie, une auto de luxe, qui faisait oublier la méchante petite baignoire à roues d'autrefois. Iane, transformée par les soins du coiffeur et des magasins de nouveautés de Biarritz, portant chapeau et robe à traîne, semblait une amazone de cirque forain. Elle comptait inspirer à Rodko du regret; qui sait si, la

voyant ainsi parée, il ne la trouverait pas plus tentante? Ce serait alors à elle de lui brider le mors; car si elle consentait à appartenir à Arcomie, c'était sans la moindre tendresse, et elle le quitterait, le moment venu, aussi facilement qu'elle l'avait pris. Elle n'eut cesse qu'il ne lui eût fait, à courir ainsi les routes, rencontrer son ancien amant avec sa nouvelle conquête. Mais le regard de mépris hautain qu'elle jeta sur le couple ne lui attira que des rires de moquerie : Rodko parla entre ses dents de « singesse habillée », et Martine la dévisagea si effrontément qu'Arcomie, pour empêcher que sa maîtresse ne se jetât sur eux, dut la pousser de force dans l'auto et partir à toute vitesse. Elle passa sa rage sur lui dans une volée de coups de poing, au risque de le faire déraper; Arcomie ne fit qu'en rire.

La « Colonie » apprit ces détails par Destribats; alourdi et vieilli, il blâmait son associé qui, en s'affichant ainsi, jetait de la déconsidération sur la Société des terrains. Soubrac, plus grossier, enviait la bonne fortune de l'agent d'affaires et, dans l'espoir de le supplanter un jour, faisait les doux yeux à la drôlesse.

— Tout ça, disait Destribats, c'était de l'*escandale!*

Après avoir jeté feu et flamme, les Soubeyre, se convainquant de leur impuissance, reniaient leur fille. « Une malheureuse! Qu'on ne leur en parlât plus!... » Arcomie amenant Iane à l'étang d'Osques, pour un déjeuner fin, descendit à l'hôtel Soubeyre. Narcisse et Honorine, flattés, les accueillirent avec une parfaite dignité; Soubrac fut de la partie, Destribats ne put les offenser par un refus; les trois hommes et la belle fille burent pour deux cents francs de vins fins et de champagne et s'enivrèrent crapuleusement.

Avec l'automne et l'exode des clients d'été, un calme relatif descendit sur le pays d'Osques; seuls les travaux

de construction attestèrent l'invasion lente et continue. C'en était fini à présent du paradis de recueillement. La marée malpropre des êtres et des choses venait battre aux portes de la Maison-Blanche. Que serait-ce lorsque le pourtour du lac serait entièrement construit; car, jusqu'à présent, sauf leur encerclement entre la route macadamisée et la plage, il n'existait pas encore de voisins trop proches. Mais déjà l'étau se resserrait : au nord les bicoques de Soubrac gagnaient du terrain; au sud, en face du grand hôtel neuf, Destribats bâtissait des chalets; de plus, on annonçait pour l'été l'installation d'un bazar de nouveautés; un coiffeur avait loué d'avance une boutique près des Soubeyre; le boucher de Géglosse devait créer une annexe, et Bascoux la Loupe ajoutait à sa buvette un comptoir d'épicerie. On parlait d'ouvrir un bureau de poste auxiliaire. Et l'électricité fonctionnerait dès juillet.

— Que deviendrons-nous, demanda Constance Sabattet, quand Osques sera un véritable bourg?

— Rien de plus, rien de moins, dit Bréchart, on s'accoutume à tout.

— Mais c'est, dit Mlle de Kervo, que la vie augmente tous les jours ; un petit poulet qui coûtait autrefois deux francs en vaut trois; les marchandes de légumes ambulantes montent chaque jour leurs prix. Cotiche apportait des beaux poissons pour dix sous la livre, dont il demande aujourd'hui le double.

— C'est une ascension fatale, dit Maraval, elle n'est pas particulière à ce coin-ci. En somme l'existence coûte moins encore qu'à Paris.

Laugère constata :

— Nous souffrons de la transformation de ce petit pays : cependant lorsque Osques sera devenu un village, avec ses services réguliers, nous y jouirons du

calme habité et demi-bruyant que les mœurs françaises, douces et aimables, assurent à toutes les agglomérations humaines.

— Il est certain, dit Mme Sabattet, que les exploiteurs de ce rivage, Soubrac et consorts, lorsqu'ils auront abattu assez de beaux arbres et élevé assez de maisons, s'en iront ailleurs continuer leur œuvre de destruction. Mais ce qu'ils ont apporté avec eux restera; la gabegie quotidienne des boutiquiers, l'ivresse versée par les marchands de vins, la vulgarité des touristes, l'envahissement du lac et de ses bords par une gent disparate.

— Résignons-nous, dit Bréchart. Ce n'est pas à nos âges qu'on refait sa vie.

Mais le stoïcisme de tous trahissait une tristesse croissante. A leurs âges... avait dit Bréchart. Oui, ils sentaient peser le poids des années : avec elles s'accentueraient les infirmités et les maladies. Sans doute était-ce le sort commun, mais peut-être, dans la plénitude de leurs sentiments d'autrefois, se fussent-ils adaptés plus patiemment et sans secousses.

Mme Sabattet, avec les premiers frissons d'automne et malgré les grandes flambées, vit s'aggraver son mal. Elle passait des nuits d'angoisse, où plus d'une fois Dorothée la surprit, assise sur son lit, étouffant. Elle l'aidait alors à s'appliquer des ventouses, lui faisait respirer de l'éther. Le colonel se livrait à ses promenades solitaires ou s'enfermait dans ses lectures pieuses; Guy Laugère obéissait à un obscur travail intérieur qui le rapprochait, sinon de l'Église, du moins de la foi. Il avait toujours été déiste; il commençait à admettre le rôle d'une providence vigilante dans l'univers; ses idées sur l'immortalité de l'âme se précisèrent aussi. Il ne cacha point cette évolution à ses amis; Constance Sa-

battet, avec sa largeur d'idées ordinaire, ne combattit pas cette crise morale, mais se sentit plus isolée de voir son plus cher compagnon s'acheminer vers des convictions qu'elle ne partageait pas. Maraval accueillit avec son sourire amical les hypothèses de Laugère; seul, M. Bréchart en tira contentement. Il avait toujours espéré que Guy Laugère entrerait un jour dans les chemins de la croyance; il avait prié ardemment pour le voir se convertir. Mais, instable et d'esprit critique, Guy Laugère s'arrêta à mi-route, conclut qu'une religion était utile surtout pour les âmes faibles et médiocres; c'était un frein pour les vices et les passions populaires, et à ce titre on pouvait déplorer que des sentiments si nécessaires se fussent affaiblis. C'était, entre Bréchart et lui, un sujet de discussions interminables.

— La foi revivra, affirmait le colonel. Consentez donc à en voir partout les indices! Et quel orgueil malsain de croire qu'elle n'est utile qu'aux malheureux et aux simples d'esprit! C'est à des hommes comme vous qu'elle est indispensable. L'orgueil est le plus grand péché de l'esprit, et c'est lui qui tarit cette science sur laquelle on fonde tant de vains espoirs.

Adrienne restait rêveuse et préoccupée : l'amour l'avait frôlée de son mystérieux coup d'aile; elle pensait à Pierre Esbros. Elle s'occupait de la jeune Mercédès, que sa mère, après force larmes et une résistance pathétique, avait fini par abandonner aux Iribarne; elle avait mis à profit ses premières semaines de solitude pour se marier. Elle s'appelait à présent Mme Cajamira; dans son magasin de primeurs et de fruits d'Espagne, le señor Cajamira, élégant et parfumé, la moustache en croc et les mains blanches, regardait s'agiter les commis et fumait des cigarettes. La jeune Mercédès semblait se plaire avec son oncle et sa tante, acceptant

docilement l'enseignement ménager de Mlle de Kervo et de Françoise, quelques leçons de français et de calcul que lui donnait Adrienne. Elle rappelait sa mère, à la sourde inquiétude de Pierre et au mécontentement de Gratiane, par le soin qu'elle prenait de sa personne : une coquetterie innée et le goût de la parure qui allait bien à son joli visage.

— Il faudra la marier de bonne heure, dit Maraval à Mme Sabattet qui soupira :

— Heureusement qu'elle a des goûts affinés. Elle ne s'encanaillera pas, espérons-le du moins, comme cette pauvre Martine. C'est affreux de ne rien pouvoir pour cette petite malheureuse. La société devrait être armée contre de semblables séducteurs.

Maraval répondit :

— Les Soubeyre auraient pu se prévaloir de leur droit de correction paternelle. Mais la prison n'a jamais fait que pourrir des natures semblables. Lorsqu'elle sera ensuite abandonnée, ce qui ne saurait manquer, peut-être alors votre protection pourrra-t-elle s'exercer utilement. Vous l'enverrez à notre hospice des filles-mères; l'enfant est si souvent un rachat pour la femme tombée!

Mme Sabattet eut un geste découragé. A ses soucis s'ajoutait, plus intense qu'elle n'eût supposé, son anxiété pour le sort de Pierre Esbros, dont elle ne savait toujours rien. Un commissaire du gouvernement, à la demande de Despeyron malade et empêché de venir se justifier en France, s'était embarqué pour Saïgon, afin d'enquêter sur les malversations reprochées à l'ancien ministre et à son entourage. Despeyron d'autre part avait entamé un procès contre le plus important des journaux qui l'avaient attaqué. Du coup, la presse, prudente, s'était tue. Inquiète de ne rien recevoir, — il lui semblait que Pierre Esbros aurait pu lui écrire, — Cons-

tance Sabattet s'était décidée à lui envoyer une lettre; elle y révélait, avec ses craintes, une amitié que la distance, la réflexion, l'intérêt dont elle ne pouvait se défendre, avaient consolidée; si bien qu'elle lui offrait ses services et, en cas de besoin, son dévouement.

« Sans avoir beaucoup de crédit, avait-elle écrit au jeune homme, je suis restée en bons termes avec quelques hautes personnalités que mes occupations m'ont fait connaître; si vous vous trouviez, sans qu'il y ait de votre faute, dans une passe difficile, confiez-vous à moi en toute franchise. Par un vieil ami du président de Saubusque, par M. Guy Laugère, par M. Maraval, je puis faire agir le président du Conseil d'État; et le célèbre médecin Grandier, sénateur, est au mieux avec l'Élysée. Mais, je vous en conjure, tirez-nous d'une attente pénible. Je ne doute pas de vous, je ne veux pas douter de vous, je veux vous aider à défendre votre honneur attaqué : donnez-m'en les moyens en me confiant toute la vérité. C'est votre avenir qui est en jeu, et quelque chose de plus que votre avenir : votre intégrité morale que personne, après justification, ne devra pouvoir suspecter! »

A son grand étonnement, aucune réponse ne vint. Cependant les journaux avaient cessé leurs attaques et Despeyron son procès. Le commissaire du gouvernement, dans un rapport mitigé, mais en somme favorable, montrait l'exagération des imputations dirigées contre le Gouverneur général. A la rentrée des Chambres, une interpellation eut lieu; le ministre des Colonies et le président du Conseil couvrirent de leur responsabilité les actes de Despeyron. Le *Matin*, la *Croix*, les autres journaux, en reproduisant l'ordre du jour de majorité, reconnurent que leur bonne foi avait été surprise. Étouffée, cette grosse affaire tombait dans l'indifférence

générale. La mort subite de Despeyron, qui souffrait d'une maladie de cœur aggravée par le climat et les soucis de ces derniers mois, mit fin aux commentaires : on ne pensa plus qu'à celui qui lui succéderait.

— Que va devenir Pierre Esbros? demanda Constance Sabattet, la mort de Despeyron est pour lui irréparable : perdant cet appui branlant, il perd tout.

Personne ne répondit d'abord à sa question; Guy Laugère inclinait à croire que le jeune homme, englobé dans une injuste campagne, était innocent; Bréchart et Maraval s'en tenaient au doute. Seule Adrienne répondit :

— Mais, marraine, est-ce qu'un honnête homme intelligent ne se tire pas toujours d'affaire?

CINQUIÈME PARTIE

XXV

A l'équinoxe du printemps, de grands vents alternés de pluies soulevèrent les hautes marées, poussèrent sur l'étang Bleu de mouvantes ombres qui le rendaient terne comme le plomb ou gris comme l'étain. Par une matinée instable, un voyageur descendit du petit train de Géglosse. Il était amaigri, jaune de fièvre, les yeux ardents dans une face ravinée; il marchait voûté, avec fatigue; Mme Jacolle, en prenant son billet, ne le reconnut pas. Et Narcisse Soubeyre, venu avec sa voiture chercher des provisions de Bayonne, hésita avant de lui tendre la main :

— Hé! Pierre Esbros?... Ce que vous avez changé! Êtes-vous donc si malade, mon pauvre?

Le jeune homme se redressa :

— J'ai failli mourir d'une maladie de foie, mais l'air du pays me remettra, j'espère.

— Bien sûr! Vous avez des colis?

— Une petite malle.

— C'est Honorine qui va être contente : vous descendez chez nous? Vous allez voir un bel hôtel à présent... Vous ne reconnaîtrez pas Osques... on a bâti!

— Tu me logeras quelques jours, le temps que je trouve une petite maison dans les pins.

— Alors, vous allez nous rester?

— Il faut que je me refasse du sang et des muscles...

— Que d'histoires on a racontées!... dit Soubeyre. Et ce brave moussu Despeyron, il est donc mort à son tour?...

— Il est mort, dit Pierre Esbros d'un ton neutre.

— Et M. Despeyron le fils, il a dû en avoir, du chagrin?

Une irritation douloureuse crispa les traits de Pierre Esbros, qui répondit tout sec :

— Chacun a ses peines.

— Ah! C'est bien vrai, soupira Narcisse...

— Et Martine? Elle doit être belle fille à présent?

Ce fut à Narcisse de se renfrogner; sa voix se fit rauque pour répondre :

— Ne m'en parlez pas, Pierre Esbros! Elle nous a couverts de honte. Elle s'est ensauvée avec ce scélérat de Rodko, le roi des gueux d'Ysclet...

— Le pêcheur? Et tu n'as rien pu empêcher?...

— Rien, mais qu'elle devienne ce qu'elle voudra!... nous ne voulons plus la connaître!

Pierre Esbros remarqua que Soubeyre avait vieilli, les paupières boursouflées, le souffle plus court. Il lui mit la main amicalement sur l'épaule.

— Triste nouvelle, mais ne sois pas trop dur, Narcisse : c'est toujours ta fille, quand même... Et dis-moi, à la Maison-Blanche, rien de nouveau?

Narcisse eut un regard de côté :

— Non, ma foi... la dame et les messieurs n'ont guère changé, sauf qu'ils ont pris de l'âge, et que la demoiselle se fait grande pour se marier.

— Quelle demoiselle?

— La nièce de Mme Sabattet, Mlle Adrienne.

La malle d'Esbros était chargée; avec effort il grimpa sur le siège à côté de Narcisse et ils roulèrent vers le lac, qui, avec son promenoir et ses maisons neuves, lui arracha un cri de surprise. Où était la solitude grave d'autrefois, lorsque seules la ferme Esbros et l'auberge Soubeyre se dissimulaient sous les pins, aux bords de l'eau silencieuse? Se pouvait-il que le temps eût marché si vite?

Honorine apparut au seuil, la main en abat-jour :

— Regarde qui j'amène! cria Narcisse.

— Oui? Non? Pas possible; Pierre Esbros! Et dolent, ce me semble? On voit qu'il revient des mauvais pays...

— Tu vas lui donner la grande chambre du premier qui a si belle vue.

— Bien sûr!... Entrez, Pierre Esbros, vous êtes chez vous...

— Merci, Honorine, mais il faut que je me rende compte tout d'abord.

Il s'avança sur la plage, regarda la flottille de canots amarrés, lourds bachots, norvégiennes pansues, une yole mince, et un de ces petits bateaux plats qui servent sur le courant. La véranda vitrée de l'hôtel étincelait sous un coup de soleil qui, prenant le lac en écharpe, découpait au nord les villas multicolores de Soubrac, et au sud le grand hôtel neuf. Quant à la Maison-Blanche, derrière son rideau de sûriers et de pins, elle demeurait cachée comme son âme, à la fois présente et invisible.

Narcisse et Honorine jouissaient de sa surprise :

— Hé! On a fait de la bonne besogne. Osques est connu maintenant comme un lieu de plaisance! dit Honorine avec orgueil.

— On y vient de Biarritz et de Mont-de-Marsan, renchérit Narcisse.

— Une barque!... elle rame de notre côté...

Soubeyre cligna des yeux, attentif, et grommela :

— Le canot de la « Colonie » ! C'est M. Laugère et Mlle Adrienne. Mais ne voulez-vous pas rentrer dans la maison?...

Sans répondre, Esbros, suivant ses hôtes, monta lentement l'escalier de bois. Quand ils l'eurent laissé seul, il s'approcha de la fenêtre, et, derrière le rideau de tulle, vit les passagers aborder, non en face de l'hôtel, mais un peu au-dessous.

Oui, c'était bien Guy Laugère, dont la barbe avait blanchi. Et cette belle jeune fille?... Esbros admira le souple élan dont elle toucha terre, l'harmonieuse silhouette qu'elle dressait sur le fond d'eau verte et le ciel pâle. A quel sentiment de pudeur avait-il obéi? Pourquoi n'avait-il osé les affronter? Quelle mauvaise honte l'avait empêché de s'avancer à leur rencontre? Il s'assit, les jambes molles, sur une chaise, et connut la grande détresse des vaincus. Il avait eu peur de se montrer dans sa déchéance physique et l'équivoque de sa situation morale. Oserait-il seulement aller sonner à la porte de la Maison-Blanche, comme jadis Mme Sabattet l'y avait convié? N'était-il pas exclu de ce paradis? Qu'il était amer de revenir ainsi au pays natal, avec ses espérances brisées, ses illusions perdues, dégoûté des autres et de lui-même, fier d'une probité inutile, là où des coquins triomphaient!... Cette sensation fut pour lui si cruelle que les larmes lui vinrent aux yeux. Mais depuis longtemps il ne pleurait plus. Il dompta cette faiblesse.

Quand il eut le courage de regarder à nouveau derrière le rideau, la fenêtre encadrait le passage vide, le canot immobile et amarré à une grosse racine de corcier... Mais est-ce que ses misères, ses souffrances

allaient le rendre lâche? Pourquoi fuirait-il Guy Laugère, du moment qu'il n'avait rien à se reprocher? Et une curiosité ne le poussait-elle pas aussi vers le mystère attirant de cette jeune fille?

De loin, Adrienne, placée à l'arrière du canot, avait remarqué la voiture de Soubeyre, le colloque avec Honorine, et la malle qui annonçait un voyageur, descendue par les soins de Thomassou.

— Tiens, dit-elle à son compagnon, il arrive un nouvel hôte.

— Quelque commis voyageur attiré par le renom d'Osques et venant voir s'il peut y placer sa camelote, répondit Laugère.

— C'est une figure inconnue, dit Adrienne, et mue par une sorte de divination : oncle Guy, si c'était Pierre Esbros?

— Pourquoi lui, mon enfant?

— Une idée... absurde probablement. Le voilà qui rentre dans l'hôtel. Il a l'air jeune et il marche comme un blessé...

— Pierre Esbros ne me fuirait pas, dit Laugère, à moins que...

Elle devina le soupçon et repartit vivement, avec la foi d'un cœur jeune et bon :

— Pourquoi donc?... Il peut n'avoir rien à se reprocher et ne pas vouloir s'imposer à nous. Il est peut-être souffrant?... Il est peut-être malheureux...

Guy Laugère releva les yeux et la regarda pensivement : elle avait prononcé ce dernier mot avec un accent de pitié qui l'émut :

— Eh bien, — et il sourit, — si c'est Pierre Esbros, nous le saurons bien.

— Pourquoi n'abordez-vous pas à la plage des Soubeyre?

— Ils nous battent froid comme si nous étions responsables du malheur de Martine.

Débarqués, ils se dirigeaient vers le bazar où Adrienne fit quelques emplettes; en sortant ils rencontrèrent le nain bossu qui, à son habitude, vagabondait le nez au vent.

— Thomassou, demanda Laugère, qu'est-ce que c'est que votre nouveau voyageur?

— C'est, fit avec dignité le gamin, Pierre Esbros qui s'en revient des colonies.

Adrienne rougit sous le regard de son vieil ami qui lui dit malicieusement :

— Êtes-vous donc prophétesse? Il me semble, Adrienne, que ce héros de roman vous trotte bien dans la tête.

— J'ai horreur de l'injustice, dit la jeune fille, et la bonté admirable de mon oncle Mathieu, la tendre délicatesse de mon oncle Élie m'avaient habituée à moins de préventions de leur part...

— Que voulez-vous, chère petite, nous autres vieux, la vie nous a rendus méfiants, dit Laugère pour excuser ses amis.

— Méfiants? Pas vous, oncle Guy, ni marraine.

— Ah! fit-il en hochant la tête gaiement, c'est peut-être que nous sommes moins sages... Ma foi, si j'étais seul, j'en aurais le cœur net. J'irais relancer Pierre Esbros jusque dans sa chambre.

— N'hésitez pas, dit Adrienne, je puis vous attendre dans ce repli du lac que j'aime tant; j'ai apporté mon album et mes crayons; je dessinerai en vous attendant.

— Et ainsi mademoiselle Adrienne sera la première à savoir ce que son vieil oncle Guy, un peu fou, pense du beau ténébreux Pierre Esbros?

Élle rougit encore, et parut plus charmante.

— Mais, oncle Guy, vous êtes, avouez-le, encore plus curieux que moi de tirer au clair les secrets de M. Esbros?

— N'est-ce pas étrange qu'il n'ait jamais répondu à la lettre de votre marraine?

— Peut-être l'a-t-on interceptée? Allez vite, oncle Guy!

Paternel, il la menaça du doigt et se dirigea vers l'hôtel.

Adrienne avait fort peu avancé son croquis, lorsqu'une heure après Guy Laugère, dont elle guettait impatiemment la sortie, apparut au seuil de l'hôtel. Quoi, Pierre Esbros ne l'accompagnait pas? Était-il donc si insensible à sa présence, si peu pressé de la connaître? Il ne devait pas ignorer qu'elle fût là!... Se jugeait-il déchu? Cette pensée lui fut si insupportable qu'elle la repoussa avec une sorte d'indignation. Mais si sa conduite avait été pure et franche, s'il avait loyalement mérité par ses explications la confiance de Guy Laugère, pourquoi ne l'avait-il pas accompagné?

Elle n'eut pas le courage d'attendre que l'oncle Guy l'eût rejointe et avec une expression d'inquiétude qu'il remarqua, elle s'approcha de lui :

— Eh bien?...

Il semblait préoccupé, mais la sérénité de son sourire avait quelque chose de rassurant.

Elle reprit, avec une vivacité gracieuse :

— Je pensais que vous alliez l'amener à la Maison-Blanche pour déjeuner avec nous?

Guy Laugère répondit avec bonhomie :

— Sitôt pris, sitôt pendu? Diable, pas si vite! Je ne vous savais pas si prompte dans vos sympathies, Adrienne!...

— Pourquoi dites-vous cela? Est-ce qu'il en est indigne?

Une angoisse perça dans sa voix, Guy Laugère se hâta de répondre :

— Non, non, rassurez-vous... Il m'a fait une bonne impression; mais... peut-être est-il utile que nous causions, votre marraine et moi, davantage avec lui. Au reste il n'aurait pu venir sans fatigue : il avait, lorsque je l'ai quitté, un fort accès de fièvre et je me reproche presque de lui avoir fait, dans son état, revivre de si pénibles souvenirs.

— Son état?... Est-il donc en danger?...

— Non, mais il est abattu et relève d'une grave maladie. Ses souffrances morales ont ajouté à sa dépression. Il lui faudra beaucoup de calme et une longue cure de repos.

— S'il a été calomnié, méconnu, trahi, dit Adrienne avec feu, c'est surtout de réconfort qu'il aura besoin! Oui, marraine saura lui dire les paroles qui consolent et apaisent; mais l'oncle Élie ne lui refusera pas non plus ses soins?...

— Personne ne lui refusera l'intérêt qu'il mérite, soyez-en sûre; son âme, en effet, est aussi atteinte que son corps. Il a été compromis, sans avoir rien à se reprocher, dans des malversations commises par Jacques Despeyron, nature grossière, avide de jouissance et d'argent; celui-ci par lâcheté, son père par faiblesse, ont voulu rejeter les torts sur Esbros et faire de lui leur bouc émissaire. Il s'est défendu, il a brisé avec eux, et du coup, il a brisé aussi son avenir. La mort du vieux Despeyron a rendu irréparable cette rupture. Le gouvernement a préféré couvrir du silence la canaillerie de Jacques Despeyron et l'ascendant qu'il avait pris sur un père vieilli et affaibli. Mais ce silence, s'il protège Pierre

Esbros, ne le réhabilite pas. Il restera toujours entaché, non à nos yeux, mais du fait qu'il a pu paraître le complice de ces hommes médiocres et voraces.

— Comme il a dû souffrir ! s'écria-t-elle.

— Il souffrira longtemps, dit Laugère avec gravité.

Il revivait leur entretien, entendait encore l'émouvante confession ; n'ayant eu personne à qui se confier, trop fier pour s'être abaissé à des justifications vis-à-vis d'indifférents ou d'étrangers, Pierre Esbros, d'abord méfiant et fermé, n'avait pu résister à la chaleur d'âme de Laugère, à son accent de bonté. Oui, le ton du jeune homme ne mentait pas... Mais sans doute Constance, par quelques-uns des amis de Paris sur la discrétion desquels elle savait pouvoir compter, voudrait-elle éclaircir ce qui pouvait sembler encore incertain, savoir le vrai mot de cette énigme sans gloire et sans beauté.

— Comme il faut, dit Adrienne, que ce Jacques Despeyron soit un vilain individu pour avoir fait accuser un innocent !

— Ce n'est pas moi qui le défendrai, dit Laugère. Pierre Esbros, s'il a commis des erreurs dans ses calculs ambitieux, s'il a eu des illusions sur les gens véreux qui l'employaient, l'a payé assez cher pour que je le plaigne de tout mon cœur.

— Votre visite lui aura fait du bien ; il doit avoir besoin de votre estime, de celle de marraine et de mes oncles. Vous l'accueillerez, n'est-ce pas, à la Maison-Blanche ?

Guy Laugère, touché par ce ton suppliant, répondit :

— Tout cela sera décidé pour le mieux. En attendant, il faut que ce pauvre garçon guérisse et reprenne des forces.

— Comme je voudrais le connaître, dit-elle avec une simplicité pleine d'élan, il doit être si malheureux ! Est-il

bien logé, au moins? Les Soubeyre auront-ils soin de lui?

Guy Laugère se contenta de répondre :

— Mais oui...

Ils arrivaient devant la barque dont il attira la corde; il tendit la main à Adrienne pour l'aider à embarquer. Elle s'assit à l'arrière, et avant que, d'un coup de rame, il eût dirigé la proue vers l'autre rive, elle jeta un long regard vers une fenêtre de l'hôtel où elle crut voir se soulever un rideau et se profiler une ombre.

Quelqu'un était là qui les regardait s'éloigner, quelqu'un à qui elle aurait voulu pouvoir dire un mot de courage et d'espoir, quelqu'un dont elle plaignait, attendrie, la détresse, et qu'elle eût souhaité défendre et venger.

XXVI

Constance Sabattet s'émut fort en apprenant la présence de Pierre Esbros et son délabrement physique et moral. Elle pesa chaque mot du récit circonstancié de Laugère et dit :

— Notre devoir est tout tracé, je vais aller le voir et le remonter, si je puis...

— Élie n'a pas attendu un moment pour remplir son office secourable. Il a enfourché sa bicyclette sans demander d'autres détails; attendons son retour, qui vous fixera sur l'état réel de ce pauvre garçon.

— Que je reconnais bien là notre cher Élie! dit-elle attendrie. N'avez-vous pas remarqué, mon ami, combien depuis quelques mois cet être exquis se montre avec nous encore plus délicieux de grâce et d'attentions?

— Il est arrivé au degré de perfection que je souhaiterais, soupira Laugère; cette belle et suave sérénité ressort davantage au contraste de notre cher Mathieu, que sa foi tourmente et assombrit. Il s'alarme du retour de Pierre Esbros. Il m'a dit :

— « Vous n'allez pas le recevoir ici sans références et introduire le loup dans la bergerie? »

— Nous n'en sommes pas à craindre le loup, dit Constance Sabattet avec un sourire, c'est prévoir le mal de bien loin.

— Hum! dit Laugère, les gens d'Église, et Mathieu en quelque sorte en est, doivent à leur méfiance instinctive une réelle perspicacité. La cervelle de notre petite Adrienne forgerait un innocent roman que cela ne m'étonnerait pas.

— Bah! de la curiosité, de l'intérêt tout au plus; le romanesque chez les jeunes filles est superficiel.

— Ne vous y fiez pas, Adrienne a l'âme profonde, dit Laugère qui se souvenait de l'émoi de la jeune fille; elle s'est formée à votre école et modelée sur votre sensibilité. Bréchart a peut-être raison, nous avons beaucoup parlé devant elle de Pierre Esbros.

— Nous ne pouvons la soustraire aux contacts de la vie et la tenir en chambre close. L'éducation ouverte et franche que nous lui avons donnée a du moins l'avantage d'avoir développé sa raison autant que son cœur.

— Y aurait-il une raison le jour où son cœur parlerait?

— Il ne parlera pas si vite, affirma Constance Sabattet, c'est un étranger, somme toute; elle ne l'a seulement pas vu encore.

— Ce n'est peut-être pas l'envie qui lui en manque, nsinua Laugère, malicieux. Ne chercherez-vous pas à savoir, par d'autres sources que de Pierre Esbros lui-

même, les résultats de l'enquête officielle à son égard?

— J'écrirai à Paris aujourd'hui même, mais c'est par excès de prudence et pour donner satisfaction aux scrupules et aux objections de Mathieu; car en une demi-heure de conversation, je saurai bien si notre jeune ami a été soupçonné à tort ou à raison. Est-ce que vous n'êtes pas persuadé de sa sincérité?

Maraval pendant ce temps s'entretenait avec Pierre Esbros, dont l'aspect l'avait ému : devant cet homme, qui ne semblait pas seulement victime d'une maladie, mais des causes complexes qui l'avaient terrassé, sa pitié de médecin fut plus forte que la réserve de son jugement. Il avait acquis, au contact des êtres, une grande sûreté de discernement et ses diagnostics portaient, aussi précis, sur le moral que sur le physique. Le regard de Pierre Esbros, la franchise de son sourire, la gratitude de sa voix, l'impressionnèrent favorablement; il ne constatait là ni humilité fausse, ni vain orgueil; ce vaincu gardait le ton juste.

— Docteur, croyez-vous que Mme Sabattet daignera me recevoir?

— C'est elle qui viendra vous voir, car je suis forcé de vous prescrire un repos complet et, si vous acceptez mes soins en attendant ceux, plus éclairés, du docteur Fagalde, de vous ordonner un régime et un traitement immédiats. Il faut au plus vite couper cette fièvre, il faut dormir, il faut vous alimenter légèrement, il faut que vous vous efforciez au calme, il faut que vous ayez la ferme résolution de guérir.

— Je l'ai, soyez-en sûr, dit Esbros, dont le visage ravagé s'éclaira d'espérance, je ne tiens plus qu'à l'estime et qu'à l'amitié de très peu d'êtres. Si vous et vos amis me tenez pour honnête homme, ce sera pour moi le meilleur des viatiques.

Maraval prolongea sa visite et partit à demi rassuré : la congestion du foie qu'il constatait, liée à des accès de fièvre bilieuse due au climat et aux émotions, céderait probablement à un traitement rationnel; en tout cas, il ne prévoyait menace ni d'ictère grave ni d'abcès. Le cas lui apparaissait si clair que ses doutes ordinaires se turent : chose étrange, il lui semblait, depuis la crise dont il avait souffert, avoir récupéré sa confiance en lui-même. Il dit à Esbros de ne point se tourmenter et qu'il lui enverrait pour le soir de la quinine et une potion calmante.

— Alors, vous pensez que je guérirai? demanda le jeune homme en le scrutant, les yeux dans les yeux.

— Je n'en doute pas une minute; consentez à vivre en anachorète, et dans quelques semaines vous aurez retrouvé vos forces.

Maraval revint lentement à la Maison-Blanche. Il fut un peu surpris de rencontrer sur la route Adrienne, très jolie dans sa robe de tussor et sous un chapeau garni de roses :

— Eh bien, fit-elle avec vivacité, comment va-t-il?

— Est-ce à M. Esbros que vous vous intéressez ainsi? demanda-t-il doucement.

— Mais certainement, oncle Élie, n'est-il pas en danger? N'a-t-il besoin de rien?

Il la rassura et, tout en marchant à côté d'elle, il l'admirait, si gracieuse, si vivante. Lui aussi comprit : dans leur existence si calme, un événement semblable ne pouvait la laisser insensible; n'était-elle pas à l'âge où son cœur allait s'ouvrir à l'amour? Pierre Esbros, paré d'une légende, rendu plus sympathique par son malheur, ne devait-il pas représenter pour elle, élevée à l'écart des jeunes gens et du monde, un être exceptionnel?

— Quand viendra-t-il nous voir? demanda-t-elle.

— Comme médecin, je puis vous répondre : pas avant une semaine.

— Est-il donc si souffrant?

— Il lui faut un repos complet. Après, votre marraine décidera.

— Mais, oncle Élie, vous qui venez de causer avec lui, vous qui savez lire l'âme des gens sur leur visage, que pensez-vous de lui?

Il répondit, avec une tendre fermeté :

— Rien de fâcheux, ma petite amie... Pour le reste, je n'en sais pas plus que vous.

Constance Sabattet tint à porter elle-même les remèdes et à recommander Pierre Esbros aux Soubeyre. Ceux-ci protestèrent de leur dévouement; l'ascendant moral qu'elle exerçait sur eux triomphait toujours de leurs préventions ou de leurs rancunes envieuses. L'entrevue qu'elle eut avec Esbros fut émouvante. Cédant aux instances d'Honorine, il s'était couché afin de se réchauffer contre le mauvais frisson qui le prenait avant le soir et le ressaisissait chaque matin.

— Entrez! cria-t-il au toc-toc léger.

A la vue de Constance Sabattet, il se redressa, confus et reconnaissant :

— Ah! madame, puis-je vous recevoir ainsi? Si j'avais pu prévoir que vous viendriez si tôt!..

Elle lui répondit avec bonté :

— Vous avez besoin de soins, c'est bien naturel que je sois venue; ne vous agitez pas...

Et lui prenant la main, une main moite et brûlante, elle s'assit auprès de lui, comme une amie et comme une mère.

— Ne parlez pas... Je vais vous donner votre cachet de quinine.

— Que vous êtes bonne, murmura-t-il... en vérité, je suis très confus... Qu'ai-je fait pour mériter que vous vous intéressiez ainsi à moi?

— Vous avez souffert.

— Souffert! Ah oui, si vous saviez!...

— Je le sais déjà... en partie.

— Et moi je vous dirai le reste, tout...

— Oui, plus tard...

— Vous avez donc confiance en moi? Vous ne craignez pas de mal placer votre pitié?

— J'ai confiance en vous... Ne parlez pas.

Il se tut et la regarda avec une vénération attendrie. Est-ce que, par sa seule présence, elle ne lui prouvait pas qu'elle ne le tenait pour suspect ni indigne? Elle resta un grand moment auprès de lui : le crépuscule descendait avec le silence; elle attendit que peu à peu il se fût assoupi, et sortit alors sans bruit.

— S'il le faut, dit Honorine qui l'attendait dans le couloir, nous le veillerons, Narcisse et moi.

— Faites-moi savoir demain matin comment il aura passé la nuit; et si c'est nécessaire, nous vous relayerons, Mlle de Kervo et moi.

Ce fut nécessaire. Pierre Esbros eut pendant quelques jours une crise douloureuse et inquiétante durant laquelle Maraval le soigna avec un dévouement de tous les instants. Dorothée, malgré la peur qu'elle avait d'effrayer le malade ou de lui déplaire, passa plusieurs nuits à son chevet, insistant en vain pour que Constance se ménageât. Quant à Adrienne, dont le concours ne fut nullement jugé indiqué, bien que candidement elle l'eût offert, elle passa par toutes les phases de l'inquiétude, de l'angoisse, de l'espoir et du rasséréenement. Les renseignements confidentiels envoyés de Paris par le sénateur Grandier, et ceux que fit tenir le président du Con-

seil d'État, bien placé pour savoir la vérité, innocentaient de tous points Pierre Esbros, contre lequel ni une charge ni un soupçon ne s'étaient trouvés justifiés, malgré les efforts de Despeyron fils pour le perdre et la mollesse du père pour ne pas le sauver. Guy Laugère s'en réjouit, voyant ses prévisions justifiées; Maraval, parce qu'il sentit s'alléger les doutes de M. Bréchart qui, malgré sa sévérité, voulait être juste. Quant à Constance Sabattet, elle n'en fit aucun mystère à Pierre Esbros, pensant avec raison qu'il trouverait, dans ces déclarations, une sorte de réparation officieuse. Pour Dorothée, elle n'avait point d'opinion, sinon que M. Esbros était un malade bien patient et qu'Adrienne eût dépéri, si la convalescence du jeune homme, annoncée enfin par Maraval, ne fût venue la rassurer.

Dorothée avait, comme Laugère, comme Maraval, deviné quelle place Pierre Esbros tenait dans les pensées d'Adrienne; certaine de son innocence, elle avait manifesté une joie si vive qu'elle débordait; et tous s'étonnaient que Constance seule ne parût pas s'en apercevoir.

XXVII

La vie intérieure des hôtes de la Maison-Blanche persistait, trop intense pour ne pas dominer tout élément de diversion et de trouble. Élie Maraval avait envoyé à l'impression son traité sur la médicamentation par les plantes, et Adrienne l'aidait à en corriger les épreuves, avec des distrations qu'en sa parfaite bonté il ne lui reprochait pas : n'en devinait-il pas la cause? Adrienne ne vivait-elle pas dans l'attente du jour où, convalescent,

Pierre Esbros serait reçu en ami? Son affection quasi paternelle pour la jeune fille s'émouvait de ce roman : allait-elle vers une déception ou vers un bonheur? Bonheur difficile, car même à ne point élever d'objections contre la valeur morale d'Esbros, aurait-il les qualités qui font un bon mari? S'éprendrait-il même du « Lis des Dunes »? Puis, les obstacles matériels... A vingt-sept ans, il n'avait pas de position assurée. Se contenterait-il d'une vie modeste et laborieuse auprès d'eux? Sa fierté le lui interdirait sans doute autant que son ambition. Il n'avait pas dû abdiquer ses grands rêves. Il portait dans ses beaux yeux un peu sauvages les passions de la volonté : l'ambition, la soif du pouvoir, la résolution de prendre sa revanche. Ces soucis personnels lui permettraient-ils la douceur d'aimer, de se dévouer à une femme, à un foyer? Mais la sagesse de Maraval lui enseignait que l'absolu n'est pas de ce monde et que l'amour peut beaucoup. Pierre Esbros guérissait; son rétablissement, de semaine en semaine, servi par une race qui participe à l'endurance et à la solidité des arbres de la terre, n'était plus, grâce au pur climat des Landes, qu'une question de jours.

Constance Sabattet, moins préoccupée de lui, avait reporté sur Adrienne son attention vigilante; et les questions, la vivacité, l'émoi nerveux de sa filleule lui avaient ouvert les yeux. Elle avait dû envisager les hypothèses d'avenir que le séjour de Pierre Esbros et leur voisinage faisaient naître. Eh bien! à tout prendre, pourquoi n'admettrait-elle pas une possibilité d'union qui, lorsqu'elle s'en ouvrit prudemment à Guy Laugère et à Maraval, ne provoqua pas leur blâme? Celui de M. Bréchart par contre était trop certain; mais prévaudrait-il contre une majorité favorable et surtout contre le goût décidé d'Adrienne? En cela, Constance ne se le dissi-

mulait pas, elle cédait à une partialité : Pierre Esbros ayant successivement obtenu son intérêt, sa sympathie, finalement sa pitié et son estime. N'aurait-elle pas rempli sa tâche si, avant de partir, elle laissait derrière elle complétée sa meilleure œuvre, c'est-à-dire Adrienne heureuse? Et peut-être ne devait-elle pas trop tarder à mettre, entre toutes ses affaires, celle-là en règle, car, — elle ne pouvait se le dissimuler, et elle en voyait bien la tristesse sur le visage de ses vieux amis, — ses forces déclinaient; le mal dont elle souffrait, malgré les soins de Maraval et les dernières consultations avec le docteur Fagalde, loin de s'alléger, la détruisait lentement, mais sûrement.

Elle avait fait son examen de conscience et revisé une fois pour toutes ses principes moraux : elle leur resterait fidèle jusqu'au bout. Sa raison à la fois ardente et froide restait insensible, comme celle de Maraval, au tourment secret qu'elle devinait chez le plus cher de ses compagnons, Guy Laugère. Il évoluait peu à peu, et ne s'en cachait pas vis-à-vis d'elle. Elle eût pu lire dans le journal de ses pensées qu'il tenait jour à jour, en notes hâtives, sur un vieux calepin rouge, ces réflexions qu'il avait faites, devant elle, à leur dernier entretien :

« L'inconnaissable, telle est la forme sous laquelle Dieu s'impose à ma conviction; mais ce fait que je ne puis en pénétrer l'essence, ne diminue en rien ma foi en sa présence universelle... Je m'étonne parfois du chemin qu'ont parcouru mes idées depuis trois ans... »

La convalescence refaisait à Pierre Esbros une âme neuve. L'allégement qu'éprouvait son corps, délivré de la fièvre, son être entier le percevait avec une fraîcheur de l'esprit et un rajeunissement du cœur. Une détente morale lui faisait oublier ses souffrances injustes, une

quiétude lui venait de la paix du lac et de la forêt. Les volets clos des villas, le silence des bords de l'eau et des pinèdes s'harmonisaient avec la période de stagnation qu'il traversait; sa gratitude chaque jour augmentait envers Mme Sabattet et Mlle de Kervo, si attentive garde-malade, envers Élie Maraval si dévoué, et Guy Laugère dont les hautes causeries le distrayaient en le réconfortant. Il éprouvait pour le colonel Bréchart la plus mâle estime. Et son imagination travaillait au sujet de la présence gracieuse, parmi les Solitaires, de cette Mlle Adrienne que les réticences mêmes d'Honorine Soubeyre lui rendaient plus énigmatique et plus charmante.

Jusqu'à présent, Pierre Esbros avait écarté de son chemin l'amour, car ce n'était pas l'amour que les brèves ivresses ressenties dans un moment d'oubli, pour des passantes légères ou quelque mondaine frivole. Et voilà que le désir de l'amour s'éveillait en lui, dans le grand besoin de douceur qui le subjuguait, après l'âpreté de ses luttes d'ambition, de ses convoitises du pouvoir. Charme amollissant du pays natal, persuasive et pénétrante griserie de la solitude, influence de ces êtres d'élite dont l'intérêt et les soins le rehaussaient à ses propres yeux, attrait inconscient d'abord, puis lucide et d'autant plus intense, de la silhouette de la jeune fille qui semblait s'épanouir dans ce merveilleux paysage comme une pure et belle fleur : tout contribuait à ramener ce civilisé, après son intoxication sociale, aux humbles et sereines vérités de la nature.

Pourquoi ne vivrait-il pas, un temps indéterminé, dans ce pays dont l'envahissement progressif choquait moins ses yeux habitués aux foules et au bruit de Paris, et qui pour lui gardait comme une suavité grave? Ses économies lui permettaient, s'il se résignait à une existence sobre et sans besoins, une année ou deux de sécu-

rité dans une petite maison que Destribats lui construirait, une de ces chaumières dont le toit de tortue rase le sol pour donner moins de prise au vent. Là, il verrait venir... Il travaillerait, en préparant un gros livre sur les réformes de la démocratie. Et qui sait si, dans cette réclusion d'ermite désabusé, son courage soutenu par le voisinage de la Maison-Blanche, il ne verrait pas un jour frapper à sa porte une radieuse apparition, de l'amour plein les yeux et des roses plein les mains? Par moments, il souriait de pareils espoirs. Allait-il donc se découvrir romanesque, lui qui n'avait vu dans la vie des hommes qu'un combat acharné, une ruée sans merci?

D'autres fois, le souvenir de sa vie passée le ressaisissait. La rage de sa défaite le secouait; il éprouvait vis-à-vis de Jacques Despeyron une âpre soif de vengeance, et envers Despeyron une rancune que la mort ne désarmait pas. Puis, après ces orages, il se reprenait à goûter davantage la paix du lac d'Osques et la sérénité de la « Colonie ». Il lui tardait de se sentir assez solide sur ses jambes pour aller rendre visite à la Maison-Blanche; surtout il se demandait ce qu'il éprouverait en face de cette Mlle Adrienne, dont il ne pouvait discerner sans trouble la forme svelte, lorsqu'elle traversait l'eau en barque et que, de sa fenêtre, il la voyait atterrir à quelque distance de la plage des Soubeyre.

Elle ne manquait jamais de lever les yeux dans la direction de sa chambre; il en éprouvait chaque fois un obscur plaisir. Si déjà elle tenait une place dans sa pensée, il devait croire qu'il ne lui était pas, lui-même, indifférent.

Ils se rencontrèrent ainsi que l'un et l'autre l'eussent souhaité, sans témoins, hors de toute convention, dans la naturelle liberté de ce décor paisible. Ce jour-là, Adrienne, qui ramait souvent seule, avait traversé le lac

dans le petit canot, et s'était dirigée vers le repli de la berge où, à l'abri de vieux corciers, elle dessinait ou peignait à l'aquarelle. Savait-elle bien elle-même à quelle impulsion elle obéissait, et le désir de se rapprocher de Pierre Esbros ne la guidait-elle pas? Si! Elle était trop franche pour ne pas se l'avouer, et en vérité y avait-il quelque mal à cela?

Il faisait une de ces claires journées du début d'avril qui après un matin gris s'ouvrent, tièdes et ensoleillées, pour se refermer sur un crépuscule encore frileux. Mars par caprice avait été froid, et il en restait quelque saveur vive dans l'air. Ces heures étaient celles où Pierre se voyait le mieux renaître. Il descendit l'escalier de l'hôtel et, tandis que les Soubeyre étaient occupés à mettre du vin en bouteilles, il se dirigea lentement vers l'endroit où il supposait trouver Adrienne.

Elle était trop peu attentive à son travail, elle tournait trop fréquemment la tête vers l'hôtel, pour qu'elle ne le vît pas s'approcher entre les arbres : elle ne reconnut plus la silhouette traînante qui l'avait frappée le premier jour. Pierre Esbros semblait transfiguré, le maintien dégagé, le visage expressif. Elle remarqua surtout l'expression admirable des yeux sauvages; son cœur battit; était-ce par hasard ou sciemment qu'il se dirigeait de son côté? Quelle attitude tenir? L'ignorer? N'était-ce pas une petite hypocrisie?... L'accueillir comme si elle le connaissait déjà?... Mais le formalisme des convenances... Oui, il l'avait vue, il s'avançait. Une soudaine timidité lui fit pencher la tête sur sa feuille de papier; il lui sembla que son pinceau était moins sûr à ses doigts, et que ce paysage qu'elle venait d'ébaucher allait paraître à M. Esbros d'une humiliante médiocrité. Que penserait-il d'elle? La taxerait-il de prétentions ridicules? Elle entendit son pas, elle devina qu'il s'arrê-

tait à trois pas derrière elle ; ne pouvant tolérer cet embarrassant silence, elle se retourna pour le regarder avec franchise. Il se découvrit et elle put voir alors l'étrangeté de ses traits fougueux ; très respectueux il dit, avec un sourire :

— Puis-je me présenter moi-même? Pierre Esbros...

Elle répondit sans fausse gêne :

— Je vous connais bien... Vous allez mieux, n'est-ce pas?

— Mme Sabattet a été si bonne pour moi.

— Marraine est la bonté personnifiée.

— Je croyais Mme Sabattet votre tante?...

Adrienne rougit :

— Je l'appelle ainsi... Mais n'êtes-vous pas imprudent de sortir si tôt? M. Maraval ne pensait-il pas que vous sortiriez seulement à la fin de cette semaine?

Pierre Esbros répondit, avec un sourire heureux :

— Il fait si beau... Puis-je m'asseoir sur cette souche, pendant que vous travaillerez?

— Vous pouvez... dit-elle. Mais vous auriez dû prendre un pardessus. Tenez, mettez ce châle sur vos épaules.

Elle lui tendit un plaid écossais qu'elle emportait souvent avec elle.

— Je n'ai pas froid, je vous assure.

Elle le regarda :

— Je le veux... je vous en prie...

Il fut touché d'un charme aussi simple : il s'attendait si peu, étrangers une minute auparavant, l'un à l'autre, à se trouver ainsi de plain-pied avec elle, causant en camarades. Il demanda :

— Vous aimez à peindre?

— J'aime la peinture, oui, celle des autres...

— Pourquoi? C'est joli, ce motif.

— Ce n'est pas joli... c'est quelconque. Soyez sincère, si vous voulez que nous soyons amis. C'est un de mes grands défauts, de ne savoir mentir.

— Vous appelez ça un défaut?... Moi aussi, j'ai horreur du mensonge.

Elle le contempla avec une sympathie pénétrante :

— Alors, vous avez dû beaucoup souffrir.

— Ah! Mme Sabattet vous a dit?...

— Nous vous avons tous plaint.

Il éprouva une chaleur de bien-être; rien ne pouvait lui être plus sensible, en pareil moment, que cette exquise pitié : le visage de la jeune fille était si franc, si net, si pétri d'âme... Et il devinait bien qu'elle était profondément remuée par sa présence, bien qu'elle se gardât de le laisser paraître; lui-même ne se sentait-il pas agité d'une joie étrange et confuse?...

Il répondit :

— C'est la vie... Mon lot est enviable, puisque j'ai trouvé des amitiés vraies...

— Oui, bien vraies, dit-elle, et comme si elle craignait d'en avoir trop dit, elle ne put s'empêcher de rougir.

Tout à coup, la bizarrerie, pour ne pas dire l'incorrection de l'entretien, la remplit de confusion. Oserait-elle raconter à sa marraine qu'elle avait cherché Pierre Esbros et qu'elle l'avait rencontré? Avec décision elle proposa :

— Vous êtes vraiment bien aujourd'hui?

— Très bien.

— Pourquoi alors ne venez-vous pas à la Maison-Blanche?

Il répondit, surpris et ravi :

— Je ne demande pas mieux, mais...

— Rentrons pendant qu'il y a du soleil sur le lac, on vous ramènera en voiture.

— Je ne suis pas si malade que...

— Si, d'ailleurs Brunehaut doit aller à Géglosse et en revenir avant le dîner.

— Brunehaut?

— Oui, la jument qu'on attelle au break; ainsi on ne se dérangera même pas pour vous.

— Alors, j'accepte; nous embarquons? Je vais ramer.

— Non, s'il vous plaît, dit-elle avec fermeté, je vous conduis, c'est notre canot : aujourd'hui vous êtes notre hôte.

— Mais je ne puis consentir à ce que vous...

Elle le regarda avec une irrésistible séduction :

— Laissez-moi entrer la première; là, maintenant, mettez-vous bien sagement à l'arrière. N'ayez pas peur, je sais ramer.

— Je n'en doute pas, je vous ai vue à l'œuvre.

— Quand cela?

— Tout à l'heure, et plus d'une autre fois...

Elle rougit et parut plus jolie encore.

— Ah! vous me regardiez?...

— Ne regardiez-vous pas vous-même vers ma fenêtre?

Elle reprit possession d'elle et dit :

— Oui, j'étais curieuse de vous connaître.

— Et maintenant?

— Maintenant? Je suis contente.

— Eh bien, moi aussi.

Et tous deux se mirent à rire, comme des enfants. Ils se contemplèrent ensuite en silence, comme s'ils cherchaient à se mieux deviner et à se mieux connaître : ce regard appuyé fut si expressif qu'ils détournèrent en même temps les yeux, avec une pudeur qui leur donnait la sensation que quelque chose s'accomplissait entre eux de doux et de puissant...

Pendant ce temps, Mme Sabattet et Dorothée, qui

venaient de s'approcher de la baie vitrée de la véranda, s'ébahirent :

— Mais c'est Adrienne, je reconnais sa robe bleue!

— Et avec elle, n'est-ce pas M. Esbros? dit Dorothée.

Préoccupée, Constance Sabattet regardait le lac et le sillage du canot dans l'eau lisse. Elle évoquait le souvenir lointain de la barque de Cotiche, le jour où il avait apporté le télégramme qui annonçait la mort de Louise Curzal et allait déterminer l'adoption morale d'Adrienne par la « Colonie ». Maintenant un autre être, avec sa part d'inconnu et d'énigme de l'avenir, entrait dans leur vie; et c'était Adrienne qui, prenant figure du destin, le leur amenait.

— Cette enfant ne doute de rien, dit-elle avec une sévérité que démentait son sourire. Heureusement que notre ami Mathieu chasse au bord de l'Océan et n'assistera pas à cette présentation « improper ».

— Mais, dit Doro avec élan, Adrienne est l'innocence même; et si elle a rencontré, peut-être bien exprès, M. Esbros, vous voyez qu'elle ne s'en cache pas.

— Comment ne le verrais-je pas, répondit Constance avec une indulgente malice, cela crève les yeux, ce me semble!

Le canot approchait, Pierre Esbros dit :

— Vous avez exigé de ramer, j'ai cédé; mais une autre fois...

— Une autre fois, dit Adrienne, vous ferez votre volonté.

Il perçut la ferveur involontaire de son accent, et redressa la tête, heureux, mais regrettant de voir finir si vite le mirage de cette traversée à deux, seul à seule, dans l'intimité du bateau frêle. Il ne pouvait s'empêcher de plonger par instants du regard dans le sien, d'affronter son sourire à son sourire, et leur silence prenait

une signification profonde. Adrienne pensait, en relevant et en rabaissant les rames, à cette Iane, la belle fille insolente qui conduisait, jadis, vers le même ponton, Rodko, de toute la soumission de ses muscles et de sa chair : et quand Pierre, pour lancer le grappin, se dressa, elle éprouva la même sensation de serve domptée sur qui pèse le regard orgueilleux du maître. A se fatiguer ainsi pour lui, à le sentir en échange attendri et bouleversé, elle éprouvait une exaltation. Semblable au jour qui se lève, la révélation foudroyante éclairait leur conscience : et si ce n'était pas l'amour, qu'était-ce donc?...

Mme Sabattet et Dorothée de Kervo venaient à leur rencontre.

XXVIII

Quelques jours après, une sorte de conseil de famille se tenait entre Constance Sabattet et ses vieux amis, pendant qu'Adrienne, accompagnée de Mercédès, était allée porter des soins à la femme d'un résinier de Géglosse; réparti dans la pièce, le groupe occupait ses places habituelles, Constance au centre et Mlle de Kervo sur un pouf bas auprès d'elle ; Laugère et Maraval paraissaient songeurs et le colonel morose.

Mme Sabattet exposait avec franchise la situation :

— Elle est très nette : Pierre Esbros m'a confié qu'il aimait Adrienne et m'a demandé si nous consentions à la lui donner pour femme?

— Et Adrienne l'aime, naturellement? remarqua Mathieu Bréchart avec une rude ironie. Avouez, chère amie, que vous avez, que nous avons tout fait pour cela!

— Il était, objecta timidement Mlle de Kervo, prenant

pour la première fois la parole sans y être invitée, tant elle éprouvait le besoin de défendre celle qu'on semblait attaquer, il était bien difficile d'agir autrement.

— Il est certain, dit Laugère, que du moment que la conduite de Pierre Esbros nous apparaissait irréprochable, nous n'avions point de motif valable pour le tenir à l'écart.

Le colonel eut ce froncement de sourcils qui, après tant d'années d'intimité, inquiétait encore Constance Sabattet :

— On aurait pu ne pas lui ouvrir libre accès dans cette maison. On pouvait empêcher Adrienne de se jeter à sa tête.

— Le mot est dur, dit Constance très émue et atteinte dans ses sentiments quasi maternels.

— Je n'entends par là, expliqua M. Bréchart, rien qui incrimine sa droiture; mais des principes religieux l'eussent rendue plus réservée.

— Elle n'a fait, dit vivement Laugère, qu'amener ici Pierre Esbros que nous avions invité à venir. Elle a fait ce que miss Muriel ou miss Gracy Rumford auraient fait sans encourir le blâme de leurs parents.

— Ce sont des Anglaises, dit assez sèchement Mathieu Bréchart, Adrienne n'a pas été élevée avec ces libertés de flirt.

— Aussi, dit Constance, n'est-ce pas de flirt qu'il s'agit. Que ce soit un bonheur ou un malheur, notre fille adoptive ne me l'a pas caché, elle aime Pierre Esbros; elle l'aime avec toute l'intensité du premier amour chez des êtres purs et ardents.

Maraval intervint, conciliant :

— Elle a mené au milieu de nous une existence douce mais austère; elle s'est épanouie dans la solitude sans connaître le monde, sans pouvoir discerner et com-

parer; faut-il s'étonner que pour un jeune cerveau un peu romanesque, pour un cœur chaleureux, ce jeune homme soit apparu comme une sorte de héros d'aventure?

— Ce n'en est que plus regrettable, dit le colonel avec fermeté, car où sont les garanties qu'indépendamment d'une probité que je ne méconnais pas, puisque vous m'en avez donné la preuve, M. Esbros apporte?

— Son caractère, dit Laugère, je puis en parler, car je l'ai étudié avec toute l'acuité qui m'est permise, me paraît avoir les vertus essentielles, puisqu'il est resté fier, probe, incorruptible.

— Soit, dit M. Bréchart, mais il n'est pas croyant.

— Il est tolérant, dit Laugère, il a horreur de la politique de parti.

— Sera-t-il maître de ne pas en faire?

— J'imagine, dit Maraval, à en juger par ses confidences, ce n'est pas les trahir, d'en parler devant vous, qu'il est dégoûté d'une carrière instable et dangereuse dont il a pu mesurer les écueils.

— Il pourrait, dit Constance Sabattet, et je sais qu'il y pense, vivre auprès de nous...

— En province? releva le colonel, sceptique, non, qui a bu boira! Il peut être sincère, mais croyez-moi, il ne s'enlisera pas ici. Les ambitieux ne renoncent jamais!

— Mais s'il n'a plus d'ambition, fit Laugère, ou s'il en a de plus belles? Vivre pour son développement intellectuel et moral, pour un foyer, pour une femme et des enfants, n'est-ce donc pas un but suffisant?

— Je ne me refuserais pas, dit M. Bréchart, à l'accueillir à ce titre dans notre « Colonie » ; mais il y dessécherait d'ennui et Adrienne se consumerait de regrets de le savoir malheureux.

— Il peut se rendre utile, dit Laugère, il y a des

emplois modestes qui exigent des qualités morales très hautes. Pourquoi ne le ferait-on pas nommer juge de paix à Saint-Irénée?...

— Il pourrait, suggéra Maraval, entrer dans l'administration?

— Ou, insinua Constance, s'établir comme avocat à Bayonne ou à Dax?

— Ce ne sont pas là des métiers pour lui, dit le colonel, avec un hochement de tête mécontent; une situation stable, en province, exige une vie entière de souplesse et de compromissions dont il est incapable. Vous vous leurrez, je le vois, du légitime, de l'excusable espoir de garder Adrienne : c'est votre grande chimère. Retenez ce que je vous dis, si vous consentez à des fiançailles, Esbros vous la prendra, il l'emmènera à Paris; le succès rapide, l'ascension hasardeuse le fascineront... et au bout de la course, comme nous venons de le voir, la culbute!

— On ne sert pas toujours des Despeyron, dit Constance. Si ce que vous dites se vérifiait, nos amis de Paris, Grandier et les autres, pourraient s'employer, lui chercher un emploi digne de ses aptitudes et de son mérite... Mais pourquoi ne pas admettre que la fâcheuse leçon qu'il a reçue lui ait servi? Pourquoi n'entreverrait-il pas, avec son intelligence, les véritables réalités, les seules qui comptent : une existence modeste, vouée au travail et au bien, avec un grand amour?

— Parce que, dit le colonel, il n'a pas été comme nous tous roulé sur les cailloux de la route, parce qu'il n'a pas acquis une suffisante expérience, parce qu'à vingt-sept ou vingt-huit ans on est encore un très jeune homme, dévoré de passions et de jouissance, parce qu'il n'a pas le frein intérieur de toute discipline.

Laugère hasarda :

— Mais, mon bon Mathieu, que faire si ces jeunes gens s'aiment?

— Ah! dit douloureusement le colonel, ce n'est pas l'union chrétienne que j'aurais cherchée pour elle...

— Ne pourrait-on, dit Maraval, sans prononcer le mot de fiançailles, autoriser Esbros et Adrienne à se voir, à s'étudier, à se connaître?...

— Est-ce qu'on se connaît, est-ce qu'on s'étudie quand on s'aime? dit Bréchart avec une impatience amère. Mais c'est le bandeau sur les yeux, l'illusion de chaque seconde : l'amour est aveugle, vous le savez comme moi!... Au surplus, reprit-il, je ne prétends pas contrecarrer ce qui semble chez vous un plan arrêté...

— Non, Mathieu, protesta Constance.

— Monsieur Bréchart, pouvez-vous le croire? dit Dorothée en écho.

— Je vous mets seulement, dit le colonel, en garde contre l'avenir. C'est un rôle ingrat et si je vous peine, mes amis, ne m'en veuillez pas, mes intentions sont bonnes.

— Qui de nous pourrait en douter? dit Maraval avec tendresse. Y a-t-il eu imprudence ou imprévoyance de notre part, je me permets encore d'en douter. On ne dirige pas les événements.

— Tant pis! dit Bréchart. Pierre Esbros connaît-il la situation légale d'Adrienne et sa naissance?

— Je ne lui ai rien caché, dit Laugère, il n'en éprouve que plus de tendresse pour elle et de vénération pour notre chère Constance.

Le colonel conclut avec une tristesse empreinte de dignité :

— Alors le mieux, je pense, est dans ces conditions de ne pas mettre à l'épreuve l'entêtement de Pierre Esbros et la constance d'Adrienne. Si vous croyez qu'ils

s'aiment pour de bon, il n'y a qu'à se résigner, en éclairant le mieux que nous pourrons notre enfant sur les risques que lui réserve cet amour.

— Cela me paraît sage, en effet, dit Laugère; alors, nous les autorisons à causer ensemble sous notre surveillance discrète?

Le beau visage fatigué de Constance s'illumina d'espoir :

— Nous allons donc les voir heureux.

Le colonel dit, et ce fut sa dernière protestation :

— N'importe, tout cela s'est fait bien vite... très vite... trop vite!...

Adrienne et Pierre Esbros s'abandonnaient au délicieux enivrement. Pour elle, c'était un flot de sensations inconnues, la découverte d'un univers; pour lui, après sa souffrance, la merveille du contraste et la chaude puissance du désir. Il voyait sa santé revenir, rapide, frémissante de forces jeunes et impatientes. Déjà ils ébauchaient des projets. Elle lui apprit que sa marraine ferait construire à leur intention un petit pavillon dans la propriété, au bout de la lande. Ils y seraient chez eux, tout en vivant aussi près que possible de la Maison-Blanche.

Pierre avait répondu :

— La bonté de Mme Sabattet pense à tout. Oui, ce sera l'oasis d'un sûr bonheur.

— Vous l'apprécierez d'autant plus, dit-elle, quand vous la retrouverez aux vacances ou aux heures de répit.

— Quoi, demanda-t-il étonné, ne voulez-vous pas demeurer toujours dans ce pays, fidèle à cette atmosphère de tendresse et de dévouement?

Elle répondait :

— Vous vous en lasserez un jour; car vous voudrez

agir, vous voudrez vivre; mais il sera réconfortant, certes, de retrouver ici le refuge et le repos, de se retremper dans la nature et de reprendre courage au contact de ces êtres si chers.

Il fut d'autant plus frappé de ces paroles qu'elles répondaient à d'obscures sollicitations de sa vraie nature. Obtenir Adrienne lui avait semblé le seul bien désirable, et sa pensée n'avait pu, d'abord, la séparer de son milieu; à présent qu'il pouvait espérer qu'elle serait sienne un jour, il se demandait déjà si vraiment il aurait la sagesse et la résignation de bâtir sa vie dans ce coin de terre et d'eau, loin des villes et loin des hommes. Il lui sut gré de l'avoir deviné, de comprendre à quelles impulsions il obéirait sans doute. Car déjà se vérifiait en lui cette loi de l'insatiable qui veut que tout rêve exaucé enfante un nouveau rêve et aspire à un éternel lendemain.

Aussi bien il participait aux habitudes et aux goûts de la « Colonie », s'intéressait aux herbiers de Maraval, discutait avec Laugère les points principaux de son grand livre; il avait passé des soirées exquises à entendre de la musique, et il sentait grandir son affection presque filiale pour Mme Sabattet. Avec Mlle de Kervo pour chaperon, il accompagnait Adrienne en de flâneuses promenades le long des combes, au revers des dunes, sur la plage où souffle le vent sauvage. Parfois seul avec elle il la conduisait en canot sur le lac; une aquarelle, un livre servaient de prétexte à ces instants de solitude où, sans témoins, ils sentaient mieux battre leur cœur.

Un jour, il lui proposa de lui faire connaître le courant d'Osques, une merveille ignorée. Avec l'agrément de Mme Sabattet, ils s'embarquèrent sur un de ces petits bateaux plats que les pêcheurs d'Ysclet emploient sur le courant et qui peuvent raser les fonds les plus

bas. Adrienne était à l'arrière, dirigeant d'un mot ses coups de rame, et ils se contemplaient avec une ferveur tendre et grave. Le soleil, très haut encore dans un ciel bleu pâle, frappait d'aplomb le lac; ils avaient la sensation de fendre une immense flaque d'or. L'orée du courant se décela par l'abondance des lianes et de larges feuilles vertes; la barque traversait lentement ce réseau élastique et mouvant.

— Se peut-il, dit Pierre Esbros, que vous n'ayez jamais fait cette excursion?

Elle se mit à rire :

— Vous qui habitez Paris, en connaissez-vous toutes les beautés?

Il répondit :

— C'est vrai, on a d'étranges paresses pour ce que l'on remet toujours au lendemain. Mais Paris est un univers, et ceci est tellement de votre domaine.

— Mon oncle Guy m'a parlé avec enthousiasme du courant d'Osques, mon oncle Mathieu en a suivi à cheval les contours, mon oncle Élie a herborisé souvent par ici; mais me reprocherez-vous de vous avoir attendu? Attention, vous allez trop sur la gauche.

Soudain, le canot se sépara des nénuphars qui l'entouraient et entra dans une petite rivière fraîche où les deux jeunes gens se sentirent descendre sans effort, portés par le courant.

— La plupart des grands étangs de cette région, dit Esbros, communiquent entre eux par des canaux visibles ou souterrains; quelles merveilleuses heures on pourra vivre un jour en parcourant leur chapelet!...

— Vous tenez toujours à adapter la nature aux besoins modernes, je le vois, dit-elle avec malice.

— Pourquoi pas? Est-il impossible d'y faire dominer une esthétique?

— Allez donc dire cela à mes oncles... Ils vous répondront que Soubrac...

— C'est un maçon sans art, je l'accorde, un terrassier brutal, dit Esbros; et il pensa à Martine, qu'il n'avait pas revue depuis son enfance, et qu'on avait aperçue, paraît-il, avec Rodko, sur la plage d'Ysclet; il pensa aussi à la belle Iane qu'Arcomie, en véritable homme d'affaires, avait cédée à son associé, et qui maintenant, affichée par Soubrac à Bordeaux, s'initiait aux plaisirs d'une grande ville.

Autour d'eux, l'eau serpentait en couleuvre; alternant le vert glauque avec les tons de rouille, elle évoquait des berges de petite rivière de Touraine; des arbustes verts y foisonnaient : saules noueux aux fusées éclatant en feuilles, lauriers sauvages, viornes, tamaris, bambous gladiolés; de temps à autre un pin énorme tombé en travers faisait pont, et Adrienne dut s'étendre pour que l'écorce n'effleurât point ses cheveux, tandis qu'agile Pierre enjambait l'obstacle; d'autres fois, d'énormes racines affleuraient, il fallait dévier pour ne pas les heurter :

— Jusqu'à présent, dit Esbros, c'est joli et charmant; mais attendez, le courant prendra bientôt du caractère!

— Une anguille! criait Adrienne.

Penchée sur la nappe cristalline, elle voyait onduler la bête agile.

— Avec une foène, dit Esbros, j'aurais pu la harponner!

— Laissez-la vivre!

Plus loin, c'étaient, au creux de la rive, une flottille de petits poissons minuscules, de nacre blonde. La rivière s'encaissa entre des dunes verdoyantes, l'ombre des grands chênes verts éteignit son reflet luisant; une fraîcheur tomba.

— C'est exquis, dit Adrienne, nous sommes comme Robinson, nous découvrons un monde.

Elle pensait qu'avec lui elle découvrirait aussi un monde plus vaste et plus fourmillant; appuyée contre son épaule, elle n'aurait pas peur; elle le voyait raffermi et robuste, elle éprouvait le délice de leur entente et tout, jusqu'à leurs silences, lui était cher.

Peu à peu la rivière s'épaississait de joncs fluviatiles et de hautes plantes vertes fleuries d'étranges et grosses fleurs roses : c'étaient les tiges gonflées d'eau des hibiscus. Pierre, les taillant au couteau, jetait une gerbe en offrande aux pieds d'Adrienne. Il dut bientôt abandonner les rames, les hautes herbes les paralysaient :

— Mettez-vous à l'avant, dit-il, je naviguerai avec la perche.

Il se tenait ainsi plus près d'elle, et elle sentait descendre sur elle son regard comme une onde magnétique; une singulière griserie s'élevait pour eux de l'eau lente, qui répandait un fade parfum de marécage; entre la moisson pressée des joncs d'eau et des hibiscus, des trouées, çà et là, ouvraient un chenal libre.

— Nous voici aux arroyos, dit Pierre. N'est-ce pas une magie? Et ce n'est rien encore.

Sous son effort, la perche pliait parfois, on entendait crisser les plantes le long du bordage, l'on s'arrêtait, retenus comme par d'invisibles mains; Esbros se dégageait d'un coup de reins et l'on semblait avancer, moins sur la rivière qu'à travers une prairie grasse et humide.

Les arroyos s'essaimèrent, l'eau plus rapide reprit le bateau; il débouchait à présent dans un paysage nu, d'une étrange grandeur africaine sous le soleil cru... Le courant élargi coulait sur un lit de sable d'or; l'eau était si transparente qu'on en pouvait compter chaque grain irisé; à droite et à gauche, deux hautes dunes

blondes, d'un lilas rose, allongeaient leurs promontoires.

— Comme c'est grand! Comme c'est beau! dit Adrienne transportée.

— Nous approchons de la mer, dit-il, et savez-vous, — il consulta sa montre, — combien de temps nous avons mis?

— Une demi-heure à peine.

— Deux heures et plus.

Elle le regarda, incrédule, tant le décor changeant, le plaisir du voyage lui avaient fait oublier l'espace et la durée. Bientôt on entendit le grondement apaisé du large; sur l'eau aspirée par le reflux, le bateau descendait très vite.

— Nous allons, dit Pierre, prendre pied du côté de la plage; la marée tout à l'heure facilitera notre retour.

Un étrange campement de bohémiens, des cahutes en bois goudronné, des voilures de vieilles barques soutenues par des pieux et des clayonnages, attirèrent l'attention d'Adrienne. Quelques barques plates s'amarraient à des pieux; les bateaux de pêche étaient ancrés plus loin, dans le minuscule port d'Ysclet.

— C'est le village des pêcheurs, dit Pierre, abordons un peu au-dessous.

— Quoi! c'est là le royaume de Rodko?

— C'est là qu'il vit, oui, et que Martine...

— Ah! fit-elle, je ne me consolerai jamais de ce malheur. Cette pauvre fille avait quelque chose d'attirant et de singulier : qui sait ce que, sans un Rodko, elle aurait donné!...

Esbros ne répondit pas, il admirait Adrienne, il écoutait avec un frémissement d'âme le son net de sa voix, il trouvait exquis son visage baigné de lumière; et son regard et son sourire lui donnaient une sensation incomparable de volupté.

— Pourquoi quitter un pays semblable? murmura-t-il. Ne venons-nous pas de vivre des minutes divines?

Elle ne répondit que d'un sourire.

Ils abordaient, il amarra le bateau.

— Il n'y a rien à voler, dit-il, je pense que la tribu n'y touchera pas. D'ailleurs, le village de bois paraît vide.

— Je prends tout de même mes fleurs, dit-elle, et la moisson rose lui remplit les bras.

Il la guidait à travers la dune : en haut, le grouillement multicolore des hideuses petites maisons d'Ysclet apparut : une cité ensablée, aux volets clos. Seul, l'hôtel de la Plage montrait des fenêtres ouvertes et le scintillement de sa véranda vitrée.

— Allons goûter, dit-il.

Attablés devant la mer, dans la vaste salle de verre, chaude comme une serre et rafraîchie par la brise qui entrait par les grandes baies, ils éprouvaient cette accablante ivresse que donne le monotone spectacle des vagues. La mer en se retirant découvrait une plaine de sable lustré; on apercevait à l'abri de la petite jetée deux ou trois barques de pêche et le seul canot à pétrole que la tribu n'eût pas complètement détérioré et que déjà elle n'utilisait plus. Une barre se brisait à l'entrée du courant d'Osques, et la mer s'étendait comme une immense soie d'un bleu paon. Une servante apporta le thé; Adrienne et Esbros connurent cette joie des amoureux, de faire la dînette, d'inaugurer leur vie d'intimité; leurs regards se rencontraient à tout moment, leurs mains se frôlaient, l'heure leur parut divine.

Cependant dans la salle à manger d'hiver on entendait, derrière la cloison, des voix et des rires. Le patron de l'hôtel, un Béarnais sec au nez busqué, après avoir

accueilli avec égards Pierre Esbros qu'il connaissait bien, s'approcha de la petite table des jeunes gens et dit, d'un air de mystère, en clignant de l'œil :

— Faites excuse. Il y a là, à côté, M. Fermel le député, qui est venu avec de la compagnie en automobile. Il vous a vu et voudrait bien vous dire deux mots.

— Eh bien, dit Esbros, levant son visage fier, il n'a qu'à venir me parler.

— C'est qu'il est avec des gros bonnets du parti, et m'est avis que vous ne regretterez pas de vous être dérangé. Savez-vous bien que notre député, le docteur Ixtasse est mort...

— Mort? s'écria Esbros Depuis quand?

Il appréciait l'homme, intègre, fier, sobre de paroles, énergique en actes, un des quelques socialistes purs qu'il estimait.

— Mort subitement, dit le patron. Eh oui! ce que c'est que de nous... Alors, il va y avoir élection, et ils disent comme cela que Despeyron le fils va se présenter.

Pierre Esbros bondit, comme sous le coup d'une injure.

— Qui ça, Jacques Despeyron? Il oserait! Mais ce serait une honte!

— C'est ce que ces messieurs disent...

Pierre Esbros, comme transfiguré d'émotions violentes, se tourna vers Adrienne, et d'un air confus et suppliant :

— Mon amie, me permettez-vous de vous laisser cinq minutes?

— Allez! dit-elle avec un sourire, je vous attendrai sur la jetée.

Elle s'était émue, à le voir ainsi s'animer; elle aimait l'éclair de ses yeux et la soudaine révolte de son visage.

Il revint, après un long moment, d'une démarche

légère et impérieuse qu'elle ne lui avait pas encore vue; ses traits graves et comme durcis s'éclairaient d'une lueur insolite.

— Excusez-moi, dit-il, ce qui m'arrive est si surprenant!... Savez-vous où allaient Fermel et sa bande? A Osques, pensant m'y trouver. Le pauvre Ixtasse a été foudroyé par une embolie... On ne veut pas de la candidature de Jacques Despeyron, on entend secouer le joug de cette famille envahissante et tarée... On m'offre la députation, et toutes les chances de réussir...

Elle répondit, secouée :

— Bien vrai! Et qu'en pensez-vous?

— Je suis tenté... violemment! C'est pour moi une telle revanche à prendre contre Jacques Despeyron et la vilenie de sa conduite à mon égard; le vaincre, c'est ma réhabilitation publique!

— Vous n'en avez pas besoin, dit-elle doucement.

— Non... aussi cette part faite à mes mauvais, mais excusables instincts, croyez qu'un sentiment plus noble me guide : je veux essayer de me rendre utile, il y a tant de réformes urgentes... Que me conseillez-vous?

— Acceptez!

— Mais renoncer à cette retraite, au bonheur calme, n'est-ce pas une folie?

— Non, dit Adrienne, à chacun sa vocation : la vôtre est d'agir, et la mienne de vous seconder de mon mieux dans la lutte.

— Cette noble « Colonie », qui a bien voulu m'adopter un peu, en souffrira; votre marraine...

— Je souffrirai aussi, dit Adrienne, de quitter ces êtres si bons; mais nous ne pouvons à nos âges vivre comme des anachorètes; n'entendez-vous pas la vie qui nous appelle? Oui, vous devez être ambitieux; oui, votre intelligence, votre probité vous en donnent le

droit, je dis même : vous en imposent le devoir. Je vous veux très grand. Vous avez en effet une revanche à prendre, non contre un ennemi lâche et méprisable, mais contre la destinée. Et si mon dévouement, ma volonté, mon amour peuvent vous soutenir, ils sont à vous, Pierre, et ne vous manqueront jamais...

— Mon aimée, dit-il très ému...

Leurs mains s'étaient unies, ils se sentaient jeunes, forts, pleins d'espérance devant ce ciel vaste et cette mer infinie à la contemplation de laquelle ils ne pouvaient s'arracher, car son bruit sourd évoquait pour eux le bourdonnement de la ville géante, et le grand repos, par contre, suggérait en eux le tumulte de la vie vivante.

— Eh bien, fit-il avec une brusque décision, voilà qui est dit : demain je reverrai Fermel, et aussitôt nous commençons la campagne.

Ils se dirigèrent à travers la dune vers leur bateau. Ils virent s'enfuir au galop une horde déguenillée de petites culottes rouges et de jerseys sombres.

— Oh! Oh! dit Esbros, ces garnements ont dû faire un mauvais coup!

Il se mit à courir et trouva le bateau crevé, à demi coulé et plein d'eau. Adrienne le vit revenir avec un haussement d'épaules irrité :

— Ces naufrageurs, dit-il, ont volé nos rames en plus de la perche et des grappins; et par plaisir malfaisant ils ont avec une hachette ouvert une voie d'eau. Impossible de faire radouber sur l'heure... Et avant que je me sois fait restituer les agrès!...

— Qu'allons-nous faire? demanda-t-elle.

— Nous trouverons toujours un moyen de rentrer.

A l'hôtel l'auto de Fermel venait d'emporter le député et ses compagnons; le petit train ne correspondait pas

avec la grande ligne et Géglosse avant la nuit : on s'inquiéterait à la Maison-Blanche. Le patron offrit son auto, une petite voiture rapide et légère.

— Mais, dit-il, je ne puis m'absenter; le garçon qui sert de mécanicien est malade et à l'hôpital.

— Cela ne m'embarrasse pas, dit Esbros, je sais conduire...

En effet, cinq minutes après, le plein d'essence fait, Adrienne s'installait sur les coussins de cuir, la grande gerbe d'hibiscus roses débordant à la portière. Esbros actionnait le volant et démarrait. Arrivé au vieil Ysclet, à cause des caniveaux et des tournants brusques, il ralentit. En passant sur la place de la mairie, devant une ruelle où d'un cabaret s'élevaient des voix avinées, ils virent jaillir dans l'encadrement de la porte, poussée par une furieuse bourrade, une pêcheuse garçonnière à cheveux courts. Adrienne reconnut Martine et aussi Rodko qui, ivre, les yeux meurtriers, la menaçait de son poing brandi; elle fuyait titubante et hagarde de peur.

— Martine! cria Adrienne.

La jeune fille reconnut la voix et le visage de sa protectrice et voulut se rejeter en arrière; le poing de Rodko s'abattit en massue sur son épaule.

— Martine! cria de nouveau Adrienne par une généreuse impulsion d'âme, venez! venez vite avec nous! Cependant que Pierre sautait à terre pour courir défendre la malheureuse.

Martine bondit vers eux; ressaisie par Rodko, elle lui coula des bras comme une anguille et courut vers l'auto ronflante. Rodko la poursuivait, par bonheur il s'étala contre le trottoir et resta quelques secondes étourdi, tandis qu'elle escaladait le marchepied. Du cabaret, aux cris, une meute sinistre de pêcheurs et de

pêcheuses se ruait, le borgne prognathe, l'homme au museau de brochet, la femme pareille à un phoque. Ils allaient s'opposer à l'enlèvement.

— Montez! cria Adrienne à Esbros qui semblait les défier, montez donc!

Déjà des pierres, parmi les huées sauvages, sifflaient.

— Canailles! gronda Esbros qui devant le nombre se décida à sauter dans l'auto. Il la mit en marche : il était temps, Rodko courait derrière eux, hurlant des injures; la meute le suivait; une nouvelle volée de pierres s'abattit et Martine poussa un gémissement.

— Vous êtes blessée? demanda Pierre frémissant de colère et de pitié.

— Ce n'est rien... N'arrêtez pas... il me tuerait!

Heureusement, la route filait en ligne droite, ne laissant à la poursuite aucune chance de raccourci; les derniers lancés s'essoufflèrent, puis le borgne prognathe, puis Rodko qui, après avoir couru deux ou trois cents mètres, brandit un poing impuissant au petit nuage de poussière en train de s'évanouir, là-bas...

XXIX

Quand Pierre Esbros se jugea hors de portée, il s'arrêta et, en même temps qu'Adrienne, jeta un regard de compassion sur Martine; un caillou pointu l'avait frappée à la pommette gauche, qu'une ecchymose sanglante tuméfiait. Apercevant un ruisselet limpide au bord de la route, Adrienne courut y tremper son mouchoir et étancha sa blessure.

— Vous m'avez sauvée, dit Martine avec un reste

d'égarement, il était soûl, il m'aurait assommée; les autres trouvaient ça drôle et le laissaient faire.

— Vous voilà délivrée, dit Adrienne, et pour toujours!

— Oh! fit-elle avec découragement, je ne vaux pas la peine qu'on ait des tracas pour moi. Si j'avais eu plus de courage, je me serais déjà jetée à l'eau!

— Il faut vivre, dit Esbros; je t'ai connue toute petite, Martine, et nous avons joué ensemble dans la lande; tu venais quelquefois chez le fermier Esbros, mon père; ne t'en souviens-tu pas?

Elle baissa la tête, confuse :

— Oh! si, je vous ai reconnu tout de suite, mais qu'allez-vous faire de moi?

— Ne veux-tu pas rentrer à la maison de ton père et de ta mère?

— Non, non! s'écria-t-elle avec terreur; qu'ils ne me voient pas, je ne veux pas leur apporter ma honte; j'aimerais mieux me sauver dans les bois!...

Elle fit mine, dans sa terreur, de se jeter hors de l'auto; Esbros la retint et la rassura.

— On ne te fera pas violence...

— Nous vous emmènerons à la Maison-Blanche, dit Adrienne; là, vous ne risquerez rien.

— Rodko viendra m'y reprendre!

— Qu'il y vienne! dit Esbros d'un ton menaçant.

Martine, maigrie, ravagée, troublante encore dans sa déchéance, semblait la proie d'un cauchemar. Son corps fleurait le musc et son haleine l'anisette d'Espagne; l'étrangeté de son costume viril et de ses cheveux courts ajoutait à l'indéfinissable imprévu de cette minute. L'air enfantin qui, jadis, se mêlait à sa sauvagerie robuste, avait fait place à une maturité précoce où s'imprimait la dégradation d'une vie d'excès.

Elle eut un sourire navrant :

— Je vous disais bien, mademoiselle, que cela tournerait mal pour moi.

— Vous avez tout l'avenir pour vous refaire une vie meilleure.

Mais elle secouait obstinément la tête; qui pouvait savoir, en effet, à quel point elle était victime de son cerveau impulsif, de ses sens de faunesse, et quelle emprise avait dû faire peser sur elle le despotisme vicieux d'un Rodko; à quelle vilenie l'avait ravalée ce maître brutal et volage? Sans doute son choix porté sur quelque autre et l'inutile jalousie de Martine avaient-ils déclenché la scène du cabaret?... Ce ne serait pas trop de toute l'expérience de Mme Sabattet et de sa persuasion sur cet esprit malade ou corrompu pour retirer Martine du bourbier. A la regarder mieux, Pierre Esbros conçut sur son état un soupçon qu'il tut, et qui expliquait sans doute le refus obstiné de la jeune fille de rentrer sous le toit de ses parents.

Sa crainte d'être aperçue par eux fut si vive qu'elle le supplia de passer devant l'hôtel à toute allure, et pour plus de sûreté elle se blottit à croppeton au fond de l'auto, masquée par la gerbe des grandes fleurs roses. On arriva sans encombre à la Maison-Blanche, et personne n'aurait soupçonné sa présence, si Cotiche, venu vendre du poisson, ne l'avait aperçue de la fenêtre de la cuisine au moment où Adrienne, vivement, l'entraînait vers le perron. Il n'était pas encore ivre, ce jour-là, et malgré sa curiosité ne souffla mot : mais n'était-ce pas déjà trop qu'il sût?...

Adrienne n'avait pas promis en vain la protection de la « Colonie ». Tout d'abord Mlle de Kervo prépara un bain dont la jeune fille avait grand besoin, tandis qu'Adrienne choisissait dans sa garde-robe des vête-

ments plus décents que ce cynique maillot et ce pantalon rouge qui ne déguisaient pas assez ses formes. Le colonel était en méditation dans sa chambre, on respecta sa réclusion. Laugère était allé à Géglosse dans le break; Maraval et Constance Sabattet furent les premiers à apprendre les péripéties de l'excursion de Pierre et d'Adrienne sur le courant d'Osques, et leur retour mouvementé. Mme Sabattet ne put s'empêcher de pâlir à l'idée que sa fille adoptive et Pierre avaient couru quelque danger. Son émotion s'accrut, quand Esbros lui confia l'offre qu'on lui avait faite et ses projets de candidature. Elle ne s'attendait pas à ce que les prévisions de Bréchart fussent si tôt réalisées, et l'idée qu'Adrienne les quitterait lui fut horriblement douloureuse. Elle sut cependant faire bonne contenance.

— Mon cher ami, dit-elle à Esbros, vous seul, en toute indépendance d'esprit, devez prendre le parti qui vous convient.

Il la regarda avec une affectueuse gratitude, n'ignorant pas le sacrifice pénible qui tenait dans ces mots :

— C'est mal à moi, dit-il, de vouloir vous enlever Adrienne, à vous qui me l'avez si généreusement promise.

Elle eut le courage de répondre :

— Les forces de la vie sont plus fortes que notre volonté : c'est à nous, les vieux, de le comprendre et de ne pas vouloir vous enchaîner à notre vaine sagesse. Si je m'inquiétais, ce ne serait pas seulement pour Adrienne qui partagera vos soucis, vos déceptions, vos succès aussi, je l'espère, mais pour vous qui ne vous jetterez pas à nouveau dans la mêlée sans souffrir. Mais souffrir est la condition même de toute action; si votre destinée est là, nous devons nous incliner. La politique, si discréditée, si avilie, peut, aux mains d'un homme fort et

intègre, accomplir une belle œuvre; n'avons-nous pas d'indiscutables probités? Un Poincaré rachète bien des Despeyron. Je vous souhaite de réussir et je vous y aiderai de mon mieux; ici, je ne puis rien; mais nos amis de Paris, — elle regarda Maraval, — ne sont pas sans crédit auprès du gouvernement, et si celui-ci ne soutient pas Jacques Despeyron, ce sera déjà pour vous un atout précieux.

— Certes, dit Maraval, pensif.

— Pour Martine, reprit Constance Sabattet à qui Esbros venait de communiquer ses doutes, il n'y a qu'une ressource : préserver l'enfant qu'elle porte en elle et la soustraire à de nouvelles tentations et à un réel danger. A Paris, dans notre refuge des filles-mères, elle occupera un poste de lingère qui assurera son indépendance; elle sera dans des conditions hygiéniques et morales aussi bonnes que possible; ma vieille amie Mme Avril de Sainte-Croix, à qui je la recommanderai, pourra beaucoup pour la ramener au bien.

Elle ajouta en baissant la voix :

— Pourquoi la grâce ne la toucherait-elle pas, comme elle a touché jadis Gratiane? Elle est jeune, elle peut recevoir des influences salutaires, elle oubliera le misérable qui l'a séduite; elle vivra pour son enfant; son malheur est grand, mais c'est celui de millions d'êtres semblables!

— Il ne faudra pas tarder à l'éloigner, dit Maraval.

— Je l'emmènerai demain à Paris s'il le faut.

— Vos forces vous trahiraient, dit Maraval, mais moi je...

— Non, ma chère Doro, s'il le faut, se sacrifiera et, malgré son horreur de tout contact étranger, elle me remplacera, si vous m'interdisez le voyage... Il est vrai, ajouta-t-elle, que je me sens un peu lasse...

Esbros, prenant congé, lui baisa la main avec ferveur :

— Ainsi, madame, vous ne m'en voulez pas?...

— Le bonheur d'Adrienne, quand elle sera votre femme, c'est tout ce que nous sommes en droit de vous demander, mon cher enfant.

— Si je pouvais vous être utile,... ce Rodko est capable de quelque mauvais coup, et un veilleur de plus la nuit...

— Nous sommes assez nombreux pour protéger Martine d'ici à son départ, et nous protéger nous-mêmes, dit Constance Sabattet; dès demain, votre temps ne vous appartiendra plus, allez donc où votre destin vous guide, et bonne chance!... Avertissez les Soubeyre que Martine est ici...

Des hôtes de la « Colonie », les uns s'endormirent tard, les autres passèrent une nuit d'insomnie. L'aventure de Martine occupait les esprits, et plus encore les projets de Pierre Esbros avec leurs conséquences.

M. Bréchart n'avait pas caché à Laugère son amertume. Sans plaisir à avoir triomphé si tôt, il ne songeait qu'à l'immense déception que devait éprouver Constance Sabattet...

— La jeunesse d'aujourd'hui est férocement égoïste; pas une minute *ils* n'ont pensé qu'une maternité comme celle dont notre amie a fait preuve méritait plus d'égards; Adrienne, en ne laissant pas voir plus de chagrin à l'idée de quitter sa bienfaitrice, est vraiment ingrate.

Laugère, d'abord consterné par les projets d'Esbros, avait réagi : son âme chaleureuse comprenait l'audace, la bataille, les grands instincts de la vie; il protestait avec feu :

— Non, Mathieu, pas ingrate! Qui vous dit qu'elle n'ait pas de chagrin? Mais un bienfait doit-il enchaîner

à ce point l'obligée? Est-ce pour nous ou pour elle que nous l'aimons? Je ne suis plus ambitieux, mais je l'ai été : je sais à présent que la sagesse est dans le renoncement; mais quand j'étais jeune, je l'ignorais; n'avez-vous pas dit un jour que l'expérience ne peut se donner et que chacun l'achète et la paye?

Il ne se trompait pas pour Adrienne : la sincérité de son simple et grand amour n'étouffait pas la conscience de ce qu'elle devait à sa marraine et le regret de la peine involontaire qu'elle lui causait. Mais n'était-ce pas Mme Sabattet elle-même qui avait tenu à la rassurer, et n'avait-elle pas accueilli avec enthousiasme l'offre de Laugère, disant :

— Je pars aussi pour Paris; tandis que Mlle Doro s'y occupera de Martine, moi je verrai nos amis, et ferai sonder le président du Conseil; nous devons aider à la réussite d'Esbros. Et si nous avons quelque mérite à le faire, tant mieux!

Elle lui avait serré la main avec gratitude :

— Comme vous me devinez, Guy! Oui, sachons nous sacrifier!

Une fois de plus ces deux êtres, unis par une si profonde affection, communiaient dans la joie de se comprendre.

La journée se passa en vains efforts pour amener une réconciliation entre les Soubeyre et Martine. En apprenant son état, ils la renièrent pathétiquement : « Qu'elle disparût, qu'on n'entendît plus parler d'elle! Cela valait mieux! » Cette dureté révolta Mme Sabattet et ses amis, moins le colonel qui déclara, bourru :

— Ce que vous appelez lâcheté devant l'opinion, pourquoi ne pas y reconnaître le sens de l'honneur? Ces gens s'estiment déshonorés, c'est leur droit et peut-être leur devoir.

— Mais la charité, dit Laugère, les sentiments humains les plus naturels?

— Ne regrettez pas trop leur refus, dit Maraval, ils n'auraient peut-être pas préservé le germe de vie que Martine porte en elle, et comme cela se voit trop souvent, ils auraient sans doute provoqué le recours à l'avorteuse.

— Si Martine peut être sauvée, dit Constance, elle le sera par son enfant; même vouée à la honte, même coupable, une mère se rachète par la douleur; et l'enfant, toujours innocent, est quelque chose de sacré.

M. Bréchart ne répondit pas : l'idée de ce triste fruit, et conçu dans ces conditions, en réveillant son dégoût pour les défaillances de la chair, l'emplissait d'horreur.

Le lendemain, entre Guy Laugère et Mlle de Kervo, Martine quittait Osques. L'espoir de l'inconnu, le trouble et tentant Paris, mêlaient leur mirage à la contrition passagère que l'influence persuasive de Mme Sabattet produisait en elle. Du moment qu'elle ne souffrait plus d'amour pour Rodko, tout lui devenait égal. Son insensibilité impressionna péniblement ceux qui la virent partir.

Quelques jours après, Cotiche, qui avait bu, vint avec des airs assez mystérieux demander « m'sieur Laugère ». En son absence, il conta confidentiellement à Maraval :

— La « Colonie » ne m'a fait que du bien; alors, m'sieur Maraval, je viens vous dire que Rodko a de mauvais desseins contre vous tous. Il ne dérage plus depuis que M. Esbros et Mlle Adrienne lui ont pris Martine; il ne dessoûle pas non plus, et quand il a son plein d'eau-de-vie, il ne se connaît plus.

Maraval, avec mélancolie, dévisageait Cotiche qu'il avait connu vigoureux et souple, à quarante-cinq ans,

comme un jeune homme, et sur le visage duquel il pouvait suivre la lente destruction de l'alcool. L'alcool, l'absinthe, les apéritifs ne donnaient-ils pas à Honorine Soubeyre ce teint enflammé, ces vivacités grossières; à Narcisse ces paupières gonflées, son cœur gras? L'alcool, quels ravages il exerçait depuis l'invasion des entrepreneurs et la construction des villas; au bouvier géant, Jean-Baptiste, jadis l'homme le plus fort du pays, il coupait bras et jambes; un résinier était devenu fou; on ne pouvait, du côté de l'hôtel neuf de Soubrac où les plâtriers et les peintres achevaient leurs travaux, rencontrer un ouvrier qui, à partir de midi, ne fût à moitié ivre! Et pas plus qu'à Ysclet, où les orgies des pêcheurs et des pêcheuses offraient un permanent scandale, les pouvoirs locaux ne luttaient, armés de la loi, contre l'empoisonnement journalier. Bien mieux, on annonçait pour l'été l'ouverture d'un quatrième cabaret.

Sans s'alarmer des menaces de Rodko, M. Bréchart prit quelques précautions; on ferma à clef le soir les portes et les grilles, ce qu'on ne faisait jamais autrefois, tant le pays paraissait sûr. Iribarne fit des rondes de nuit avec Janus. On avait évité toute allusion devant Mme Sabattet, pour ne pas l'inquiéter.

Un matin, Iribarne montra à M. Bréchart la provision de bois de l'hiver.

— Mon colonel, si un mauvais gueux venait mettre le feu au bûcher, ça serait facile, vu qu'il n'y a point de porte au hangar; et si le bûcher flambait, les communs et la maison n'en mèneraient pas large; m'est avis de fermer le hangar avec des poutres en attendant que nous ayons ajusté une porte.

M. Bréchart, approuvant, aida Pierre au travail.

Désormais Constance Sabattet et Adrienne vivaient encore plus étroitement unies; la perspective de la sépa-

ration leur faisait paraître plus précieuses les heures qu'elles passaient ensemble, car l'élection de Pierre, en cas de réussite, précédant les vacances parlementaires, ils emploieraient ce répit pour un voyage de noces en Espagne et quelques jours de repos ensuite à la Maison-Blanche, avant le grand départ pour leur existence nouvelle.

— Mais vous viendrez nous voir à Paris, disait Adrienne, et nous, quand Pierre pourra s'échapper, avec quelle joie nous vous demanderons l'hospitalité!

— Vous trouverez votre pavillon construit dans la lande, répondait-elle.

Leur pensée suivait Esbros : il s'était mis immédiatement à l'œuvre. Sa candidature, soutenue par Fermel, et non combattue par le gouvernement (assura Laugère dès ses premières lettres), avait des chances sérieuses, bien que Jacques Despeyron, soutenu par la clientèle de son père, incarnât une raison sociale d'intérêts et de convoitises.

Mais Fermel, politicien actif et rusé, possédait une grande influence dans le département; infatigable, il organisait des réunions, emmenait Esbros en auto à travers villes et villages, lui faisant dans son journal *la Vérité Bas-Landaise,* une propagande acharnée. Non seulement il lui ralliait déjà les anciens électeurs du docteur Ixtasse, mais aussi tous ceux que la mort de Despeyron jetait à l'espoir de curées nouvelles. L'éloquence un peu âpre mais enflammée de Pierre Esbros conquérait d'autorité les foules. Ses origines rustiques lui permettaient de parler de leurs intérêts immédiats aux gens de la dune et de la sylve; son sérieux et sa conviction rassuraient les bourgeois des villes. Attaqué avec une violence maladroite par les partisans de Jacques Despeyron, il se résolvait à le combattre sans merci.

Entre deux trains, ou d'une course d'auto, il accourait à la Maison-Blanche, racontait les péripéties de la lutte et repartait, laissant à Adrienne un peu de sa fièvre. Son programme, d'un socialisme modéré, satisfaisait sur bien des points les aspirations de Constance Sabattet, intéressait Maraval parfois sceptique, et irritait M. Bréchart, bien qu'Esbros, tolérant, s'abstînt de tout anticléricalisme et ne rêvât que réformes utiles : lois d'assistance, de protection, de prévoyance pour les faibles.

Guy Laugère et Mlle de Kervo étaient revenus de leur voyage, lui satisfait des espoirs qu'il avait recueillis sur les chances de Pierre Esbros, elle fière d'avoir consciencieusement installé Martine, ravie surtout de se retrouver dans le cadre et le milieu si chers qu'elle appelait « son Paradis ».

Ce jour-là, Iribarne, dont la surveillance ne se relâchait pas, constata qu'une brèche, assez bien dissimulée par des paquets d'ajoncs épineux, s'ouvrait dans l'épaisse haie vive qui entourait la propriété. Son attention fut attirée aussi par l'entassement, au pied des trois pins les plus proches, d'amas insolites de « gemmelles », contrairement à l'usage des résiniers, qui laissent au pied de chaque arbre les copeaux résineux qu'entaille leur « hapchot ». Il ne prévint pas cependant M. Bréchart et se promit de passer la nuit en embuscade. Par cette tiédeur de printemps et une bleuâtre clarté de pleine lune, ce serait un jeu passionnant; quant à l'idée du danger, elle ne lui vint pas. Le colonel lui avait confié pour le cas de légitime défense son revolver, mais il était résolu à ne pas s'en servir : cela lui répugnait; d'ailleurs une détonation effraierait ces dames, et il préférait se fier à ses bras solides. Puis Janus était avec lui, muselé d'une lanière de cuir et sachant qu'il devait rester silencieux.

Dissimulé dans un massif de hautes brandes d'où il pouvait, sans être vu, apercevoir la brèche masquée, Iribarne attendit pendant des heures, caressant de temps à autre le poil rude et doux du chien qui, dressé à ces veilles, restait comme lui immobile. La lune versait sur les bois son rayonnement fluide. Des odeurs balsamiques s'exhalaient de la pinède; aucun bruit, sinon de loin en loin un souffle venu de la mer; alors les hautes cimes se balançaient; au-dessus d'elles s'étenda t la magie bleue du ciel immense. Tout à coup Janus dressa les oreilles et scruta fixement l'ombre, puis regarda Iribarne pour l'avertir; la haie, au point précis où celui-ci attendait l'imprévu, devint vivante; refoulés, les tampons d'ajoncs coupés laissèrent voir un bras nu, puis une tête chevelue, et la face pâle de Rodko émergea. Son corps sinueux rampa hors du trou de feuillage, après quoi il se retourna pour attirer à lui, noué en fagots, un énorme paquet de gemmelles; il se dressa alors sur ses pieds et, après avoir exploré des yeux la solitude, se faufilant d'abre en arbre, il se dirigea vers le bûcher. Se courbant, il disposait déjà au bas des poutres son tas de copeaux, déjà il fouillait dans sa poche, en retirait une boîte et faisait craquer une allumette, quand Iribarne qui l'avait suivi sans bruit, accompagné de Janus démuselé, fondit sur lui.

— Ah! salaud, je te tiens!...

Et il éteignit l'allumette sous son pied.

Un juron étouffé, un choc sourd contre la cloison de poutres : c'était la tête de Rodko qui sonnait, mais déjà il étreignait Iribarne aux jambes; Janus se jetant sur Rodko lui mordit alors cruellement la hanche; mais Rodko, faisant basculer Iribarne, tirait de sa poche son couteau.

— Tiens ferme, Pierre! — cria une voix tonnante.

M. Bréchart, qui ne dormait pas, ne mit pas deux minutes à s'élancer; mais déjà la lame luisante s'enfonçait dans la poitrine d'Iribarne qui chancela; Janus à nouveau bondissait pour empoigner Rodko à la gorge; il lui lacéra le cou et retomba avec un hurlement funèbre, le ventre fendu du haut en bas et perdant ses entrailles. M. Bréchart saisissait par derrière la main armée du couteau, et insensible aux coups que de son poing gauche Rodko lui portait à la face, il tordit si fort le poignet du pêcheur que la lame pointue lui échappa. D'un coup de pied le colonel l'envoya à dix pas dans l'herbe et, saisissant l'autre poignet de Rodko, il le broya avec une force prodigieuse.

— Lâchez-moi!.. râlait le meurtrier.

Mais l'étau se resserrait, gonflant la chair à faire éclater les veines. Bientôt les épaules, puis les genoux de Rodko plièrent; il s'abattit.

— Attache-le si tu peux, Pierre! ordonna M. Bréchart qui vit le serviteur, avec des gestes ralentis par la douleur de sa blessure, apporter une corde à linge.

Laugère, dans sa robe de chambre cannelle, accourait; il ne fit pas de question et aida Iribarne à ligoter le prisonnier. Mais une exclamation sourde retentit : Gratiane se dressait auprès d'eux toute pâle; elle enlaça son mari au moment où, pris d'un vertige, il s'affalait sur un tronc d'arbre. Maraval haussait une lampe qui éclaira le cadavre raide de Janus et Rodko ensanglanté; autour de la petite flamme et de son rond lumineux, la nuit paraissait toute noire... Il y eut de courts conciliabules; toutes les fenêtres s'éclairèrent et Laugère dut se précipiter pour empêcher Constance, Dorothée et Adrienne d'approcher du drame.

Maraval cependant s'occupait d'Iribarne, dont Gratiane silencieuse bassinait les tempes avec du vinaigre;

Mercédès affolée pleurait. Maraval explora la plaie : le poumon ne semblait pas atteint. Le laissant aux soins de Mme Sabattet et de Gratiane, il se pencha sur Rodko, que le colonel et Laugère avaient transporté dans l'atelier de menuiserie. La blessure de la hanche saignait abondamment, un lambeau de chair étant resté aux crocs du chien ; la plaie du cou était affreuse, mais ne semblait pas devoir mettre la vie en danger. Rodko, les dents serrées pour qu'on ne l'entendît pas grogner sa souffrance, dardait sur eux son regard fourbe où l'arrogance faisait place à l'anxiété de la bête fauve prise au piège ; on lisait sur son visage baigné d'une sueur froide sa pensée : comment fuir, comment esquiver le châtiment?

Des heures coulèrent, l'aurore allait se lever. Constance Sabattet et Bréchart se trouvaient seuls au chevet d'Iribarne assoupi; Gratiane venait d'aller chercher à la cuisine des citrons pour lui faire un breuvage rafraîchissant.

— Qu'allons-nous faire? demanda Mme Sabattet à voix basse.

— Prévenir la gendarmerie : tentative d'incendie et de meurtre... Rodko payera enfin ce qu'il doit à la justice des hommes.

Elle baissa encore plus la voix et désignant du regard Iribarne.

— Ce brave cœur en réchappera, n'est-ce pas?...

— Élie le croit... mon pauvre Janus est mort, mort en nous défendant, lui aussi.

Constance Sabattet crut voir venir des larmes aux yeux de son ami, mais peut-être s'était-elle trompée?

Iribarne ouvrit les yeux :

— Mon colonel, dit-il, je vous ai entendu... j'ai réfléchi depuis que vous me soignez si bien... j'ai sou-

tenu un combat contre moi-même... contre ma rancune et mon besoin de vengeance : voyez-vous, ça m'est trop pénible, ça me fait trop mal là, — il mit la main sur sa plaie, — quand vous dites que Rodko ira en prison et sera jugé.

— Il faut pourtant qu'il soit châtié, Pierre...

— Mon colonel, il sera toujours puni... d'abord il n'oubliera pas la marque que Janus lui a enfoncée... et puis, allez, il ne sera plus heureux, j'en ai le pressentiment... Laissez-lui le temps du repentir, s'il le peut! Mon colonel, si je vous ai fidèlement servi, si vous me donnez un peu d'amitié, exaucez ma prière : ne faites pas venir les gendarmes!

— Tu demandes la grâce de l'homme qui a voulu te tuer?

Iribarne eut un énigmatique sourire :

— Je vous demande pardon de dire cela, mais la justice des hommes est bien dure, bien dure!... Puis elle fait bien des tracas, bien des affaires... La justice de Dieu, elle, saura donner à chacun son dû. S'il vous plaît, mon colonel, laissez aller Rodko...

— Pierre, tu ne dois pas...

— Je suis chrétien, et notre religion commande de pardonner les injures.

Il ajouta, avec une contrition émouvante :

— Un malheureux comme j'ai été peut bien avoir pitié de son prochain.

Il y eut un grand silence. Constance bouleversée regarda M. Bréchart; il semblait réfléchir, mais son émotion se trahissait. Tous deux songeaient, avec une silencieuse admiration, à la moisson magnifique de clémence et de charité que leur présentait, dans ses humbles mains calleuses, cet homme en qui ils avaient jeté, autrefois, la pure semence. Gratiane rentrait; elle

parut savoir ce dont il s'agissait, car ses traits se crispèrent, mais elle ne dit rien.

— Cela mérite réflexion, Pierre, déclara M. Bréchart qui se leva et sortit.

De nouveaux conciliabules réunirent les hôtes de la « Colonie » ; on discuta le pour et le contre, Maraval fut consulté longuement ; répondait-il de sauver Iribarne? En ce cas seulement, M. Bréchart consentait à se contenter d'une leçon que Rodko sans doute n'oublierait plus. Mais il en coûtait à son sens droit, à ses principes d'autorité, de laisser impunis des actes aussi criminels. Averti qu'Iribarne s'agitait et se tourmentait, il se rendit auprès de lui, et lui prenant amicalement la main :

— Sois content, Pierre, il sera fait selon ton désir. Rodko saura qu'il te doit la liberté.

Les pommettes d'Iribarne rougirent, ses yeux fiévreux brillèrent.

— Merci, mon colonel, dit-il d'une voix grave, cependant que Gratiane, rigide, étouffait sa révolte et sa haine contre le maudit qu'elle n'eût pas gracié.

Rodko eut d'abord peine à comprendre le pardon de sa victime, et il fallut que M. Bréchart le lui répétât deux fois. Depuis longtemps on lui avait délié les mains et les jambes sans qu'il fît mine d'abuser de cette licence ; il eut quelque peine à se mettre debout et grimaça de douleur. Il se vit reconduit à la grille par le colonel qui d'un geste lui montra le large. Rodko s'éloigna en boitant ; un bandage enserrait son cou ; il éprouvait une humiliation dévorante, jointe à l'ivresse encore incrédule de se sentir libre. Il tourna une ou deux fois la tête, comme s'il pensait que ce ne fût qu'un leurre ; puis se voyant seul, il fonça dans les fourrés et disparut.

XXX

Pierre Esbros et Adrienne, mariés de la veille, partaient vers la vie. Dans le break conduit par M. Bréchart, Mme Sabattet les accompagnait à la petite gare de Géglosse. Ils avaient dit adieu à Dorothée dans le village, et, assis en face de Constance, ils lui tenaient chacun une main en échangeant avec elle des regards de tendresse et ces vagues paroles qui, aux heures de séparation, trompent la tristesse et affirment un courage incertain. Constance Sabattet leur souriait et ses beaux yeux prenaient un éclat extraordinaire. Elle contemplait en Adrienne son œuvre et en Esbros son sacrifice. Elle les enveloppait d'un magnifique regard de mère : ces deux adoptés de son cœur n'étaient-ils pas ses véritables enfants?

Certes, le déchirement de renoncer à cette Adrienne qu'elle avait formée et épanouie en beauté et en droiture était grand; mais pourquoi se serait-elle refusée à la noble joie que lui procuraient la conscience du devoir accompli et l'espoir consolant de leur bonheur? L'expérience d'une longue vie lui avait enseigné combien nos désirs sont limités, et que l'absolu n'est pas de ce monde. Triomphant de Despeyron fils dont l'échec avait été un effondrement, Esbros député intègre, Esbros avocat d'avenir, force jeune, âme ardente, représentait un idéal positif; et son amour grave et profond pour Adrienne donnait les garanties suffisantes, les seules qu'on pût raisonnablement exiger. Quant à sa filleule, elle avait toute confiance en sa précoce raison, son bon sens clair

et la richesse d'une âme dont le meilleur, encore en puissance, se révélerait à mesure, aux prises avec les difficultés de l'existence. Si, moralement, l'avenir des jeunes gens n'inquiétait pas trop ses exigences de mère passionnée, leur sort matériel lui laissait une semblable sécurité. Pierre Esbros saurait conquérir sa place au soleil, et la dot constituée à Adrienne suffirait à ne pas l'alourdir de l'entretien coûteux d'une femme et d'un ménage.

Brunehaut fit un écart, le colonel la ramena d'un petit coup de fouet. Il pensait, lui aussi, à l'étrange destinée qui le faisait, à la place d'Iribarne, en voie de guérison mais condamné encore au repos, conduire les jeunes gens au seuil de leur exode pour l'inconnu. Il avait dû faire un mâle effort sur lui-même pour accepter la nécessité. Les idées d'Esbros n'étaient pas les siennes ; il avait peine à croire que, sans la foi et son frein rigoureux, le jeune ménage pût traverser sans sombrer les écueils de la lutte et des tentations de chaque jour. Son esprit de justice, toutefois, ne méconnaissait pas la franchise et la bonne volonté de Pierre Esbros : ils s'étaient conformés aux règles en recevant, dans l'église de Géglosse, des mains de l'abbé Hourcade, la bénédiction nuptiale. La vertu de ce sacrement ne serait peut-être pas pour eux inefficace. Il s'apercevait à présent combien Adrienne lui était chère; lui aussi souffrait de la voir s'éloigner.

La petite gare apparut. Esbros eut vite fait de prendre les billets que lui tendait Mme Jacolle et de porter les deux valises sur le quai. Puis Adrienne et lui dirent adieu au colonel qui ne voulut pas quitter Brunehaut un peu nerveuse, pour laisser toute intimité à leurs dernières effusions.

Tous trois alors attendirent, sur le trottoir sablé de

mâchefer, le sifflet du petit train. Adrienne se rappela le jour où, au sortir du couvent, adolescente inquiète, elle était descendue du marchepied, aidée par Dorothée de Kervo. Esbros revoyait son débarquement de vaincu ulcéré. Et tous deux songeaient avec admiration, avec enivrement, au miracle accompli de leur bonheur, sous les auspices des Solitaires du lac d'Osques et de la pure femme qui trouvait encore, dans sa détresse, la force de leur sourire. Ils lui sourirent aussi, très émus ; à quoi bon exprimer ce qu'ils sentaient si bien? Esbros tendrement mit sa main sur l'épaule d'Adrienne, en signe de possession et aussi en gage de protection et de tendresse.

Mme Sabattet dit, comme pour rassurer une impatience qu'ils n'éprouvaient pas :

— Le train n'est jamais en retard.

En effet, on entendit un sifflet grêle et asthmatique. La vieille petite machine à cheminée-tromblon apparut entre les pins, suivie de ses deux wagons et d'un convoi de madriers équarris. Les poules de Mme Jacolle, qui picoraient entre les rails, attendirent que le chien maigre les eût rabattues vers la gare.

— Adieu, au revoir, bon voyage...

Et Mme Sabattet ouvrant ses bras y serra convulsivement Adrienne, puis Esbros.

— Merci, merci... dit avec un air de tendre et chaude reconnaissance la jeune fille.

— Merci, dit le jeune homme d'une voix altérée.

Ils escaladèrent la plate-forme, et jetèrent à Constance un dernier adieu. Le train s'ébranla, ils agitèrent la main jusqu'au tournant de la voie ; le clair jour des landes les baignait, et leurs visages reflétaient dans leur ivresse de s'aimer, plus forte que toute douleur, la splendeur du paysage et tous les espoirs confus de la vie.

Mme Sabattet regagna le break; elle et Bréchart se regardèrent et détournèrent leurs regards pour ne pas s'attendrir. A Géglosse, Dorothée monta, le visage attendri et toute angoissée d'affection; cent mètres plus loin, par une divination délicate, M. Bréchart arrêta Brunehaut devant le petit cimetière silencieux. Les deux femmes se dirigèrent, entre les tertres ombragés, jusqu'au coin familier où les pigeons du village venaient s'ébattre de préférence : la tombe du président de Saubusque, le premier disparu d'entre eux, retint un moment leurs souvenirs et leur méditation.

Puis la voiture roula vers la Maison-Blanche.

Au débouché sur le lac, Constance embrassa du regard le beau paysage qui maintenant lui semblait si vide. Comme on allait passer devant l'hôtel Soubeyre, elle vit Narcisse et Honorine rentrer pour ne pas la saluer. Devait-elle leur en vouloir de leur ingratitude? Ne savait-elle pas que le bien qu'on fait n'engendre pas toujours le bien? Qu'importait? Elle n'avait pas prévu non plus que le bonheur d'Adrienne lui coûterait si cher; qu'importait encore?... Elle ne devait plus songer, jusqu'au jour où sa santé menacée lui manquerait avec le dernier souffle, qu'à continuer sa tâche quotidienne, rivée à ce but si simple : le devoir!

Quand elle descendit de voiture, soutenue par Dorothée, elle ne vit pas les bons yeux de Janus fixés sur elle comme autrefois; du moins elle savait qu'Iribarne allait mieux et que le Hasard — la Providence, disait Mathieu Bréchart — avait frappé Rodko. Se sentant déchu, ne pouvant, dans son obscure conscience comprendre une mansuétude qui abattait son orgueil, il s'était enivré pendant des jours et des nuits et avait fini par se jeter, du haut de sa vieille barque, en pleine mer où il s'était laissé couler à pic. L'Océan avait rejeté son

corps : les crabes lui avaient mangé la moitié du visage.

Maraval et Laugère attendaient leur amie; elle perçut dans leur bon regard une telle pitié et connut en eux une peine si semblable à la sienne, qu'elle se réfugia dans sa chambre, afin qu'ils ne la vissent pas pleurer.

Avec l'été l'animation reprit sur les bords de l'étang Bleu. Le nouvel hôtel bâti par Soubrac et baptisé *Grand Hôtel* vit affluer ses nouveaux clients; les Soubeyre arborèrent en lettres monumentales cette enseigne dorée : *Hôtel du Lac*. Trois nouveaux magasins s'ouvrirent. La Société des terrains projeta, d'accord avec la municipalité, de frapper un coup de publicité qui désignerait Osques et son merveilleux décor comme une station de tourisme et de villégiature. Quelques jours avant le 14 juillet, date choisie parce qu'elle comportait des réjouissances publiques, des affiches dans les localités voisines et jusqu'à Mont-de-Marsan, Dax, Bayonne, Biarritz, annoncèrent que le « Lac d'Osques », commune de Géglosse-en-Marensin, célébrerait sa première fête locale. Le programme comportait une partie officielle, — inauguration d'un jeu de pelote basque, vin d'honneur offert au maire et au conseil municipal, — et une partie non officielle, due à l'initiative intéressée des entrepreneurs et des hôteliers : jeux publics, tels que courses en sac, régates, représentation dans un théâtre de verdure improvisé. Le soir, le lac s'illuminerait aux flambeaux et un feu d'artifice serait tiré au milieu de l'eau. Tout se terminerait, annonçait le programme, avec une « coquille » voulue, par un « embrassement général ».

La « Colonie » ne put voir ces préparatifs sans tris-

tesse; des marchands forains vinrent installer à la pointe nord de l'O leurs comptoirs de lustrine rouge : tirs à la carabine, tourniquets de porcelaines; non loin des Soubeyre un cirque de chevaux de bois s'installa. On voyait s'affairer, brouillons et verbeux de leurs premières stations dans les cabarets, Cotiche, Jean-Baptiste et des artisans de Géglosse.

Au matin, le soleil eut peine à percer l'épaisseur d'un ciel d'étain; une lourdeur emplissait l'air sans brise, on respirait mal, l'orage parut à craindre. Des pétards, explosant à la joie des gamins, avaient annoncé l'ouverture de la fête. A la Maison-Blanche, on put entendre les refrains des chevaux de bois, une marche jouée par l'orphéon de Saint-Irénée, les cris et les bravos qui saluèrent, avant le vin d'honneur, le discours du maire, auquel Arcomie, au nom de la Société des terrains, flanqué à droite de Destribats et à gauche de Soubrac, répondit. L'heure du déjeuner amena une trêve, mais ensuite les pétards firent rage : on inaugurait, avec de nouveaux discours et en musique, le jeu de pelote et son fronton. Puis, sur la plage des Soubeyre, on vit se démener les coureurs en sac, filer sur l'eau les canots et les yoles des régates; des pêcheurs d'Ysclet, une équipe d'Hendaye y prirent part; des sirènes d'autos retentissaient, des grelots de chars à bancs tintaient : c'étaient des arrivages de baigneurs d'Ysclet, gens riches de Biarritz, résiniers des villages et même Espagnols de Saint-Sébastien.

Mme Sabattet murmura .

— Qui nous eût dit, il y a dix ans bientôt, quand nous avons découvert ce pays, que nous assisterions à cela!

Laugère, qui avait suivi à la lorgnette, sur les rives et le long du promenoir, la foule mêlée assiégeant les che-

vaux de bois ou les boutiques, se répandant aux terrasses des hôtels et envahissant les buvettes, répondit :

— Assurément, je ne croyais pas que mes inquiétudes se vérifieraient si tôt.

Maraval, qui paraissait fatigué depuis quelques jours, et qui haletait un peu dans l'atmosphère d'étuve de cette fin d'après-midi, soupira :

— Je crains bien que la pluie et le vent n'éteignent tout à l'heure les illuminations.

Sa voix était plus faible que d'habitude ; bien que, à se voir chaque jour, ils ne remarquassent guère entre eux leurs transformations progressives, Bréchart, Constance et Dorothée furent frappés de l'air de vieillesse et de lassitude qu'il montrait dans ce jour faux et trouble.

— Heureusement, dit le colonel, que notre brave Iribarne, grâce à vous, Élie, est rétabli : ce tapage l'aurait énervé !

— C'est étrange, remarqua Constance, comme pour des oreilles habituées au silence de tels bruits semblent discordants. Je me réjouis que Pierre et Adrienne n'assistent pas à ce grossier spectacle : le musée du Prado, l'Alhambra sont de plus hautes merveilles.

— Ne soyons pas trop sévères pour les divertissements du peuple, plaida Laugère. Ce n'est pas sa faute si l'alcool est actuellement son plus grand idéal.

— La moitié de ces gens, dit le colonel, seront ivres ce soir. Quelle responsabilité pour un Parlement qui se refuse à légiférer contre un fléau semblable ! Et ce petit pays est encore un des plus sobres de France : jugez du reste !

Le crépuscule n'amena point la fraîcheur coutumière ; il semblait au contraire que la voûte du ciel s'abaissât pour écraser la terre et l'eau ; l'obscurité deseendit sans transition, et il n'y eut point ce coucher de soleil rouge

qui, chacun des derniers soirs, enflammait les bois sur un ciel de braise et des nuages de suie. Des éclairs de chaleur fulguraient sur le lac, sans qu'on entendît encore le tonnerre. Des lanternes vénitiennes s'allumèrent le long du promenoir, des cordons de couleur silhouettèrent la structure des hôtels; tous deux avaient rivalisé : l'*Hôtel du Lac* s'encadrait par moments de feux de bengale verts, le *Grand Hôtel* répondait par une surprise, des enseignes lumineuses montrant tour à tour les différents aspects d'Osques. La musique obstinée des chevaux de bois reprit, et tout à coup, entre les barques pavoisées de lumières qui commençaient à se croiser sur l'étang, le feu d'artifice lança ses fusées craquetantes, les roues d'étincelles de ses soleils, les gerbes de ses fontaines incandescentes; les chandelles romaines éclatèrent en pluie d'étoiles.

— Si ce n'était pas sur « notre » lac, dit Laugère, nous ne trouverions point cela si laid, après tout.

— Nos nuits de clair de lune ne sont-elles pas bien plus belles? demanda Constance.

Mathieu Bréchart et Maraval convaincus approuvèrent; ils voyaient là une sorte de pollution brutale, le viol d'un paysage jadis inaccessible et que foulaient aux pieds lès Barbares.

Un coup de tonnerre monstrueux retentit, comme si le ciel se déchirait; dans des palpitements se succédèrent des éclairs sulfureux ou violâtres; un frisson courut, comme l'aura d'une épilepsie géante, et la tempête se déchaîna avec la violence du cyclone, renversant les boutiques de toile, éteignant les girandoles. Le cirque de chevaux de bois s'arrêta comme figé sur place, les barques lumineuses de l'étang, devenues obscures, faillirent chavirer; on entendit le craquement de pins déracinés et des fracas de tuiles qui dégringolaient. Soudain

ce fut la pluie, à jets durs, à coups de pierres liquides, qui s'abattit en grêle d'assommoir sur la foule dispersée et éperdue. On vit des phares d'autos fuir en panique, mêlant leur clameur stridente au mugissement fou de l'ouragan.

— La nature se venge, dit Constance Sabattet.

Une nuit épique commença où les éléments furieux semblaient vouloir se précipiter et se broyer les uns contre les autres; la foudre tombait en zigzags aveuglants; le vent hurlait, hululait, beuglait, bêlait, aboyait, bramait, rugissait comme une ménagerie de monstres; la rumeur de l'Océan soulevé grossissait ce charivari tumultueux d'une basse sourde et sombre, qui faisait battre le cœur d'une sorte de terreur sacrée.

— On dirait la fin du monde... dit Laugère.

Vers minuit, une sorte d'accalmie se fit et on se décida à se séparer. Demain on inspecterait les dégâts . des bris cristallins avaient révélé l'émiettement des serres; on apercevait, à la lueur des éclairs, un pin centenaire couché en travers de la pelouse; par moments la Maison-Blanche, close de tous ses volets, semblait traversée de souffles et pleine de voix sauvages; elles jaillissaient des cheminées, par le trou des serrures et sous les portes; elles évoquaient des râles d'agonie, des incantations de sorcières, des plaintes d'enfants égorgés, tous les cris d'orfraies, de mouettes et de goélands. Personne ne put dormir, il semblait que les gonds allaient se desceller et la toiture s'envoler; une lucarne au grenier s'ouvrit et une trombe d'eau se déversa dans l'escalier : Dorothée et Bréchart eurent grand'peine à refermer le battant. Un volet désarticulé se mit alors à frapper le mur comme un marteau-pilon. Les éclairs affreux ne cessaient pas; ils dévoilaient un lac noir et chaotique, soulevé de vagues énormes à crête phosphorescente; les

cimes des hauts arbres se tordaient dans une houle frénétique; de temps en temps un fracas prolongé annonçait l'écroulement d'un pin ou la chute en éclats d'un chêne-liège convulsé.

Le colonel se rencontra dans le couloir avec Laugère :

— Pourvu, dit celui-ci, que notre amie ne souffre pas trop d'une pareille nuit.

— Dorothée la veille, dit Bréchart, je m'inquiète plutôt d'Élie : il ne semblait pas bien aujourd'hui.

— Frappons à sa porte, dit Laugère.

On ne répondit pas, ils cognèrent plus fort; sans doute la clameur du vent et de la mer, le fracas bruyant des cimes, empêchaient Maraval de les entendre. Peut-être aussi avait-il fini par s'assoupir.

— Entrons doucement, dit Laugère.

La chambre était éclairée par une lampe dont des souffles faisaient vaciller la flamme : Maraval tout habillé était assis dans son grand fauteuil de travail, face à la porte; ses bras se crispaient aux accoudoirs, sa tête renversée en arrière ne bougeait point : il semblait les regarder. La majesté de ses traits s'imprégnait de souffrance, et cependant cette souffrance empruntait au recueillement de la pièce et à l'immobilité du corps quelque chose d'auguste.

Laugère s'écria :

— Élie!

Bréchart tâta les mains, puis le front :

— C'est le froid de la mort, dit-il.

— Ce n'est... pas... possible, bégaya Laugère.

— Notre ami n'est plus, affirma Bréchart.

L'angine de poitrine avait foudroyé Maraval : il l'avait sentie venir, il n'avait pas cherché à lui échapper, il savait qu'elle devait le vaincre; la torture brève des

suprêmes affres n'avait pas terrifié sa lucidité; sous ce masque de chair tourmentée, le vrai, le bon, le pur Maraval était entré avec une résignation stoïque dans la sérénité de l'immuable repos.

Bréchart joignit les mains :

— Mort sans confession... O Dieu de miséricorde, faites grâce à son erreur et frappez-moi, s'il le faut, à sa place!

L'accent de son ami, son cri presque sublime transfigurèrent Laugère; il eut la révélation soudaine et terrible, ses yeux mortels se dessillèrent : il reçut la foi comme si son cœur s'entr'ouvrait.

— Je prierai avec vous, dit-il d'une voix tremblante, et il s'agenouilla à côté de Mathieu...

La tempête prit fin brusquement, une aube blême allait naître : Constance Sabattet qui avait passé des heures d'angoisse, malgré les ventouses et les aspirations d'éther, voulut sortir de son lit pour contempler les ravages du jardin et de la forêt; Dorothée qui ne l'avait pas quittée poussa les volets. Elles continrent un faible cri et restèrent médusées, croyant devenir folles : l'étang Bleu avait disparu, soudain tari. On ne voyait plus qu'un grand lit de sable et de vase; seul, un filet d'eau courante ondulait dans une dépression; des poissons morts gisaient çà et là, une barque noire enlisée avait l'air d'un noyé. Un jour d'apocalypse blafard éclaira les villas dévastées : au nord on apercevait des bicoques écroulées et réduites en gravats; la toiture de tuiles de l'hôtel Soubeyre avait glissé en cascade; partout des débris et des épaves.

— L'étang Bleu... murmura Constance suffoquée et si pâle que Doro courut prendre le flacon d'éther, craignant de la voir mourir de saisissement.

Des rumeurs confuses vinrent à elles. Laugère frappait à la porte :

— Ne vous effrayez pas trop, dit-il, l'étang est parti, mais la mer qui l'a emporté va le ramener avec le flux : il y a eu un terrible raz de marée, une secousse sismique a crevassé les dunes et la combe. Un canal encombré de troncs et de branchages s'est ouvert; je viens d'aller voir le parcours, c'est stupéfiant!

Il ajouta plus bas :

— Voulez-vous venir, mademoiselle Doro? Notre ami Maraval...

Constance Sabattet, fascinée, s'était remise à la fenêtre, en proie à un trouble tel qu'elle n'avait plus bien conscience de la réalité. Ainsi, rien de sûr dans la nature elle-même; elle ne verrait plus les eaux limpides de l'étang Bleu, mais les ondes grises et glauques de la mer montante dont le flot viendrait battre la berge de leur demeure. Sa pensée alla vers Pierre et Adrienne : eux du moins, loin de la tourmente, vivaient les heures les plus belles et les plus douces de leur vie... Mais pourquoi Dorothée ne revenait-elle pas? Pourquoi Guy l'avait-il appelée?... Avait-elle donc rêvé qu'il eût prononcé le nom de Maraval?...

Elle se sentit prise, dans l'accablant silence de la maison, d'un trouble étrange. Elle regarda le lac où déjà la marée ramenait un filet d'argent envahisseur, suivi de rouleaux obliques de mascaret : c'était la mer, qui allait remplir l'étang d'eau salée. Que tout était bizarre, incompréhensible, en ce bouleversement des choses! Comme tout semblait, après l'invasion des hommes, leur prédire que leur belle sécurité d'antan était à jamais condamnée et qu'il fallait accepter les lois nouvelles... Mais pourquoi ce silence impressionnant?... Quel malheur inconnu planait encore?

Dorothée entra, elle venait de contempler Maraval qu'on avait étendu sur son lit. Devant ce visage atterré, Constance se mit à trembler :

— Est-ce qu'Élie?... balbutia-t-elle, que se passe-t-il?...

Dorothée sans répondre l'étreignit avec désespoir et éclata en sanglots.

FIN

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 24460.



